

JEAN ABLY

INTERPRÈTE VOLANT

**Avec la 72^e Escadrille
de Liaison Américaine
1944 - 1945**

ARTHAUD

6^e mille

JEAN ABLY

INTERPRÈTE VOLANT

**Avec la 72^e Escadrille de
Liaison Américaine**

FRANCE-ALLEMAGNE

1944-1945

B. ARTHAUD

GRENOBLE

23, Grande-Rue

PARIS (VI^e)

6, Rue de Mézières

De cet ouvrage il a été tiré
75 exemplaires sur VELLIN à la
forme B.F.K. des Papeteries de Rives,
numérotés de 1 à 75.

*Au Major James S. PERCY,
au chef et à l'ami.*

Jean ABLY.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour
tous les pays, y compris la Hollande, la Suède, la
Norvège, le Danemark et l'U.R.S.S.

Copyright by B. ARTHAUD, 1946

I

GRENOBLE-LONS-LE-SAUNIER

9 septembre 1944. Eybens. — J'écris ce qui suit au réveil, après ma première nuit en campagne, comme interprète de la 72^e Escadrille de Liaison attachée au Quartier Général de la 7^e Armée Américaine.

C'est avant-hier que je me suis présenté au major Percy, commandant la 72^e, dans la Tour des Opérations de l'aéroport d'Eybens, près de Grenoble. Le beau jeune homme qui, à mon entrée, se souleva du lit de camp sur lequel il reposait, c'était l'Esmond de Thackeray, tel que je me l'étais figuré. L'air hautain et quelque peu rébarbatif de prime abord, le major ne tarda pas à s'amadouer. Mes nom et qualité déclinés et les raisons de ma démarche estimées valables, j'assistai à une brève discussion entre lui et les officiers

présents, au terme de laquelle je me trouvais agréé comme interprète pour toute la durée de la guerre en Europe. Parlant allemand, j'avais obtenu de n'être pas débarqué, sauf cas de force majeure, à l'entrée en Allemagne. C'était là, par-dessus tout, ce qui m'importait.

La jeep qui m'avait ramené chez moi en montagne revint me prendre le lendemain, c'est-à-dire hier après-midi, avec le même chauffeur au volant, le sergent Carlson, un Suédois d'Amérique, dont j'eus vite fait un camarade...

Nous passons d'abord à Eybens, où j'inaugure mes fonctions en traduisant la météo à des pilotes qui vont s'envoler. L'escadrille commence à déménager. Des camions s'éloignent en convoi, chargés à bloc, des avions décollent à intervalles. Quant à moi, c'est par la route que je dois gagner notre étape, l'aérodrome de Courlaoux, près de Lons-le-Saunier.

Après un voyage mouvementé, nous parvenons vers minuit à rejoindre la formation. J'arrive transi, mais un café bouillant me revivifie, comme aussi la bonne humeur sans façon, bien américaine, du lieutenant Jones et des hommes groupés autour des grands réchauds à essence. Je me sens, d'emblée, intégré dans l'équipe.

En plein air, à quelques pas de l'endroit où nous venons de boire le jus, Jones en personne apprête pour moi le lit de camp d'un officier absent. Il y a dans le voisinage nombre de lits semblables déjà occupés. Toutes les armées se ressemblent et, sous réserve des conditions particulières, sur cette prairie peuplée de ronfleurs enfouis dans leurs sacs de couchage et de bavards plus ou moins éméchés qui s'interpellent dans le noir, je me revois dans ma chambrée française d'autrefois, un soir de rentrée des permissionnaires. Mais cette nuit-ci au beau ciel givré d'automne, bien à l'aise sous ma carapace de duvet, ce n'est pas le brouhaha qui m'empêche de dormir, c'est la pensée excitante qu'avec cette rentrée dans la guerre en compagnie des Américains, pour moi recommence l'Aventure...

Je passe la journée à faire l'apprentissage de mon nouveau métier. Maître Jacques de l'escadrille, mon travail, semble-t-il, consistera surtout à résoudre, après chaque bond en avant, tous les petits problèmes des relations avec l'habitant. Aujourd'hui ma principale occupation a été de nous chercher des chambres et d'organiser notre popote à l'auberge de Louans. Pour cette première fois, je me suis débrouillé à la satisfaction de tous. Les villageois sont cordiaux

et désirent recevoir des Américains chez eux. Ceux-ci sont satisfaits de leurs hôtes et de leurs chambres.

Après-midi sur le terrain. Kenny, qui me voit prendre des notes, me dit :

« J'espère que vous écrirez quelque chose sur la 72^e ? »

Je lui réponds que mon intention est de tenir un journal. Encore faut-il que la 72^e, mon observatoire, m'en procure les éléments.

Continuellement des L5 (les petits monoplane Stinson Vultee de l'escadrille) s'enlèvent, tournoient, vont et viennent, se posent. Autour de nous, pas la moindre D. C. A. Si l'ennemi avait encore des bombardiers, quelle cible que ces quarante pigeons sans défense au sol comme en l'air !

Il paraît que les Allemands contre-attaquent à Besançon. Les Alliés se concentreraient, pour l'assaut final, en direction : 1^o de la trouée de Belfort ; 2^o d'Aix-la-Chapelle. Au cours de la journée, plusieurs de mes nouveaux amis m'interpellent pour me demander combien de temps, à mon estime, cela peut encore durer. Après l'Afrique du Nord, la Sicile, Cassino, Saint-Tropez, l'enthousiasme guerrier est chez eux plutôt tiède et ils ne demandent qu'à rentrer à la maison.

10 septembre. — Au camp je passe la matinée à me familiariser avec les machines, les hommes et leurs routines. D'extraordinaires monstres mécaniques parcourent le terrain, comblant les trous, nivelant les bosses, tassant la bande d'envol. Ils font en une heure le travail de cent terrassiers en un jour.

Nous déjeunons en plein air. Je n'ai pas encore de *mess-kit* (couvert, assiettes et quart individuels). Le major me prête le sien. Chacun, qu'il soit officier ou homme comptant à l'effectif, passe à son tour devant les marmites et les plats. Postés derrière ceux-ci, des cuisiniers distribuent les rations : pour aujourd'hui de grosses boulettes de bœuf, dites *Ham-burger steaks*, des pommes de terre en purée, des petits pois, de la compote de pêches, du beurre et de la confiture, le tout servi dans les compartiments de la double assiette d'aluminium. Comme pain, d'excellents biscuits, légers et friables. Du café teinté de lait condensé pour breuvage. Jones, Kenny et moi, mangeons debout, les ailes d'une jeep nous servant de table. Puis tous, commandant compris, nous allons brosser notre vaisselle dans une cuve d'eau fortement savonneuse, l'agiter ensuite dans un deuxième bain de savon, enfin la rincer dans un troisième, d'eau claire. Les trois eaux sont maintenues en ébullition par

des brûleurs ajustés aux bassins. On ne connaît pas ici les gamelles perpétuellement grasses, nids à toxines, du soldat français.

Pendant le repas, j'écoute les doléances de Stewart (le lieutenant qui commande la section mécanique), concernant le retard du ravitaillement en vivres, essence, pièces détachées, etc., retard causé par la rapidité imprévue de l'avance depuis le débarquement !

Je passe l'après-midi en course à Lons avec le sergent Brothers, notre chef électricien. Etudiant en physique, il voudrait après la guerre travailler quelques mois dans un laboratoire de la Sorbonne. Seul, à ma connaissance, ici jusqu'à présent, il souhaite que la guerre dure encore un peu : « La guerre, pour moi, c'est voyager et voir du nouveau. » Point de vue d'un célibataire du Nouveau-Monde cultivé et curieux : ce n'est en tout cas jamais chez lui que l'on détecterait cette attitude dénigrante, cette « xénophobie de paroisse » qui, si j'en crois le *Reader's Digest* que je viens de lire, sévit aux Etats-Unis.

Toujours pas de chasse, ni de bombardements allemands à notre adresse. Vont-ils définitivement s'abstenir ? En somme jusqu'ici une vie de manœuvres sans risques. Mais d'un jour à l'autre cela peut changer. Le front est

à vingt milles de Belfort. Où sera-t-il dans une semaine ? Je note les pronostics de la radio : plus de grandes batailles en vue, des opérations fractionnées et, d'ici quinze jours, la fin. Voire...

11 septembre. — Pour moi, le grand événement de la journée, ç'a été mon premier vol de la campagne avec le lieutenant Bob Dinger, pilote de chasse versé à la 72^e et qui commande un de nos détachements au front. Mâcon aller et retour. Le temps était beau, un peu brumeux, avec de petites sautes de vent. Nous suivions d'en haut la Saône, au-dessus de plaines vertes peuplées de vaches joujoux. Nous virâmes à deux cents mètres d'altitude, au-dessus d'un clocher.

Au retour, je demande à Bob pourquoi je l'avais vu constamment regarder en l'air, sur les côtés et derrière nous, à travers notre cage de plexiglass. Il cherchait à voir l'éventuel chasseur *Jerry*, à le voir avant d'être vu par lui. Pour nos petits esquifs ni protégés, ni armés, l'unique recours, en cas de mauvaise rencontre, est de descendre au plus vite et de louvoyer au ras du sol, en utilisant tous les abris naturels ou artificiels, vallées, lisières de forêts, agglomérations bâties.

12 septembre. — Ce matin, une arrivée sur le terrain fixe soudain mon attention. Le lieutenant-général Patch vient attendre son chef direct, le « quatre étoiles » commandant l'ensemble du front Sud. Je puis observer à mon aise le responsable des destinées de notre armée, la 7^e. De taille élevée, maigre, au visage émacié de moine plutôt que de guerrier, le général Patch est d'apparence fort distinguée. A noter la simplicité de sa tenue, chemise et pantalon brun-vert foncé, écharpe en toile de parachute azur autour du cou (tout comme n'importe lequel de nos pilotes) et pistolet battant la cuisse. Seules les trois étoiles de ses pattes d'épaule et l'écusson doré de son ceinturon marquent son grade. Le capitaine Pegues qui dirige les opérations à l'escadrille, s'entretenant avec lui, n'a pas plus l'air « de service » que s'il devisait avec l'un de nous. Mais voici qu'un gros Douglas argenté se pose au bout du terrain. Patch répond par un signe de tête et un sourire plaisamment humain au salut de son jeune interlocuteur, puis monte dans sa Cadillac pour aller recevoir son hôte. Le formalisme me paraît réduit au minimum dans l'armée américaine, ce qui ne signifie pas du tout que chacun ne s'y tienne à son rang.

13 septembre. — A Lons hier soir, au

cinéma, en compagnie des lieutenants : films de guerre distribués par l'armée. Deux heures durant se succèdent devant nos yeux les épisodes captés du débarquement de Normandie et de la campagne d'Afrique contre Rommel. Vu l'amplitude des moyens, combien piètres les résultats ! La guerre des aviateurs passe encore, mais celle des terrestres... L'homme, cet insecte sans importance, à peine distingué dans des paysages apocalyptiques est, pour peu qu'on l'aperçoive, d'une insigne laideur. On se sent presque soulagé qu'il soit masqué, effacé même par ses machines de mort.

Deux lieutenants que je ne connaissais pas encore, Jack Warehime et Jack Logan, arrivent avec un petit convoi de camions. Ils ont attendu tout ce temps un indispensable ravitaillement sur les lieux mêmes du débarquement. Le retard est loin d'être comblé.

Ce soir, le major est revenu de Paris en avion. C'est sa première visite et il est emballé. Bien qu'on trouve là-bas difficilement à manger, qu'il n'y ait encore ni électricité, ni moyens de transports, il proclame ne pas connaître au monde de ville plus séduisante. Il y avait huit grands chefs réunis à la conférence à laquelle il a accompagné Patch. L'Allemand semble vouloir se défendre. Les trou-

pes américaines qui tâtent la ligne Siegfried « *are getting hell* », paraît-il.

Je reviens sur l'absence de formalisme chez les Américains. En s'asseyant à table, après trois jours d'absence, le major ne dit bonjour à personne et personne n'en est choqué. C'est que chez nos amis, la civilité, pour réelle qu'elle soit et répandue, n'est guère démonstrative. Nous les étonnons avec nos poignées de main rituelles, ces machinales, mais indispensables marques de bon vouloir entre gens de chez nous.

14 septembre. — Le major, ce matin, me reparle de son séjour à Paris. Il renouvelle sa promesse de m'y emmener avec lui à un prochain voyage. Il souhaite par ailleurs que je donne suite à mon projet de notes sur notre entrée en Allemagne et me dit que nous montons probablement samedi à Vesoul. Nous nous rapprochons du front.

A la fin de la journée, je vais avec Joe Kenny reconnaître le champ d'aviation de Vesoul et préparer notre logement. Nous partons en jeep, lestés de rations pour une escouade. Luxe du ravitaillement de l'armée américaine ! Et encore ne recevons-nous toujours pas nos subsistances normales.

Nous traversons Lons où se prépare une



Major PERCY,
commandant la 72^e Escadrille
de Liaison, 7^e Armée U. S. A.

Le sergent HARRIS WOOD,
notre « historien » et son inséparable,
le géant de l'escadrille.



fête de la Libération. Les F.F.I. de notre garde s'affairent à la décoration d'une place où l'on dansera sans doute.

Jusqu'à Besançon, les traces de la guerre sont relativement légères et je jouis de traverser ce Jura boisé aux crêtes sinueuses, aux gras pâturages où serpentent des rivières à truites. Parfois le point de vue sur une vallée-reposoir ou l'échappée sur une vaste étendue de plaines cultivées font s'exclamer mon compagnon. Les faubourgs de Besançon ont été le lieu d'âpres combats dont témoignent maintes ruines encore fumantes. La « vieille ville espagnole » est noire et triste, en dépit d'un généreux pavoisement.

D'Arbois, qui nous accueille par un « *Welcome in Arbois, Pasteur's hometown* », jusqu'à Vesoul, la route est presque sans interruption sillonnée dans les deux sens de trucks, de jeeps, d'ambulances, de voitures d'état-major. Fini le tourisme. Nous sommes en plein dans la guerre. Bientôt se succèdent au bord de la route des hôpitaux de campagne où, m'apprend Joe, l'on n'opère pas : les chirurgiens se contentent d'arrêter les hémorragies, d'extraire projectiles ou éclats et d'aseptiser à la péniciline les plaies en les laissant ouvertes. Ensuite le blessé est évacué et opéré dans un hôpital de l'arrière.

Il est 8 heures quand nous arrivons à Vesoul. L'impression est lugubre. La ville semble n'être pas encore sortie de sa transe. Les boches ne l'ont quittée qu'avant-hier et sont à dix kilomètres. Mais apparemment le secteur est calme. L'on n'entend même pas le canon. Les habitants nous racontent les derniers jours de l'occupation, où les Allemands terrorisèrent la population chassée de quartiers entiers, terrée dans les caves, fusillée au petit bonheur. Il n'y a encore ni électricité, ni eau. Nous finissons par trouver une chambre et nous nous couchons dans le noir.

15 septembre. — A la recherche d'un terrain d'atterrissage. Nous parcourons en jeep, brinqueballés à l'envi, d'immenses prairies aux abords de Vesoul, terres plus ou moins spongieuses, parsemées de bornes cadastrales, de buissons, de fossés traîtres. Joe finit par trouver un champ suffisamment plat, où pourront s'insérer les mille pieds réglementaires d'une piste pour L5. L'après-midi, nous organisons le cantonnement, tant pour les hommes que pour les officiers. Tout est au point pour les recevoir quand, à 5 heures, nous prenons le chemin du retour.

16 septembre. — Journée d'attente. Le

temps ne s'éclaircit pas. Nous ne lèverons pas le camp aujourd'hui. Je rencontre Joe sur le terrain devant la carcasse à demi calcinée d'un de nos L5 descendu au-dessus du front et dont les deux occupants ont été tués. Nous partirons demain par l'air si le temps le permet, me dit-il.

Bob Dinger vient me chercher :

« Voulez-vous voler ?

— sûr ! »

Et nous voilà partis pour un vol en duo, Stansburry avec Jones pour passager, Dinger avec moi. Les exercices de haute école, aile contre aile, alternent avec une poursuite folle. J'ai idée qu'il a été prévu d'écœurer le néophyte. Après une demi-heure de bonds, de grimpées en flèche, de virages à quatre-vingt-dix degrés, de descentes subites, je ne suis pas fâché de me sentir secouer par les bosses du terrain à l'atterrissage. Tout de même j'ai passé l'épreuve à la satisfaction de mon pilote qui, avec un sourire de coin, me promet des loopings la prochaine fois.

II

VESOUL

18 septembre. — Naguère presque inimaginable, voler me devient habituel, banal — comme l'auto. Je fais mes bagages au petit jour. Je n'entends plus la pluie, mais le ciel est noir et bouché. A la première éclaircie, l'escadrille doit gagner Vesoul...

Nous l'attendrons toute la journée, cette éclaircie. Finalement le major décide de prendre la route pour être à Vesoul au moment où y arrivera le convoi transportant le matériel. L'escadrille rejoindra demain si possible. Nous parvenons dans la nuit à notre nouveau terrain. Les Allemands sont déjà loin. De petits groupes encore cachés dans les bois environnants, se rendent continuellement aux F.F.I.

19 septembre. — Le terrain est situé dans une prairie à l'est de la ville, à peu près à un kilomètre du centre, près d'un stade. La vue est charmante : colline de la Vierge, à ma gauche, autre monticule richement boisé, à ma droite, que semble relier un grand pont de ciment aux arches intactes. Tout près de moi, dans un vacarme assourdissant, nos L5 commencent à se poser par deux ou trois. Les jeeps s'affairent autour des appareils, amenant à pied d'œuvre les équipes de mécanos, ramenant les pilotes à la tente des opérations. J'aime cette activité de ruche, cette bonne humeur, cette manière sportive de prendre le travail.

Surviennent en carrousel les derniers avions de l'escadrille sous le commandement du capitaine Pegues. Il paraît que Belfort serait pris avec sa garnison allemande. La nouvelle n'est pas encore officielle. Si elle se confirmait, ce pourrait bien être le signal du *rush*. Pegues me décrit le *Belfort gap*, la trouée à laquelle les Américains et les Français s'attaquent en ce moment. Il faut aplatir un à un les ouvrages de ce couloir formidablement défendu avant de pouvoir avancer et notre artillerie s'y emploie avec des moyens puissants. Les troupes allemandes sont en majeure partie composées de Tchèques, de

Polonais, d'Ukrainiens, qui n'attendent que l'occasion de se rendre, ne pouvant reculer sous peine d'être massacrés par les S.S. massés en rideau sur leurs arrières.

Au camp s'opère la distribution des paquets de cigarettes, des allumettes, du chocolat, du shewing-gum et du savon. Chacun, officier et homme, reçoit sa provision sous l'œil alléché des F.F.I. de garde, dont ce sera bientôt le tour. C'est toujours la bonne vie sans surprises de guerre. Il semble que le ciel soit vide d'Allemands. Le temps est d'ailleurs perpétuellement couvert, peu propice au vol. Nos hommes chôment. Je parle du roman contemporain américain avec le sergent Williams, un long garçon au fin visage d'intellectuel. Il apprécie pertinemment Caldwell et Steinbeck et me conseille les romans de Thomas Wolfe que je ne connais pas.

Un cercle de G.I. intéressés entoure les spécialistes qui déballetent soigneusement un énorme coffre blanc. C'est le frigidaire que l'escadrille avait acquis avant de quitter l'Amérique et qui arrive enfin, les chaleurs passées. Autour du luxueux appareil qui se dresse, hétéroclite, sur le tapis vert de la prairie, rappel de la maison, de ses desserts rafraîchis, de ses boissons glacées, les commentateurs vont leur train, nostalgiques.

21 septembre. — A notre arrivée ce matin tout le camp est noyé dans la brume, mais le soleil n'est pas loin. Un lieutenant de la 3^e Armée a diné avec nous hier soir, venant du front. Il semble que les opérations aient été considérablement ralenties par la résistance inattendue de Metz. Mais Belfort délivré hier devrait, dans notre coin, permettre la reprise de l'avance. Au dessert, le représentant de la 3^e et mes amis de la 7^e comparent les mérites respectifs de Patton et de Patch, chacun bien entendu tenant loyalement pour son général. Il m'apparaît que le nôtre laisse plus d'initiative aux unités, ce qui accroît le bon vouloir de chacun. Le major dit que jusqu'ici il n'a jamais reçu l'ordre d'accomplir une mission, mais qu'on lui a toujours demandé si la chose était possible.

En vingt-quatre heures, nettoyée de ses pierres, de ses buissons, ses trous comblés par le génie, la prairie qu'a sélectionnée Kenny est devenue un véritable aéroport. Les L5 y reposent en un vaste hémicycle, prennent leur vol en service commandé dès que le brouillard se lève, atterrissent, repartent avec la même désinvolture que les autos évoluant sans cesse sur notre terrain.

Au bord du chemin se dressent la tente du commandant, son P.C. plutôt, puis les head-

quarters, c'est-à-dire le bureau de l'escadrille, et la tente des parachutes. Les pilotes de service ont leur tente particulière où ils attendent en devisant, lisant, jouant aux cartes, les ordres de mission. De l'autre côté du chemin, dans un grand champ que limitent des barbelés, d'autres maisons de toile abritent les différents services, tandis qu'en bordure de route les jeeps de l'escadrille s'alignent entre deux départs. Pour faire cinquante mètres, on saute au volant d'un de ces véhicules passe-partout. Comme le soleil tape en ce moment, je me réfugie à l'ombre d'une capote pour prendre ces notes. Bob Dinger dans la voiture voisine écrit à sa femme, son éternel cigare au bec.

Nous sommes assez près du front, vingt kilomètres environ. Étonnant qu'aucun bombardier ou chasseur allemand ne soit encore venu nous arroser. On les oublie. Pourtant l'idée qu'à tout instant leur apparition est possible suffit à retenir l'atmosphère de la guerre sur notre aéroport improvisé.

Importants, pressés, des généraux débarquent ou partent en avion. Des sergents-pilotes les prennent en charge ou les déposent, familiers et corrects à la fois. Voici justement notre brigadier qui sort d'un L5. Jeune d'ailleurs, il saute en riant dans sa jeep aussitôt survenue. Une jeep pareille aux autres, mais

qu'orne au-dessus du pare-chocs un rectangle rouge à étoiles d'argent. Un peu plus tard, deux grands chefs se photographient mutuellement avec leur pilote devant les appareils qui les ont emmenés au front. La complète absence de protocole n'exclut d'ailleurs pas la distance. J'aime décidément l'atmosphère qui prévaut dans notre formation. Râleurs, rieurs, désinvoltes et apparemment peu pressés, mais spécialistes habiles et consciencieux, mes amis doivent être à la hauteur dans les coups durs.

Le sergent Harris Wood, mon confrère en tant que chroniqueur officiel de l'escadrille, est une figure originale. Le plus petit homme de notre lot, il a toujours l'air déguisé en troufion: calot sur les yeux, mains dans les poches, engoncé dans un bourgeron trop grand, il marche à pas pressés, l'air affairé. Employé en temps de paix au Service des Statistiques à Washington, futur consul, ses propos, soufflés et distillés avec un accent particulier, ne sont pas dénués d'humour. Comme je lui demande aujourd'hui pourquoi il n'a pas rapporté du Q. G. le bulletin qui nous résume les nouvelles du jour, il me répond: « Le petit homme s'est levé tard. Il n'a pas eu le temps de balayer » (de rassembler les nouvelles, s'entend).

22 septembre. — Ce soir, nous avons fêté la promotion de Matthews au grade de premier lieutenant. C'est un sympathique garçon, verbeux et gesticulant, qui mène au front comme chef d'un de nos détachements spéciaux une vie de risques perpétuels. De temps en temps, il passe une soirée avec nous. Son emphase voulue, toujours amusante, ses gestes de prédicant couvrent une vive intelligence et la gentillesse, la bonté émanent de son visage de dogue hilare.

23 septembre. — Nous déjeunons, Joe Kenny et moi, chez notre ami M. Combette, toujours empressé à nous rendre service. Je me demande si cette amabilité est appréciée comme il se devrait par mon Américain. Du moins, porte-t-il aux nues la cuisine de la maîtresse de maison : la meilleure gibelotte qu'il ait de sa vie dégustée. Il le dit et je le crois. Une blanquette ineffable où le lapin de choux s'est mué en un super-poulet.

Au cours de la conversation bilingue, comme on parle d'un bombardement possible de notre camp, Joe est d'avis que les Allemands, vu leur pénurie d'avions, donneront en principe la préférence à des cibles plus importantes. Mais on ne sait jamais. Hier, deux Me 109 sont apparus dans notre ciel au cré-

puscule et il y a eu bataille. Les gens de Vesoul ont été mis en émoi par les rafales de mitrailleuses.

M. Combette désirant savoir à quoi servent nos petits avions, Joe décrit son propre travail. Il dirige la section photographique de l'escadrille et, à ce titre, enregistre de part et d'autre de ligne de combat, les destructions de ponts, de routes, de voies ferrées, etc., pour le Q. G. Se rendant compte des dégâts d'après ses clichés, l'état-major est mis à même de choisir une route plutôt qu'une autre et d'y faire effectuer par le génie les réparations qui s'imposent.

25 septembre. — Quand nous arrivons sur le terrain dans la gadoue, de gros transporteurs C. 47 sortent des nuages et nous survolent, cherchant à se poser. Stew dit qu'ils réussiront peut-être, mais ne pourront plus repartir. Ils doivent finalement être du même avis, car ils rentrent dans le coton et ne reparaisent plus.

Au Q. G. avec Joe qui va rendre compte d'une mission. En l'attendant, je noue conversation avec un *signalman*, poseur de fils téléphoniques. Il est de San Francisco, ville où j'ai résidé autrefois. Il dit descendre de Français par sa mère et veut aller à Paris

pour tâcher d'y retrouver des parents. Tandis que nous causons, passe sur la chaussée, à pied, le général Patch en tenue de combat, haute silhouette que ses pattes d'épaules étoilées distinguent seules de la foule kaki qui entre dans les grands bâtiments du Q. G. ou qui en sort. Belfort tient toujours. Nous ne bougerons sans doute pas avant sa chute.

III

EYBENS

26 septembre. — Dimanche matin, comme nous revenions Joe et moi du Q. G., Martin, le *First-Sergent*, un de mes bons camarades, me dit en clignant de l'œil :

« Le capitaine Pegues vous demande d'urgence ! »

Il ne répond pas quand je lui demande ce qui cloche.

Lorsque j'entre dans la tente des Opérations, Pegues assis à sa petite table, le major dans le fond, à la sienne, ne bronchent pas, poursuivant leur travail. Tout à coup Pegues lève la tête et tranquillement me dit :

« Vous partez pour Grenoble. Carlson va vous mener en jeep à votre chambre pour y prendre votre bagage, l'avion vous attend. »

Je crois rêver. Il continue :

« Voici votre pilote, le sergent Kausho. »

Beau garçon au visage hâlé sous sa casquette ronde à la visière dressée en diadème, Kausho sourit de toutes ses dents. Ma surprise doit lui paraître comique.

Lorsqu'il demande à quelle heure il lui faudra rentrer, c'est le major qui répond :

« Ramenez M. Ably après-demain soir. »

Il y a huit ou dix jours, je lui avais demandé d'accompagner un courrier, si l'occasion s'en présentait, et d'aller voir un peu ce qui se passait chez moi. Il n'avait rien répondu, mais pas oublié. J'apprécie cette bienveillance sans phrases.

Une demi-heure plus tard, je suis sur le terrain, changé, des objets de toilette dans une musette pour tout bagage. Kausho m'installe. Il me harnache de ses propres mains, me rappelle les trois gestes à faire en cas d'urgence : déboucler ma sangle, tirer la poignée rouge qui détache la portière de droite, puis, à hauteur du cœur, cette autre poignée rouge qui fait se déployer le parachute, ce dernier geste, bien entendu, une fois précipité. A son tour de s'arrimer.

« All set ? » (Tout est paré ?)

Et il met en marche.

Le temps n'est pas mauvais, un ciel nuageux avec des trous de bleu et du soleil, mais

le fort vent du sud nous ralentira beaucoup. « Nous mettrons plus de deux heures, suppose mon pilote, au lieu d'une heure et demie. »

Je ne peux croire à ma chance. J'ai rarement été si joyeux. Dès notre route établie, volant à mille pieds environ, luttant contre un vent qui nous rudoie, Kausho me téléphone :

« Voulez-vous un peu de musique ? »

Et il ouvre le robinet d'une radio minuscule, mais plus terriblement vrillante et caquetante qu'aucune de ses sœurs terrestres. Des borborygmes inhumains m'assourdissent quand je m'attendais presque à la musique des sphères. Kausho, heureusement, n'insiste pas. Tandis que défilent hameaux et villages aux toits de tuiles dardreux, nous échangeons des réflexions sur ce qui nous frappe : trois locomotives éventrées et couchées sur une voie tragique, une gare de triage mise à mal, une montagne au système compliqué de tranchées, où l'abondance des cratères démontre assez que l'on s'y est âprement battu. Kausho va faire le tour à hauteur des créneaux, d'un château-fort en partie éboulé, rase la Saône transparente pour tâcher d'y apercevoir des poissons, dégringole en piqué de mille à vingt mètres du sol après m'avoir demandé : « Quick

or slow ? » (Vite ou lentement ?), me désigne Besançon laissé à notre gauche, survole le terrain de La Loyette piqué de Spitfire et de Thunderbolt, laisse Lyon à droite dans un brouillard, enfin atteint Grenoble. Cette vue aérienne de la ville, si familière, je la retrouve sous des angles inconnus. Nous rasons la Bastille, allons virer au-dessus de la Tour des frères Perret. Nous descendons à deux cents mètres et je suppose que Kausho va prendre la direction de l'aéroport d'Eybens, quand il me demande :

« Où habitez-vous ? »

— Là, derrière. »

Et je lui montre le pan de mur du Mouche-rotte (plus de 1.800 mètres d'altitude!). Il fait une petite moue, puis :

« O. K. Allons-y voir. »

L'avion monte raide, me donnant l'impression d'être retenu, presque immobilisé. Nous rangeons les Trois-Pucelles, et nous voici sur les maisons creuses, sans toit, de Saint-Nizier en ruines. Je crie à Kausho :

« Tout droit. Encore cinq milles et je suis chez moi. »

En passant sur les gorges du Bruyant, une puissante aspiration nous happe. Kausho redresse instantanément l'esquif. On sent en de telles occasions que le pilote fait corps avec



Le lacis des « pistes de guerre ».

Étroit sillon, d'apparence erratique, des tranchées allemandes.





KAISERSLAUTERN, notre premier cantonnement chez l'ennemi. Butin de guerre, les grandes « thermos » de l'armée allemande.

Le bureau roulant de l'interprète pendant l'avance.



la machine. Kausho est imperturbable, se retournant pour rire chaque fois qu'il a élégamment avalé l'obstacle. Voici le clocher de mon pays. Je désigne à Kausho le pâté des Jailleux, les « Mélézes » accolés à la ferme Gaillard. Il amorce autour des maisons une série de manœuvres qui font sortir les villageois de chez eux, le nez en l'air. Les enfants agitent des serviettes. Jusque-là je n'ai pensé qu'à venir ainsi saluer les miens, mais il me vient une idée saugrenue — du moins je la trouve telle sur le moment et l'avance comme une plaisanterie :

« Ne pourrait-on pas atterrir ?

— Bien sûr », répond Kausho, comme si cela allait de soi. Il recherche un pré suffisamment plat, au milieu des bosses et des creux environnants, et bientôt, avec sa maîtrise désinvolte, il prend contact avec le sol juste à l'endroit où un court palier de chaume prolonge une jachère en pente. Et voilà l'avion immobile, moteur stoppé, à deux cents mètres de ma maison. Vive l'aviation, décidément !

27 septembre. — Je suis à Eybens, il est 3 h. 30. Kausho a fait le plein d'essence. Le vent a tourné et souffle maintenant furieusement du nord. Voilà bien notre chance. De

même qu'hier, nous mettrons une heure de trop sur la distance Grenoble-Vesoul, si le courant d'air ne varie pas en route.

Tout le paysage de la veille défile en sens inverse. Lyon, Bourg, Besançon, Lons-le-Sau-nier. Le vent ayant changé, nous filons à un moment donné à près de quatre cents à l'heure. Mon pilote perd son chemin, ne sait plus où il est, un petit quart d'heure durant.

« N'êtes-vous pas inquiet ? me demande-t-il.

— *Hell, no* ».

C'est beau la confiance ! Finalement nous retrouvons notre piste sans avoir été tenter une D. C. A. boche. A Vesoul, Kausho rate son atterrissage, reprend de la hauteur et recommence. Cette fois, ça y est : agréable rebond du premier contact, course freinée sur notre piste, arrêt près des autres L5. Et je retrouve mon monde après cette permission sans précédent.

IV

EPINAL

28 septembre. — De la tente de Warehime, où l'orage déchainé m'oblige à me réfugier, en cette fin de journée, j'entends la pulsation des puissants moteurs dans le ciel et, tout proche, le départ des L5 à un rythme accéléré. Cette grande activité aérienne contraste avec la tranquillité des jours derniers. Hier soir, le bistrot chez qui nous avons notre popote, affolé parce qu'il avait vu un convoi de gros canons américains revenir de Belfort et se diriger sur Besançon, m'a demandé si nous battions en retraite. On s'attendait trop aux progrès de l'avance américaine et la population s'inquiète. J'ai cru pouvoir le rassurer. Quand même je voudrais bien que cela bouge. S'il n'y a pas de résultat décisif d'ici quinze jours, nous passerons l'hiver en guerre. C'est

du moins l'opinion qui prévaut dans mon cercle.

29 septembre. — Je reviens à la résistance allemande. Il semble qu'elle nous ait pris au dépourvu. Les Américains ne comptaient-ils pas trop, pour finir la guerre, sur leur suprématie aérienne ? Le mauvais temps survenu, celle-ci ne peut jouer à plein, souvent même ne joue plus du tout. A terre, la tactique américaine est de tâter l'ennemi, et, s'il fait preuve du moindre mordant, de rompre le combat et de se replier, en attendant qu'artillerie, tanks et avions aient déblayé le terrain. N'aurions-nous pas déjà battu en retraite s'il ne se fût trouvé des troupes françaises pour assiéger Belfort ? Toujours est-il que nous n'avancions plus et que les Allemands se retranchent. Et si je ne spéculais sur un effondrement moral — par suite sur une capitulation — à l'intérieur du Reich, je parierais pour un nouvel hiver de guerre. De toute façon, nous sommes sans doute encore pour quelque temps ici, alors que nous devrions être à Mulhouse.

Tandis que j'écris au chaud, dans la tente de Warehime, des avions en grand nombre tournent dans le coton encore épais à cent mètres du sol. Par instants, le bulbe argenté du soleil apparaît, puis s'éclipse. Des « Spit »

passent en bolide et nos L5, incessamment, s'enlèvent vers toutes sortes de missions.

Enfin, le brouillard se dissipe. Il fait chaud. Pegues m'annonce que nous partons, Kenny et moi, préparer notre nouveau camp à Epinal. Au moment où nous démarrons, le bombardement fait rage du côté de Belfort. Cinq pilotes d'un de nos détachements au front rasant le sol en formation serrée pour prendre congé.

En jeep, direction Luxeuil. Joe voulant voir un de ses amis médecin, nous nous arrêtons devant un hôpital de campagne. Près d'une tente marquée « *Receiving* » (Réception), une ambulance vient se ranger. Des civils en sabots s'approchent. La porte arrière s'ouvre à deux battants : quatre civières sont tirées de la voiture. Je ne vois rien des hommes étendus, cachés de la tête aux pieds par une couverture. Des cadavres sans doute. On les passe à la *Receiving Tent*, pour l'examen de leurs pièces d'identité. Seul le hasard veut que ce que distille le poste de radio d'une jeep voisine soit du Haendel, musique appropriée entre toutes. Toute l'opération se déroule comme allant de soi. La mort, ici, est familière. Par intervalles, des tanks de la 1^{re} Armée française, défilant sur la route voisine, couvrent de leur fracas la sereine musique.

J'admire l'ordre de cette ville provisoire aux longues allées de tentes couleur de boue. Des médecins pressés entrent et sortent. Deux infirmiers portent sur une civière un opéré à la tête bandée, tel un œuf démesuré. Des blessés convalescents se donnent le bras et vont d'un pas mal assuré, l'air concentré. Le trafic ne cesse pas de camions et de jeeps à croix rouge. Dans une de celles-ci, passe, riieuse, provocante, une correspondante de guerre que Joe connaît. Autour de nous, les yeux se reposent sur le vert des vallons boisés, çà et là émaillés de toits rouges. Et voici une nouvelle ambulance, avec son chargement de douleur. Cette fois, quatre hommes en sortent qui peuvent marcher. Mais derrière, il y a les civières habituelles. Ceux-là ne sont pas morts. L'un d'eux geint quand on l'emporte, les yeux fermés, la bouche tordue. Il fait mal à voir.

2 octobre. — Ce matin, au champ d'aviation, je me promène derrière les *headquarters*. Le capitaine Pegues tape à la vitre, me fait signe de rentrer. Un raid d'avions allemands est annoncé. On entend les D. C. A. voisines. La plupart des G. I. ont mis leur casque. Pegues boucle son pistolet. Il veut être en tenue pour recevoir l'ennemi. Le temps est gris, un léger brouillard enduit le paysage. Le major,

une mitraillette à la main, est debout dans l'embrasure de la fenêtre de son P. C. La canonnade se rapproche. La pièce de 50, sur le terrain, pivote et pointe vers l'est, d'où le Me 109 va peut-être émerger de la grisaille, à basse altitude, crachant de toutes ses bouches à feu. Attente... Et, bien entendu, on ne voit rien venir. C'est quand on ne le guettera plus qu'il apparaîtra, tout comme le pirate d'hier qui nous a bien surpris. Heureusement ses rafales n'ont endommagé que deux appareils à terre et n'ont tué personne.

Je reprends le récit de ma journée d'hier. Nous traversons Luxeuil, petite ville propre en cette Lorraine pouilleuse, avec de belles vieilles maisons et cet air de fête que donnent les pavois. La population est visiblement soulagée d'être libérée sans trop de casse. Seul l'important centre aéronautique est anéanti. Les bombardements américains n'avaient pas fait trop de mal, mais les Allemands ont tout détruit avant leur retraite.

Epinal est la première ville gravement endommagée que je visite. Il y a des quartiers entiers en ruines et tous les ponts ont sauté. Les bombardements de mai dernier ont parachévé les destructions allemandes de 1940. Dans l'ensemble, les gens font bonne figure aux libérateurs. Mais, que de femmes en

deuil, que de visages où l'épreuve laisse encore ses traces !

Nous nous rendons à Dogneville, (5 km. au nord d'Epinal) par une route où les équipes de détecteurs de mines sont encore au travail. Nous trouvons là un champ d'aviation plutôt mal en point, les bâtiments en partie écroulés et plus une vitre naturellement. Les prédécesseurs ont fait de leur mieux pour rendre le terrain inutilisable. Des fossés profonds le traversent, des pieux de bois et de fer le parsèment et, par-dessus le marché, il est tout bosselé. Kenny fait le nécessaire pour qu'il soit dès demain rendu praticable.

Le lendemain 30 septembre, nous nous sommes occupés du logement. Les hommes camperont — mieux qu'à Vesoul — dans les baraquements les moins endommagés. Pour l'état-major, nous dénichons ce qu'il faut dans la ville même, sur les quais de la Moselle, dans un hôtel particulier occupé par une jeune fille malade, seule avec ses bonnes et son infirmière. Notre arrivée met le personnel en émoi. Mademoiselle veut bien nous recevoir et bientôt, nous pénétrons dans une chambre au luxe solide où gît parmi soies et dentelles la maîtresse de maison. Blonde, rose, les yeux brillants de fièvre, elle est au lit pour des mois, me dit-elle, menacée de paralysie,

par suite d'un surmenage intensif à la Croix-Rouge. Je fais des présentations et explique notre cas. Bientôt, six chambres sont mises gracieusement à notre disposition, dont le grand confort ravira sûrement mes amis. D'autant que deux salles de bains, un billard et des salons nous sont encore attribués. Tout à fait Octave Feuillet 1944, cette irruption de guerriers crottés dans la demeure du grand cotonnier.

Quand les nôtres arrivent à Dogneville, nous avons la satisfaction, Kenny et moi, d'avoir casé tout le monde. Instantanément le camp s'organise. Le soir, après un rapide dîner de vivres de réserve, nous gagnons notre maison de ville. Le major et ses officiers apprécient comme il sied les Aubusson, le salon décoré de grands Othon-Friezs. Et la salle de billard met le comble à leur satisfaction.

3 octobre. — J'aime l'arrivée au camp, comme par exemple ce matin, par un beau jour de gelée blanche, le soleil perçant déjà la nappe de brume qui durant la nuit s'est épandue de la Moselle sur Epinal et ses entours. Quand nous descendons de la jeep, les hommes sont invisibles, rassemblés pour le rapport autour du premier sergent, mon ami Jim

Martin, quelque part dans les bâtiments, et tout: hangars, avions, véhicules, paraît abandonné. Soudain, la vie afflue, les spécialistes se retrouvent à leur chantier et la grande pétarade matinale commence. Un long sillage d'herbes frissonne derrière les L5 mis en route, pour réchauffer les moteurs. Les pièces de la D.C.A. sont braquées vers le soleil. Entre parenthèses, les cinq Me 109 signalés hier n'ont pas reparu mais on dit que notre agresseur d'avant-hier aurait été abattu par les nôtres.

Dans la matinée, un Spitfire aux couleurs françaises tourne en rond au-dessus de nous pour finalement se poser sur le ventre en fracassant son hélice et son aile gauche. Nous courons vers le lieu de l'accident. Le pilote sort indemne de sa niche. C'est un tout jeune lieutenant très blond, aux yeux bleus, à l'air timide. Il est pâle et tremble légèrement: on comprend qu'il ait eu un peu peur. Perdu dans la brume, sa radio ne fonctionnant plus, et n'ayant de reste que trois gallons d'essence, mon Français s'est vu forcé d'atterrir, bien que sachant notre piste trop courte pour son avion. Afin de ne pas piquer du nez et risquer la cabriole mortelle, il a préféré casser du bois. Nous téléphonons à son groupe. On viendra le chercher dans l'après-midi. Durant le déjeuner, je fais de mon mieux pour que joue

la fraternité d'armes. Mes Américains restent courtoisement indifférents. Seul Stewart y va de son petit discours de condoléances.

4 octobre. — Nous sommes installés dans notre palais bourgeois. Nous aurons là d'excellents quartiers d'hiver si, comme il paraît vraisemblable, la guerre se prolonge. Par suite du mauvais temps et surtout du regroupement nécessaire après cette course diffuse à travers la France, les opérations de la 7^e Armée sont à un point mort. Comme toujours, lorsqu'il y a résistance, les Américains n'insistent pas. Ils massent du matériel pour attaquer une fois leur pression devenue mécaniquement irrésistible. Cet après-midi, le major m'expose ses vues qui corroborent ma propre opinion. L'objectif de l'Armée est Strasbourg, mais, la mauvaise saison aidant, il y a peu de chance maintenant pour que nous franchissions les Vosges avant le printemps.

5 octobre. — Je note, sinon l'inquiétude, du moins le malaise grandissant des Spinaliens en entendant se rapprocher la canonnade. Le temps sordide annule l'action aérienne, les Allemands en profitent pour contre-attaquer sur terre. Ce soir encore, tandis que j'écris, les gros calibres continuent à intervalles régu-

liers de nous marteler le tympan. Et ce matin, au camp, Warehime ne situait pas les points de chute à plus de deux kilomètres de nous. Au nord-est d'Epinal, les lignes ne sont plus qu'à quinze kilomètres. On comprend la nervosité des habitants. Le souvenir est encore tout frais chez eux du départ des Allemands et ils imaginent avec horreur leur retour possible.

6 octobre. — Les pièces lourdes ont tonné toute la nuit, tandis que sous nos fenêtres, convois après convois roulaient tous feux éteints en direction du front. Quand nous arrivons le matin à Dogneville, un véritable barrage nous entoure d'une muraille sonore. Les commentateurs vont leur train. Le capitaine d'artillerie qui passe et que Joe connaît, confirme le recul des nôtres. Du côté de Bruyères, l'infanterie américaine a cédé environ trois milles à une furieuse contre-attaque allemande. La bataille fait rage à moins de dix kilomètres de la ville. Les civils sont de moins en moins rassurés.

Il y a bientôt un mois que je me suis joint à l'armée américaine et nous ne sommes qu'à Epinal. Au départ, j'aurais parié atteindre pour le moins Cologne dans ce laps de temps.

8 octobre. — Il y a une demi-heure, je me trouvais à Vesoul. Par une belle journée, rien ne vaut le tourisme aérien. Et s'il n'y avait eu ce Me 109 qui nous apparut dans le lointain à la sortie d'Epinal, c'eût été vraiment comme un jour de paix au-dessus des labours violets, des villages blancs et rouges, des troupeaux paissants. Le Messerschmitt nous oblige à voler en rase-mottes, à nous faufler dans les vallées. « Il n'y a pas grand risque, me dit le pilote, quand on les aperçoit à temps. » Le rapace n'insiste d'ailleurs pas et disparaît.

Ce matin, en ville, nous sommes stoppés par un M. P. Tout trafic est suspendu. « Le général Marshall va passer », nous confie le policier. Effectivement, quelques minutes plus tard, défilent Marshall et Patch en Packard, précédés et suivis de quinze autos d'état-major et d'au moins autant de motocyclistes armés. Que va-t-il sortir de l'inspection de la 7^e Armée par le grand chef ?

V

ATTENTE A EPINAL

4 novembre. — Je reprends ce carnet après des semaines où ma vie militaire s'est trouvée réduite à une pure routine. Quelques courses aériennes et maints petits incidents ont coulé dans l'oubli, tonneau sans fond. Les grands événements ont été pour moi des voyages à Paris et à Grenoble. Mais cela n'a plus rien à voir avec la guerre.

Durant mon absence, le camp a été arrosé à deux reprises par les Messerschmitt. L'un d'eux a été descendu. Les dommages n'ont été que matériels. Le temps est toujours pluvieux ou brumeux. L'escadrille semble définitivement à terre.

5 novembre. — Jusqu'ici je n'avais fait en

avion que des courses sans histoire, partant et arrivant à l'heure fixée. Pour la première fois, ces temps-ci, j'ai su ce que c'était que voler par temps contraire. A l'aller comme au retour de mon dernier voyage, l'hostilité des éléments nous a obligés à nous réfugier à Bron.

En descendant, nous pûmes avancer tant bien que mal jusqu'à l'Isère. Mais là, impossible de passer. Yates, pilote magistral, essaie en vain de franchir cet amoncellement de nuées qui interdit notre progrès dans la vallée aussi efficacement qu'une muraille cyclopéenne. Il prend de la hauteur pour les survoler, rase le sol pour s'insinuer dessous, rien n'y fait. Partout d'épaisses vapeurs s'opposent, sans jamais une éclaircie. Je finis par avoir le cœur serré de ce supplice de Tantale. Grenoble est là derrière, à vingt kilomètres au plus et, en fait, aussi inaccessible que Tombouctou. Force est d'y renoncer. Yates, avec une grimace de dépit, me crie :

« Où voulez-vous aller : Embrun ou Lyon ?

— Lyon. »

Nous faisons demi-tour en direction de Bron. Une fusée verte nous permet bientôt d'atterrir sur une des pistes de cet aéroport dévasté par les bombardements alliés mais

où la vie a repris avec une intensité frénétique : des centaines de bi-moteurs de transport, des appareils de chasse de tous modèles, arrivent, repartent ou, simplement manœuvrent sur l'immense terrain. Cela donne, de la hauteur, l'impression d'une pullulation de mouches aux ailes rigides, affairées comme des abeilles à l'entrée d'une ruche. Dans l'orage incessant des moteurs, nous abandonnons notre L5, insecte minuscule et seul ici de son espèce, sous l'aile d'un gros transporteur. Un autobus nous emmène de Bron à Lyon.

Le lendemain, le temps ne s'est pas amélioré et Yates, quand je lui demande un pronostic, me répond par une grimace. A 10 h. 30, nous décollons sur la même piste d'envol que les grands frères. Tout va mieux que je ne l'espérais jusqu'à l'Isère. Mais là, le brouillard stagne toujours et nous recommençons manœuvres, tâtonnements et changements de niveau. Va-t-il falloir s'incliner comme hier ? Pour la première fois je me rends compte que l'avion de tourisme, par beau temps véhicule idéal, est inutilisable en cas de pluie ou de brouillard généralisés. Enfin, ma chance veut que Yates découvre un tunnel dans le coton. Il s'y engage, la vallée de l'Isère n'étant tout de même pas un cañon, et il est récompensé. Sous

la voûte, cela s'éclaircit un peu. Nous voyons à peut-être un kilomètre devant nous et bientôt se précisent Voreppe et son couvent moderne, à la jolie chapelle ocre. C'est une vraie délivrance quand nous survolons Grenoble et que je suis sûr d'arriver.

11 novembre. — La cérémonie des couleurs par quoi il a été décidé de marquer ce jour au camp se déroule mieux que prévu. Les jeunes recrues de l'aviation française font bonne figure. Les grands diables de mécanos sélectionnés par Kenny pour représenter l'armée américaine s'amuse à jouer aux soldats. Entre officiers français et américains, on échange de petits discours et des salamalecs.

Le 11 novembre, jour de délivrance, et particulièrement en cette année 1944 pour nous si chargé de sens, ne représente rien pour mes amis. La première guerre mondiale ne fut pour les Américains qu'une guerre excentrique, une expédition coloniale tout compte fait et, avec le recul du temps, celle-ci ne leur apparaîtra peut-être pas sous un autre jour. Cela dépendra de la mesure dans laquelle les Etats-Unis seront obligés de s'intéresser après guerre aux affaires de l'Europe.

12 novembre. — Ce dimanche matin, quand

nous arrivons sur le terrain, la neige recouvre les toits des bâtiments et les avions dispersés. C'est un triste spectacle qu'une escadrille enlisée. Et pourtant, comme je me promène de flaque en flaque, respirant une humidité glacée, je me sens le cœur léger. L'insouciance de la vie des camps agit. Aux visites près des avions *jerries*, nous ne connaissons que le bon côté de la guerre, cette aventure exclusive pour hommes. Mais il ne faut pas songer à ce qu'endurent les camarades, à quelques kilomètres devant nous.

18 novembre. — Nous partageons, entre le camp et la maison, une vie de ronds-de-cuir. Enfin, ce matin, nous tenons les promesses d'un beau jour. Le ciel est bleu et le soleil brille pour la première fois depuis des semaines. Nous en profitons pour aller chasser la grosse bête avec le lieutenant de l'ouveterie.

La promenade est délicieuse dans une forêt aux larges coulées, aux vastes clairières, aux échappées féeriques sur des paysages de Lorraine embués et givrés. Les flèches d'églises des villages fantômes percent le brouillard et, pointant dans l'azur, accrochent le soleil. Dans le sous-bois extraordinairement sonore, la pluie de feuilles tient le chasseur en éveil. Les animaux, fuyant devant les traqueurs, mêlent

à ces perpétuels craquements les bruits divers et intermittents de leur course : glissements légers et véloces quand il s'agit de chevreuils ou de cerfs, ruées pesantes, dans un grand piétinement de feuilles mortes, si des sangliers foncent, s'arrêtent tous les vingt mètres, changent de direction et repartent.

Profitant de l'éclaircie, les P. 47 de la *Tactical Air Force*, portant chacun deux bombes légères, passent en masse au-dessus de nous. Ils vont arroser les villes allemandes de la frontière rhénane, puis reviennent charger pour un nouveau raid. Et le canon tonne comme aux jours de grande offensive. Ce soir, comme nous nous en retournons, les derniers bariolages du couchant disparus, le ciel demeure tout rouge au sud-est. C'est Saint-Dié qui brûle. Des milliers de pauvres gens sont pris dans une tenaille infernale. Si les Allemands en reculant se mettent à appliquer méthodiquement chez nous cette tactique de la « terre brûlée » qu'ils ont apprise des Russes à leurs dépens, nous n'en avons pas fini des horreurs. Les spéculations au sujet du silence d'Hitler vont leur train. Si vraiment il avait disparu, le nazisme pourrait-il lui survivre ? J'ai l'impression que le Reich n'espère plus que gagner du temps jusqu'à ce que les Alliés consentent à négocier. Une capitulation sans con-

ditions, voilà la seule pierre d'achoppement. Mais je suppose que les vainqueurs, à bon escient, n'ont pas du tout l'intention de modifier leur ligne de conduite. D'où la prolongation inéluctable de la guerre.

Le major revient d'un vol de reconnaissance photographique au nord de Nancy. Il a vu une grande agglomération en flammes. Cette fois, ce doit être Metz qui brûle. Toutes nos villes de Lorraine et d'Alsace vont y passer, à moins que la 9^e Armée reconstituée et maintenant trois fois plus importante que la 7^e n'arrive à point pour enlever le morceau.

21 novembre. — Nouvelles de la prise de Belfort et de la poussée de la 1^{re} Armée française jusqu'au Rhin. Est-ce enfin le grand déclenchement ? On se rend compte que le temps a été le facteur décisif durant ces dernières semaines. Car tout était prêt, l'énorme concentration de matériel et d'hommes était terminée. Il a suffi de trois jours d'éclaircies pour que frappe le marteau fatidique. Les gains initiaux sont tels qu'on peut escompter un effondrement du front allemand et le passage immédiat du Rhin. Mais voilà qu'à la fin de la journée et presque toute la nuit s'abat une pluie torrentielle : déluge insolite et que

certaines pourront dire machiné par le vieux Dieu Allemand.

23 novembre. — Dans le grand bureau chaud, profusément éclairé des *headquarters*, je suis assis à ma table près du major, au début d'un jour d'inaction semblable aux autres. Dehors, il pleut depuis deux mois. Cette offensive si bien lancée n'est-elle pas noyée à l'heure qu'il est ?

24 novembre. — Le coup de théâtre attendu, tout de même surprenant, s'est produit ce soir à 5 heures quand, après un coup de téléphone, le major nous a dit :

« Les Français sont à Strasbourg. Nous partons dans soixante-douze heures. »

Enfin, nous revoilà plongés dans la guerre, après la longue et écœurante diversion de ces mois d'Epinal.

Ce soir, au mess de l'escadrille, à la fin d'un souper où nous avons mangé de la dinde venue d'Amérique, trois sortes de légumes et des pâtisseries à satiété, et où les cuisiniers avaient invité leurs blanchisseuses, gentilles demoiselles bien coiffées et intimidées, nous avons eu un discours de *Thanksgiving Day*, mais pas celui que j'avais prévu. Au dessert le commandant a rugi : « Silence », le brouhaha a cessé, et aux cent hommes tout oreil-

les de sa formation il a déclaré qu'ils rentreraient dans l'action et qu'en pays ennemi il leur faudrait ouvrir l'œil. Le fait que soixante-dix mille Allemands soient traqués entre Mulhouse et Strasbourg et qu'ils semblent vouloir se défendre avec acharnement, donne pour une fois une apparence de réalité à cette notion, bien américaine, que l'Alsace est pays ennemi. Ordre est donné de plier bagage et de se tenir prêts à partir, dimanche sans doute. La 7^e est de nouveau dans le coup.

Il a plu à verse toute la nuit et ce matin le vent souffle du sud. Je me demande comment, par un temps pareil, les résultats de ces derniers jours purent être obtenus ? Mais il paraît qu'il y a une grande différence entre le climat des Vosges et celui de la vallée alsacienne.

10 heures du soir. — Le major m'appelle après un entretien avec un capitaine venu lui transmettre les ordres du Q. G.

« Monsieur Ably, vous partez dimanche pour Sarrebourg organiser le logement.

— O. K., Sir. »

Ainsi, à moins de contre-ordre, Sarrebourg sera notre prochain gîte d'étape.

26 novembre. — L'embellie n'a pas duré et il a plu toute la nuit. Dans la ville basse,

l'inondation gagne. Et si cela continue, on ne pourra plus aller par la route d'Epinal à Dogneville.

À l'arrivée au camp, contre-ordre. Notre départ pour Sarrebourg est suspendu. Peut-être gagnerons-nous Strasbourg directement, mais quand ? Dans trois, dans huit jours ?

VI

SARREBOURG ET BUHL

28 novembre. — Enfin, nous revoici en mouvement ! Je pars à 11 heures en jeep pour Sarrebourg, par Rambervilliers, Baccharat et Blamont.

Je retrouve, en ce matin de gelée et de brouillard opaque, les routes de la guerre avec leur sinistre monotonie de bâtiments incendiés ou jetés bas, de clochers percés à jour. Par elle-même, — sinon pour un Barrès, enfant du pays, — cette Lorraine morose manque déjà de charme pour le voyageur. La nature y est ingrate, les constructions mesquines autant que sales et la pluie perpétuelle transforme les grand-rues de village en fleuves de purin boueux ! Tout au long de l'itinéraire, gisent sur les bas côtés des bestiaux et des chevaux morts, gonflés à éclater. Fréquemment crevée

par des cratères, la route a été nivelée tant bien que mal et débarrassée des mines. Mais les arbres au faite décapité, les tranchées creusées en zigzag à travers champs, les plantations de poteaux anti-tanks et, partout, des véhicules allemands abandonnés, témoignent de la résistance à la poussée alliée. A tout moment, nous croisons des chariots remplis de mobilier, avec leur cortège de désolation : vieilles gens, femmes, enfants, pour la plupart, qui s'en retournent vers les villages dévastés. Dans quel état vont-ils retrouver leur ferme ? Les femmes ont le visage fermé, trop lasses, trop inquiètes sans doute pour sourire aux libérateurs.

A part un quartier de casernes, — grandes bâtisses ocre, tristes comme des prisons, — Sarrebourg n'est à première vue qu'un bourg lépreux. Là encore le visage des rares passants reflète des angoisses récentes. La ville cependant n'est pas trop dévastée. Je note l'aspect déjà germanique des maisons, des devantures. La plupart des enseignes sont en allemand. Mais quatre ans d'occupation peuvent expliquer ce fait autant que le dialecte parlé par l'habitant. A la mairie, installée dans une villa cossue, aux pièces surchargées de décorations, style Guillaume II, les services nous reçoivent particulièrement bien. Nos

chambres vite réquisitionnées, nous allons voir le terrain, à Buhl, petite localité des environs de Sarrebourg, et nous retrouvons, installés dans une aile d'un important bâtiment d'usine, Bob Dinger et son détachement. Ils nous font visiter les lieux. C'est une laiterie industrielle à l'équipement très moderne. Un hôpital de campagne qui s'y est abrité doit déménager avant notre arrivée. Les locaux sont assez spacieux pour abriter toute l'escadrille. Le seul inconvénient c'est qu'une véritable mer de boue assiège notre nouvelle demeure.

A la mairie de Buhl, où je vais recruter les aides de cuisine, le secrétaire montre mieux que de la bonne volonté. Au fond, je crois que ces populations encore accablées et par suite incapables de manifester leur joie n'en sont pas moins, d'une façon générale, sympathiques. Les F.F.I. que j'enrôle pour la garde du terrain sont pleins d'allant. Là aussi les Allemands ont eu du fil à retordre avec la résistance occulte. Le chef, un petit lieutenant d'aviation en uniforme, est un gars décidé qui brûle de repartir au front.

Au retour, dans le village où nous nous arrêtons pour nous assurer que nous sommes bien sur la route de Baccarat, une femme hâve, ayant dépassé les pleurs, me demande s'il est vrai que les hommes emmenés par les

boches s'en reviennent. Je la rassure de mon mieux. Quel sort ingrat que celui de ces Lorrains et Alsaciens, depuis des siècles que se poursuit la lutte de l'Allemagne et de la France pour leurs frontières !

29 novembre. — Le départ est reculé de vingt-quatre heures. La journée nous semble longue. Epinal est déjà derrière nous, avec sa routine insipide et confortable. Ce soir, je cause longuement avec Matthews, un de nos trois officiers en Détachement Spécial, des hommes qui font durement la guerre et risquent leur peau en missions quotidiennes au-dessus de l'ennemi.

Matthews est stationné à trois kilomètres de Strasbourg et patrouille de l'autre côté du Rhin. Il me raconte comment il navigue entre les différentes D.C.A. allemandes, les petits calibres aux éclatements blancs, les moyens qui font un nuage noir, les gros 88 qui répandent une fumée sombre sur plusieurs centaines de yards. Il est plein de verve et les autres, ceux qui demeurent à l'escadrille, rient de ses saillies, ayant l'air de trouver tout naturel qu'il coure de perpétuels dangers, comme si c'était pour son plaisir.

Mat me dit que la cathédrale de Strasbourg est toujours debout. Les vitraux ont été enle-

vés et, d'en haut, les dégâts ne sont pas trop apparents. Sur le Rhin, large fleuve au courant brutal, les ponts sont encore intacts, mais les Allemands les feront sauter sans doute au dernier moment. Passé le Rhin, c'est, tout au long, la ligne Siegfried. Les ouvrages en sont à peine visibles, on les soupçonne plutôt. La D.C.A. est innombrable, mais il y a peu d'aviation heureusement. Les prisonniers récents sont dans un état de lassitude incroyable. Couverts de boue, n'ayant plus figure humaine, ils ne cèlent pas leur soulagement d'être pris, d'autant qu'ils sont bien traités, nourris à l'américaine. Au point que Mat s'en scandalise, qu'écoeure la nouvelle (lue récemment dans *Stars and Stripes*) d'une grève de prisonniers qui ne se trouvaient pas assez payés aux U.S.A.

30 novembre. — De retour à Buhl définitivement, je rouvre ce carnet, assis sur mon lit de camp, dans la salle des Opérations du détachement. A côté de moi, Joe, Bob et trois pilotes font un poker. C'est jour de paye, ils ont tous de l'argent. Ils misent gros et les dollars fondent vite. Ils jouent tous bien, battent et donnent merveilleusement les cartes, parlent à voix contenue et manifestent peu. Le joueur de poker classique est banal aux Etats-Unis. En face, le long du mur, Kausho est déjà cou-

ché et lit des magazines. Autour de nous, dans la nuit, l'artillerie est particulièrement active. Il fait très chaud dans la chambre encombrée de lits de camp, cela nous semble bon après cinquante milles en jeep ouverte dans un air glacial. Cette vie militaire en commun que je n'ai plus menée depuis la captivité me plaît. Enfin, nous laissons derrière nous cet Epinal de petits fonctionnaires, nous montons vers le Nord, vers l'Allemagne !

Sarrebourg à l'arrivée m'a paru moins lugubre, la population a déjà dû refluer en nombre et la grand-rue était gaie, relativement. Le front est à une quinzaine de kilomètres. Nous sommes à portée de la grosse artillerie.

1^{er} décembre. — Journée très occupée par la remise en état des bâtiments et l'organisation de la garde du terrain. Les seize garçons de notre poste de F.F.I. tiennent le maquis depuis deux ans et ont six cent quarante-cinq prisonniers à leur actif. « Sans compter les Chleuhs qui ont fait la culbute », me dit leur chef, avec un sourire entendu. Ce soir tout est en ordre : un éclairage abondant à l'intérieur des locaux, le chauffage central, la distribution d'eau chaude, voilà ce qui, en utilisant les

installations de la laiterie, a pu être rétabli immédiatement.

Jusqu'à présent, mon préjugé favorable à l'égard de la population de langue allemande s'est trouvé parfaitement fondé. On est très désireux de nous rendre service et pour moi le loyalisme de la grande majorité des gens ne fait pas de doute. Le terrain, avec ses cinquante L5 ou *Cubs* serrés les uns contre les autres, est une cible appétissante. Il faut vraiment que l'Allemand soit à court de munitions pour ne pas nous avoir encore arrosés. A longueur de jour les grands coups de boutoir des canons américains ponctuent le travail de notre ruche. Et sans cesse les P.47 et les B.28 passent dans le ciel pommelé que les D.C.A. allemandes criblent de points noirs. J'imagine la vie des boches tenus jour et nuit en éveil par ce mortel concert.

2 décembre. — Il fait un temps de chien. Toute la nuit, le vent a hurlé, couvrant la voix du canon, faisant claquer les bâches et s'effondrer les tentes des latrines. La guerre n'avance plus. Quelques gains locaux et les ponts du Rhin à Strasbourg détruits, voilà tout ce que l'on peut noter dans notre coin.

Je descends à Sarrebourg. Un peu avant l'entrée de la ville, il y a un cimetière militaire

où croix blanches françaises, croix allemandes jaunes et noires, sont alignées côte à côte ainsi que deux bataillons à la revue. Tableau philosophique.

13 décembre. — J'ai passé tous ces jours à faire la navette par l'air ou par la route entre Buhl et Saverne, installant, aux environs de cette dernière ville, une fraction de l'escadrille. Aujourd'hui, par hasard, il ne pleut pas et le soleil filtre faiblement à travers le brouillard quand j'arrive à Saverne. C'est une aimable petite ville avec de vieilles maisons et une magnifique caserne Louis XIV, notre présent Q.G. La différence y saute aux yeux entre la bonne Alsace cossue et féconde et la Lorraine d'où nous venons : de fins paysages sans doute, en leur perpétuelle brume, mais les indispensables autels au dieu Bouse devant les maisons et le délabrement de celles-ci, contrastent avec les maisons alsaciennes qui ont toutes l'air d'abriter, sinon le bonheur, du moins le goût de vivre.

28 décembre. — Il fait très froid mais beau. Et les B.17 commencent à foncer en masse sur l'Allemagne. Un mois de ce temps-là et je gage que nous serons loin. Notre barbier — je devrais dire notre prophète — est de cet avis.

Ce matin, avec des précautions oratoires, des réticences infinies, il vaticine. D'ici deux semaines, selon lui, se produiront de grands événements à l'influence capitale sur la suite. La guerre est pour ainsi dire gagnée. Ainsi en aurait décidé celui qui tient les fils (?) et qui jusqu'ici réservait sa décision.

30 décembre. — Il n'est toujours pas question de lever le camp. Le beau temps dure cependant et j'espère bien que nous allons reprendre l'avance. Le défilé des bombardiers vers l'Allemagne est plus serré que jamais. Il semble que l'offensive Rundstedt en Belgique soit arrêtée. Allons-nous à notre tour attaquer ?

31 décembre. — Je fais un vol de reconnaissance avec le major par un temps merveilleux. Pour la première fois, je mesure l'intensité de la bataille en cette région. Dans l'heure qu'a duré notre voyage, j'ai vu des dizaines de milliers de cratères, des tranchées vides sur des kilomètres, des ouvrages bouleversés, des épaves de toute sorte et d'innombrables constructions réduites en miettes. Pauvre pays blessé sous son suaire de neige. Le major vole comme il conduit, en sportif. Plus d'une fois, il me fait me contracter quelques secondes,

lorsque, par une fantaisie imprévue, il saute les obstacles en rase-mottes, effleure les chaussées, frôle les cimes d'arbres, ou monte quasi verticalement. Mais bientôt, détendu, je m'abandonne et jouis du sport, sous le chaud soleil de cette Saint-Sylvestre.

1^{er} janvier 1945. — Je me souviendrai de cette nuit où vira dans le passé l'année 1944. La soirée s'est passée comme une autre, à deviser, assis sur nos lits (je note l'extraordinaire érudition de tous mes amis lorsqu'il s'agit du cinéma, le seul art en somme qui les passionne), à boire le reste de notre champagne, en attendant la minute fatidique des souhaits et congratulations.

Vers minuit cela a commencé : d'abord quelques coups de feu isolés, tirés par des traditionalistes du Jour de l'An américain, puis une fusillade générale toujours pour la rigolade, puis tout à coup l'artillerie s'est mise en branle et des avions en nombre ont peuplé notre ciel. Bref le grand orchestre au complet avec fusées éclairantes, balles traçantes, etc...

Bientôt il n'a plus été possible de croire qu'il ne s'agissait que d'une orgie de bruit à l'américaine en l'honneur de la fin de l'année. Les histoires de troupes parachutées, se greffant là-dessus, nos spéculations ont eu

beau jeu. Les sentinelles étaient sur les dents. On pouvait croire à la surprise possible. Je dois dire que le calme régnait à l'intérieur de la laiterie, comme si de rien n'était. Ici, poker enragé, là, paris sur l'âge de Jean Arthur, etc. Ce matin, après une nuit tumultueuse (si j'en crois Kenny, officier de jour, qui n'a pas dormi), tout paraît normal. Et le major ne prend même pas la peine de s'informer des événements par téléphone. La confiance est une force, indéniablement.

VII

RETOUR A EPINAL

4 janvier. — Je ne reviens qu'aujourd'hui à mes notes. Pour la première fois j'ai de nouveau le temps de souffler. Ces quatre jours ont été sans conteste les plus imprévus, les plus dramatiques de ma campagne, jusqu'à présent. Le Premier de l'An s'était passé comme je l'ai dit : nuit chahutée, journée paisible, où je m'étonnais d'entendre insister les grosses pièces. Le soir, nous devions avoir cinéma : un Technicolor avec Greer Larson. Mais à 7 heures, on demande le major au téléphone. Quand il rentre, je vois à son air qu'il y a quelque chose de sérieux. En effet, il vient de recevoir du Q.G. de Saverne l'ordre de regagner notre ancien terrain d'Epinal. Le Q.G. se replie sur Lunéville et les services, dont nous sommes, suivent le mouvement. Il m'est difficile

de dire la surprise, l'écoeurement de mes compagnons. Nous reculons ! Est-il possible, après l'alerte belge, que les Allemands soient encore capables d'une attaque d'envergure ? Ils auraient pris l'offensive dans le secteur de Bitche et l'état-major craint la percée. Voilà tout ce que nous savons. Cela suffit pour semer l'inquiétude et provoquer chez certains quelque désarroi. Ordre est donné d'emballer tout le matériel et d'attendre les camions que Jones est allé quémarder à Saverne. Des heures passent, fiévreuses, où la canonnade — est-ce une illusion ? — paraît plus proche, où les chapelets de mitraille, les salves s'intensifient et font croire à la présence de *paratroopers* ennemis aux environs. Nos G.I., sentinelles d'occasion, sont nerveux. Les officiers, entre deux inspections, reviennent vider avec moi la dernière bouteille d'Heidsieck. Inutile de l'emporter.

Quand le major décide d'envoyer dès à présent une avant-garde reprendre possession de Dogneville, je lui propose de partir avec la première camionnette. Là-bas on aura besoin d'un interprète.

« Bonne idée, dit le major, et inutile de revenir, attendez-nous au camp. »

Ce voyage dans la nuit, de Sarrebourg à Epinal, je me le rappellerai. Malgré mes

chaussons fourrés d'aviateur, mon blouson de combat et mes oreillettes, je suis positivement frigorifié quand nous arrivons à minuit un quart. Les phares éteints par ordre, nous avons mis deux heures pour faire les cinquante kilomètres, cependant que d'interminables convois montants couvraient la route de leurs chenilles étincelantes.

Lorsque nous pénétrons dans le poste du camp de Dogneville, les gardes que je réveille sont éberlués. Ils ne savent rien et je ne les informe que prudemment pour ne pas les affoler.

Les unes après les autres apparaissent les jeeps et les camionnettes chargées des plus précieux bagages de la 72^e : documents secrets, archives, sans compter nos propres paquets. Puis arrive le capitaine Coyne, notre médecin, et nous montons nos lits de camp dans le corps de garde. *Doc* est homme de ressource. Il n'a pas oublié les *rations* et nous soupçons voracement, l'appétit creusé par le froid.

Dans la matinée du 2 janvier les avions du détachement de Saverne atterrissent les premiers dans le brouillard. Les pilotes disent que le front tient, mais que tout Saverne déménage. La ville a été bombardée hier soir. Enfin, Kenny survient à 10 heures. L'escadrille suit.

Nous réorganisons Dogneville comme précédemment avec cette différence, pour ce qui concerne les officiers, que nous occuperons un chalet du bord de la route, au lieu de loger à Epinal. Il ferait trop froid dans la belle maison du cotonnier.

5 janvier. — Peu de nouvelles de la guerre et pas brillantes. Les civils à Epinal sont inquiets. Il n'y a sans doute pas de quoi. On les comprend pourtant, car ils voient arriver des réfugiés de Strasbourg, que les Américains songent à abandonner. L'ennemi est tout près de la ville, ayant retraversé le Rhin. Haguenau est de nouveau entre ses mains. Il est à dix milles de Saverne. Revenant de voir le général, le major dit que Patch a la situation bien en main.

21 janvier. — Je reviens sans goût à ce carnet, ne pouvant me faire à notre immobilité. Il n'est question dans notre cercle que de l'offensive russe. Cette avance à pas de géant de cinq armées sur un front de six cents kilomètres, déconcerte les Américains qui se demandent ce que fabriquent leurs propres divisions. Et l'offensive compensatrice des Allemands sur le front de la 7^e Armée n'est pas pour les satisfaire. En effet, on comprend

mal que l'énorme accumulation de matériel et d'hommes entre, disons, Anvers et Strasbourg, reste sans emploi et que les surprises allemandes en Belgique et en Lorraine, (en admettant que ces surprises aient une excuse), n'aient pas été suivies sans délai d'une contre-attaque de grand style qui aurait porté le front anglo-américain au delà du Rhin. Que ce fleuve même, la ligne Siegfried et la présence des divisions allemandes, soient des obstacles formidables à une avance alliée, celle-ci n'en devait pas moins se produire, étant donné la disproportion des forces en présence, pour peu que de notre côté le moindre esprit d'offensive à la russe (ou à l'allemande) eût animé les chefs, tout comme les troupes.

24 janvier. — Ce soir, à table, distrait par la radio qui donne les nouvelles, je n'écoute pas la conversation. Et ce n'est qu'à 9 heures, Stewart rentrant épuisé, la figure ravagée, que je lui demande ce qu'il a et qu'il m'apprend la mort de Vernelli. Vieux sergent, vétérans de l'autre guerre, Vernelli a, cet après-midi, accroché en vol un fil à haute tension et s'est broyé sur le sol avec l'appareil qu'il mettait au point. Ce soir, dans la chambre,

Stewart ne peut se libérer de l'obsession de cette mort, qu'en en parlant.

25 janvier. — Joe et Stewart sont encore impressionnés par ce qu'ils ont vu à l'hôpital où reposait jusqu'aux obsèques la dépouille de Vernelli. Ils ont assisté par hasard à l'arrivée et au déchargement de grands sacs blanchâtres qui les ont intrigués. Après les avoir alignés dans un hangar, des prisonniers allemands employés par le service sanitaire ont fendu les sacs au couteau et mis à découvert des cadavres pétrifiés par le gel dans les postures les plus imprévues. Les ayant dépouillés de tous vêtements et possessions, ils les ont recousus dans leurs linceuls, bons pour la fosse. On les y dépose tels quels. Les uniformes sont brûlés, les objets personnels classés pour identification et envoyés à la famille. Il y a déjà plus de dix mille tombes au cimetière militaire d'Epinal, six mille américaines et quatre mille allemandes.

La neige tombe toujours. Pour peu que cela continue, les avions au sol vont disparaître sous ce camouflage excessif. Il y a des années que l'on n'a vu cela à Epinal. L'offensive allemande sur la 7^e Armée est stoppée du coup.

Par contre, sur le front Est, l'avance russe se poursuit, deux pointes rouges sont entrées en Brandebourg et en Poméranie.

7 février. — Les Russes, à quarante-milles de Berlin, se regroupent sur l'Oder pour passer à l'attaque. Les Trois Grands se consultent et vont incessamment vaticiner. Il y a des gens qui croient à la paix dans deux jours. Je maintiens que cela pourrait bien aller jusqu'à mai.

Il est question que nous démarrions. Le major songe même à retourner à Sarrebourg. En revenant d'Epinal, nous croisons les convois d'une nouvelle division américaine dont les forces se massent dans notre secteur.

13 février. — Assis sur une grosse pierre du camp, par un jour inopinément printanier, je regarde nos avions tourner dans le bleu et, plus loin, plus haut, passer une soixantaine de Forteresses qui reviennent de bombarder Dresde. La déclaration des Trois Grands n'a pas fait sensation, mais il semble qu'il y ait progrès dans l'accord. Et nous, Français, seront sans doute de la prochaine conférence. De Gaulle, qu'un curieux article du *Readers Digest* présente aux Américains (et le portrait

me paraît ressemblant à quelques erreurs de détail près), finit par obtenir ce qu'il veut.

7 mars. — Hier, j'ai fait une tournée en Alsace. Je ne sais si c'est parce que je lui suis relié par une chaîne ancestrale, mais chaque fois que j'aborde ce pays, je m'y sens chez moi, accroché par la nature, par le pittoresque des constructions. Charme de Ribeauvillé, de Riquewihr, au milieu de leurs précieux vignobles. Plus qu'en Champagne, j'ai cette impression de richesse, de civilisation ancienne, que donnent en France les pays du vin. La route par Saint-Dié était impraticable pour tout autre véhicule qu'une jeep et j'ai gelé sous la neige toute la journée, mais je ne regrette pas le voyage.

10 mars. — Le franchissement du Rhin par la 1^{re} Armée à Remagen, dans la journée d'hier, a pour le moins ce résultat que la 7^e Armée se regroupe — pour attaquer, j'espère, et suivre l'exemple du camarade. L'escadrille retourne à Sarrebourg, mais le major, Jones et moi, cantonnerons à Lunéville près du Q.G. Hier, j'ai été en avion à Buhl réorganiser le cantonnement. Aujourd'hui, journée chargée : Epinal, Lunéville, conduit à tombeau ouvert par Springfield, dont le grand amusement à

soixante (milles) à l'heure est d'aller buter dans le pare-chocs des jeeps qui nous précèdent. A Lunéville, nous installons les *head-quarters* rue de Villers, dans un appartement abandonné. Electricité, eau courante, tout est bientôt en ordre; le bureau n'a plus qu'à emménager. L'après-midi, dans l'avion de Wall, je vais à Sarrebourg voir où en sont les travaux, reviens à Lunéville, piloté par Blanchard, puis piloté par Townsend, me repose à Epinal à 3 h. 30. L'avion, engin de locomotion sans rival pour gens pressés !

VIII

LUNÉVILLE ET SARREGUEMINES

10 11 mars. — Départ à 9 h. 30 avec Jones. Notre petit convoi, un camion, deux jeeps, est à Lunéville à 11 heures. L'appartement nettoyé, nos chambres ont bon aspect. Je regrette toutefois d'être séparé du gros de l'escadrille. Cette grande rue poussiéreuse où nous cantonnons perdra vite son unique charme qui est la nouveauté.

A tant circuler sur les routes, je me sens ancré dans mon respect pour la discipline de route, la bonne éducation professionnelle du chauffeur américain. Jamais ou presque d'entorses au règlement. Sauf bien sûr pour ce qui est de la vitesse. L'anarchie routière des Français déconcerte le G.I.

12 mars. — Temps bouché au réveil : zéro

partout de visibilité, comme disent mes aviateurs. Mais cela se transforme en une délicieuse journée d'avant-printemps. Jones est à Vittel et je vais déjeuner à la popote des pilotes avec le major. En revenant, nous nous arrêtons au terrain et il me dit tout à coup :

« *Lets go to Sarrebourg.* »

En l'air il fait chaud. Mon pilote est brillant et fantasque comme à son habitude. A Buhl, nous vaquons à nos occupations (pour ce qui me concerne, l'organisation du chauffage, du blanchissage, etc.). A 3 heures, nous nous en retournons. Quinze minutes de vol par un temps idéal, avec le virtuose qu'est mon commandant.

16 mars. — Hier, vraie journée de l'aviation. Des premières heures du matin à minuit, l'air a été sillonné de P 47 en formation, tandis que des bombardiers s'en allaient marteler la boche, revenaient, puis repartaient. Quinze jours comme celui-là, et je ne puis croire que les Allemands s'accrocheraient. Voilà la guerre américaine ! Notre chef est rentré du Q.G. en nous annonçant que nous levons le camp mardi. Je dois partir après-demain avec Kenny préparer notre nouveau gîte d'étape, à cinq ou six kilomètres au nord de Sarreguemines. Il ajoute :

« Les Allemands tiennent encore solidement la ligne Siegfried, à six kilomètres de là. »

18 mars. — 9 h. 05. En l'air, direction Sarreguemines. Wallace, mon vieux compagnon, pilote. Il fait un beau matin, un peu brouillé, pas de vent et l'avion glisse comme un voilier sur une mer calme. Nous nous tenons à quatre cents mètres. Des champs lilas et verts défilent sous nous. La nature n'est pas encore bien réveillée dans ces parages. Au franchissement des ruisseaux et des étangs, des rayons fulgurent, me font cligner de l'œil. La visibilité est restreinte. Un rideau de brume semble fuir devant nous. Que vais-je trouver là-bas ? Ici, du moins à présent, la petite émotion d'aventure que j'ai toujours recherchée.

De la guerre, rien de neuf. Sinon qu'hier j'ai vu, de mes yeux vu Eisenhower et Patch, suivis de Patton, Devers et Bradley se promener à pied dans la grand-rue de Lunéville. Rare spectacle !

Wallace vire brusquement. Sur la route, un camion brûle. Les chasseurs allemands ne doivent pas être loin. Nous volons bas jusqu'au terrain d'Oermingen, occupé par Bob et son détachement. Dès l'atterrissage, mécanos et pilotes se précipitent pour féliciter Wal-

lace, promu lieutenant. Ils nous montrent un avion criblé hier de mitraille par l'artillerie allemande. Protégé par son siège métallique, le pilote n'a été blessé qu'au pied et il a pu se poser, bien que ses commandes fussent en partie coupées. Une jeep nous emmène à Sarreguemines.

Nous croisons d'interminables convois de tanks qui montent à la bataille. Emergent des coupoles des hommes tout bardés de poussière en plaques, comme nous allons l'être bientôt. Les villages ne sont pas touchés. Et les habitants lavés, endimanchés, contrastent étrangement avec notre humanité ocre sale, visages compris. Derrière les crêtes qui nous entourent, cela cogne dans toutes les directions. Nous nous arrêtons dans Sarreguemines, à midi, après inspection du camp dévasté. Il semble impossible que les équipes du génie qui nous sont affectées puissent d'ici deux jours mettre ce terrain en état.

A l'entrée, se dresse un immense tas d'immondices au pied duquel une truie morte pourrit. « L'aéroport du Cochon Vert », dit Kenny.

Nous retrouvons nos avions chez Dinger. Ingénieux, les pilotes se sont fait des hamacs instantanés en repliant à moitié des grillages qui séparaient des prés. Allongés sur ces

sommiers métalliques, ils lisent ou musent confortablement au soleil. Près de la ferme, un groupe encourage les ébats amoureux des porcs de la ferme voisine. Un des cow-boys de l'escadrille a retrouvé son vrai métier et dresse un petit cheval blanc.

Je m'en retourne, enlevé par l'ami Kausho. Toujours versatile, chaque fois qu'il aperçoit quelque chose d'intéressant, il fonce dessus, descend à cinquante mètres, vire plusieurs fois sur l'aile et se retourne vers moi en riant. Il n'a même pas endossé de parachute et a l'air de songer à toute autre chose qu'à piloter son zinc. Un cow-boy de l'air, Kausho ! En arrivant sur le terrain de Lunéville, il rase dangereusement maisons et arbres et, en atterrissant, rebondit sur la piste. Il rit aux éclats quand le major qui nous suit en fait autant.

19 mars. — Les Allemands semblent abandonner la Sarre et, d'ici quelques jours, c'est en Allemagne que nous devrions être. J'ai oublié de dire qu'hier nous avons franchi la Meuse en jeep, sur un ponton. Deux grands écriteaux se dressaient sur la rive. Je les traduis : « Vous pénétrez maintenant en Allemagne, par la faveur du 173^e Régiment du Génie » et : « L'Allemagne vous est ouverte, le 15^e Corps vous souhaite bonne chance ».



Sur le Rhin, à WORMS, à proximité des vestiges du pont allemand, le pont américain.



Le temps n'est plus au beau fixe mais les P 47 foncent encore quatre par quatre, très bas au-dessus de nous, dans une clameur assourdissante, pour aller pilonner le front. Ce soir le major annonce que les 3^e et 7^e Armées ont opéré leur jonction. « Alors bon ! » C'est le cas d'employer les deux mots français que connaît Jones et qu'il met à toutes les sauces.

22 mars. — Nous quittons Lunéville à 9 heures 30, Jones et moi, pour Sarreguemines. Le brouillard se lève à peine et nous montons pour éviter le coton. A mille mètres, le ciel est pur. Les eaux, de place en place, miroitent à notre passage. Il fait déjà chaud dans l'étroite carlingue un peu secouée : l'aile droite attaquée par la brise du matin nous déséquilibre mais la gauche par sa pesée compensatrice, remet automatiquement l'appareil de niveau. Bryce, ce garçon si correct et si bon pilote — comme ils le sont tous d'ailleurs — m'emmène pour la première fois.

Je quitte sans regret Lunéville et son petit confort. Le déménagement des headquarters impressionne, en face, les G. I. de l'hôpital. De sacrés touristes, ces aviateurs ! Nous

D A R M S T A D T

Au cœur de la ville, la colonne encore debout du Grand-Duc Louis I^{er} et les palais broyés de la Luisenplatz.

ne demeurerons sans doute pas longtemps à Sarreguemines. La 7^e Armée a notablement progressé depuis sa jonction avec la 3^e, dans une semaine nous devrions être à pied d'œuvre. Défilent sous notre coque des villages aux maisons comme décervelées, les champs dont le printemps déjà cicatrise les blessures et, sans nombre, les sales petites constellations des trous d'obus, les dents de scie des tranchées. Sur les routes montent les convois vers l'hallali. Secoué comme dans un train, mais irrégulièrement, je m'arrête d'écrire.

Nous atterrissons. Le *Strip* est parfait. Et c'est l'attente des camions. Nous sommes les premiers sur le terrain, que les détecteurs de mines continuent de balayer méthodiquement. Par endroits, des cadavres d'Allemands se décomposent, celui qui git près de la piste d'envol est horrible à voir, à plat sur le dos, le visage noir et déjà rongé, dont seules les dents ressortent, très blanches.

Les arrivées se succèdent, trois, quatre, six L5 à la file, et voici les premiers véhicules. On décharge. Tout le monde aide sportivement, le commandant le premier. Jamais les Américains ne me donnent, comme trop souvent les Français, l'impression d'être en corvée. Jamais chez eux de tire-au-flanc. Les premières tentes se dressent. Nous déjeunons

sur l'herbe et les rations de campagne, honnies d'ordinaire, nous semblent délectables. A 3 heures le camp est en place : tous les services fonctionnent.

Je descends à Sarreguemines. La ville est laide et démolie, mais, dans la poussière fauve, des filles passent fraîches en robe de printemps. La race est déjà plus grande et blonde qu'à Epinal ou Lunéville. A la Place, où je pensais recruter des gardes, je fais chou blanc. Mais à la caserne, un adjudant complaisant (et qui guigne un pantalon américain) me déniche six hommes. Nous aurons nos sentinelles dès ce soir. Des garçons de confiance, tous volontaires, anciens F.F.I. Tant mieux, car mes amis ne s'en font pas. Il n'est même plus question que l'officier de service fasse une ronde au cours de la nuit. Sur la route, passent d'incessants cortèges de réfugiés, russes pour la plupart, travailleurs forcés que libère notre offensive. Et aussi, camions après camions, des nazis empilés debout, hommes et officiers, ces derniers encore pleins de morgue, à la prussienne.

23 mars. — Il faut se réaccoutumer à la vie en campagne sous la tente. Tant que durera cette acalmie de la température, ce ne sera pas déplaisant. Mille fois préférable un décor

de plaine encore verte à la rue poussiéreuse de Lunéville. Enfin le temps joue en notre faveur. Quinze beaux jours et où serons-nous ? Aux dernières nouvelles, les villes de la rive gauche du Rhin tombent sans grande résistance. D'ici peu nous devrions tenir tout le fleuve de la frontière suisse à Cologne, et la danse finale pourrait commencer. Kesselring, spécialiste de la défensive, aurait remplacé von Rundstedt.

Toute la nuit et toute la matinée la 6^e division cuirassée a passé, redescendant vers l'arrière, ayant terminé son travail. Et maintenant montent les tanks, les gros canons et les tracteurs du second échelon.

En même temps que le général, belle figure casquée, qui revient de Luxembourg et repart à son Q.G. en jeep ouverte, Joe atterrit, après une *photo-mission* le long du Rhin jusqu'à Worms. Il est toujours émerveillé d'un pays où, de la hauteur, tout ce qui n'est pas décombres apparaît neuf. Il ne tarit pas d'éloges sur les routes allemandes et en particulier sur la *super-highway*, l'autostrade Kaiserslautern-Worms. Dans l'opinion de mes Américains sur l'Allemagne, l'admiration préyaut : la puissance, la manifeste prospérité germaniques ont chez eux raison du préjugé hostile. Du moins au premier abord.

IX

EN ALLEMAGNE

25 mars. — Après tant de semaines à piétiner je suis, hier, vraiment rentré dans la guerre. Je noterai par le menu cette journée, pour moi-même historique, du 24 mars 1945, où j'ai pénétré en Allemagne avec une armée victorieuse. Que cette armée soit américaine, mes impressions n'en sont pas moins vives, en raison même de mon détachement de spectateur.

Hier matin donc, à 8 heures, nous partons en jeep, Joe et moi, pour Kaiserslautern, notre prochain port d'attache. Raab nous accompagne comme garde voiture et garde du corps éventuel. Nous avons coiffé nos casques et, outre nos pistolets, emportons chacun une carabine.

Le passage de la frontière ne me donne

pas le choc attendu, pour cette bonne raison qu'après le petit pont fatidique sur la Sarre, rien ne change. C'est la même Lorraine, avec ses tas de fumier devant les portes, les mêmes constructions rurales à peu de chose près, les mêmes paysages vallonnés et entrecoupés de sapinières. Au fronton des boutiques, les enseignes sont allemandes, mais les noms des commerçants souvent français : un boucher s'appelle Bellaire, un coiffeur, Bonnet. Les usines se succèdent, bâtiments monotones et sans noblesse, comme chez nous.

D'abord pas un civil. Puis apparaissent les premiers habitants. L'invasion se précipitant, ils n'eurent pas le temps de fuir. Ils ont cet air déconcerté, ce masque de plomb des gens qui viennent de se réveiller d'un cauchemar. Ils sont encore sous le coup d'épreuves inimaginées. Je devrais exulter : la pitié est le seul sentiment que je ressens en croisant vieillards et femmes mornes, enfants énigmatiques que la formidable procession américaine, amuse sans doute, mais qui vont être les véritables victimes du crime hitlérien en Allemagne.

Homburg est la première ville sur notre passage, qui n'a de commun que le nom avec le Homburg de Kleist et avec la ville d'eaux à la mode sous le Second Empire. Petite province allemande, j'en reconnais la couleur triste, ce

violet noirâtre qui prédomine dans les constructions. Pas de tramways dans la partie de la ville écrasée. Tous les magasins sont en ruines et je ne vois rien de pittoresque à noter. Sur les trente ou quarante kilomètres qui nous séparent de notre but, partout où elles n'ont pas été minées, les routes sont bien meilleures qu'en France. Elles ont été soignées durant ces quatre années de guerre. Avec la main-d'œuvre étrangère à bon compte, les cantonniers à coup sûr n'ont pas manqué.

Sur les bas côtés chemine un interminable cortège de déportés. On reconnaît les nationalités à leur accoutrement. Malgré leur extrême lassitude, dès la libération, ils ont pris la direction de l'Ouest. Sans être encore au bout de leurs peines, ils refouleront sécurité et liberté dans nos villes ruinées. Les Croix-Rouge y sont débordées, ils n'y mangeront pas à leur faim, mais cela vaut quand même mieux que l'asservissement et le dur labeur sous les bombes.

La plupart avancent à la queue leu leu, plus ou moins chargés de baluchons et de caissettes. Certains ont déniché de petites charrettes de jardin et y ont empilé leurs possessions. Quelques heureux ont pu mobiliser la cavalerie de paysans boches et leurs chariots à la forme orientale. Des groupes

entourent ces véhicules ou les vieilles harassées, les petits, les invalides s'entassent parmi les ballots et les pauvres meubles. Suivent les plus costaudes parmi les femmes, vêtues de défroques masculines et, pour la plupart, trahies par leurs rondeurs plus souvent que par les traits du visage : le même masque de misère ferait confondre les sexes. Des Slaves défilent, en bonnet de fourrure, sur des souquenilles et des pelisses sans âge, des Italiens, petits hommes aux profils accentués, des Serbes de l'armée régulière en uniforme boueux. Et enfin, en grand nombre, des Belges et des Français dépenaillés, mais plus vivants et joyeux que les autres, car pour eux c'est vraiment la fin prochaine des épreuves.

Les grand-routes étant coupées, nous prenons des chemins de fortune, franchissons les dents de dragon de la ligne Siegfried, cette gigantesque et vaine barrière de bornes pointues, dépassons des blokhaus éventrés et les cratères béants de mines explosées, témoins d'une âpre défense. D'énormes maisons-casernes, verdâtres, hémicirculaires, signalent l'entrée de Kaiserslautern, ville de grès rouge, salie par l'âge et souillée par la guerre.

Avec quelque difficulté, nous découvrons ce qui va être notre terrain, un plateau bossué qu'il va falloir aménager. Nous mangeons

nos rations dans un poste de D. C. A. On nous prédit pour la durée de notre séjour la visite d'un chasseur à réaction qui vient quotidiennement bombarder le *super-highway* voisin.

Nous gagnons le village proche pour y réquisitionner les logements. J'avoue que ce qui de loin me paraissait une plaisante revanche sur ceux qui, l'an dernier, se croyaient chez moi comme chez eux, m'est une corvée. Et Kenny ne se sent pas plus zélé que moi, mais enfin il faut y aller, les ordres sont là.

Nous circulons en jeep dans la partie intacte du village. Les rues sont désertes, les habitants s'étant calfeutrés à notre approche. Nous nous décidons pour un pâté de maisons où l'escadrille au complet pourra tenir, mais auparavant, de l'autre côté de la rue, nous avisons une villa cossue, tous volets clos, et décidons de la visiter d'abord. La porte d'entrée est fermée. Nous la contournons. La porte sur le jardin se trouvant également fermée, nous demeurons un peu indécis, novices que nous sommes dans ce métier d'inquisiteurs, lorsqu'une fenêtre s'ouvre. Les persiennes battent et une femme apparaît, laide, avec une expression d'inquiétude ignoble. Elle s'exclame, feignant la surprise et la joie. Elle est certainement soulagée que nous ne soyons pas des *Jerries*, car elle et ses compères, deux

gnomes de race indécise, qui se disent italiens, comme elle se dit française (avec un accent de je ne sais où), sont en train de piller la maison abandonnée. C'est, nous apprennent-ils, la demeure d'un général nazi qui a pris la fuite. Cela nous est confirmé un peu plus tard par les voisins. Il commandait la Place de Kaiserslautern. Pour notre début nous avons tapé dans le mille. Nous inspectons les aîtres. Tout est sens dessus dessous. C'était à prévoir : l'armée, au cours de l'avance, est passée par là, puis les maraudeurs, comme ceux que nous avons dérangés.

Quand nous traversons la rue, le spectacle change. Nous explorons un bloc de trois maisons où tous nos hommes tiendront aisément et les réquisitionnons. Nous sommes tombés sur une colonie d'artisans aisés et de petits employés vieillissants, dont la progéniture est absente (les garçons à la guerre, les filles sans doute évacuées). Des scènes se succèdent d'un pathétique qui devrait être sans pouvoir sur moi : prendre aux gens leur logis, sans autre forme de procès, est le moindre des crimes commis par les Allemands chez nous. Toutefois, s'il faut que ceux-ci paient, cela ne me plaît pas autrement d'être le percepteur. Je serais sans pitié pour le coupable

avéré, mais ces inoffensifs, du moins en apparence ?

Certes je n'oublie pas la bassesse native qui les a fait adhérer au nazisme triomphant et bientôt déifier Hitler. Néanmoins, quand une mère en noir sanglote parce qu'après les premiers envahisseurs qui ont confisqué tous les souvenirs de son fils tué, nous venons à notre tour lui ravir un toit irremplaçable dans Kaiserslautern détruit, ou quand une petite vieille supplie à mains jointes qu'on lui laisse un coin, ne serait-ce que dans sa cave, je n'aime vraiment pas mon métier.

Plus tard même, chez l'industriel nazi dont nous choisissons pour les officiers la belle maison neuve aux jardins à l'italienne, le visage des femmes accablées, mais dignes, et celui d'une fillette interdite me rappellent à des sentiments humains, sinon chevaleresques. Heureusement les mâles sont là — Teutons à la nuque plate, aux yeux froids, haineux même derrière les lunettes — pour nous endurcir et nous faire appliquer strictement les consignes.

J'ai une brève conversation avec le Dr S..., note hôte malgré lui qui, selon un usage général ici, a tenté, sans la moindre vergogne, de nous envoyer chez ses voisins. Il m'avoue

qu'il a été membre du Parti. Selon lui toutefois Hitler n'a pas rencontré dans l'Intelligenza (dont bien sûr le Dr S... fait partie !) cette adhésion totale qu'il a trouvée chez les travailleurs. « Il a tant fait pour eux ! », dit Herr S... d'un ton où perce encore l'admiration. Que cette admiration survive à la catastrophe donne la mesure de l'aveuglement allemand. Mais peut-être mon nazi conserve-t-il l'espoir d'une victoire *in extremis* des siens, par le moyen de quelque arme secrète.

Le major arrive et règle par oui ou par non toutes les questions pendantes. Nos Allemands devant la force patente ne discutent pas. Une grâce leur est accordée, ils pourront occuper la loge du concierge et ils auront le droit de venir soigner leurs poules et leurs lapins, mais la maison leur sera interdite. A la femme (elle parle un excellent anglais) qui a l'air, en partant, de craindre pour ses meubles, le major réplique comme il sait le faire. Il est toujours très bien en de telles occasions.

Les démarches terminées pour l'aménagement du terrain, nous nous en retournons à Sarreguemines. Nous mettons quatre heures, au lieu de deux ce matin, pour faire les quelque soixante milles, tant le trafic est intense. Sans arrêt se poursuit la progression montante de véhicules de tous ordres. On conçoit

l'étonnement qui se reflète sur tous les visages des spectateurs, mêlé à l'inquiétude du lendemain. Même au temps où roulait sur ces routes leur propre Léviathan mécanique, ils n'ont jamais vu cela. Cet énorme flux motorisé, cette compacte montée à l'assaut des machines de guerre, vision pour nous si encourageante, doit les affoler.

A 9 heures, nous nous retrouvons pour la dernière fois sous notre hutte de toile, et je médite sur ce premier contact avec l'Allemagne. Les nouvelles sont excellentes, Patton a franchi le Rhin.

KAISERSLAUTERN

26 mars. — Cette nuit, vers 2 heures, réveillé par un grondement proche de moteurs, je me suis levé et je suis sorti de la tente. Une pluie vaporisée doublait l'obscurité. C'est tout juste si je pus distinguer d'où partait la rumeur. Sur la route, un interminable convoi de chars amphibies montait vers le front. Aussitôt, j'ai pensé que la 7^e allait à son tour traverser le Rhin. Et en effet, ce matin, nous apprenons que c'est chose faite. Si cela continue, nous ne tarderons pas à être à Nuremberg. En tout cas, nous ne resterons pas longtemps à Kaiserslautern. « Trois ou quatre jours au plus », dit le major.

A 5 heures 30, comme le jour se lève, il pleut à verse mais le mauvais temps semble devoir battre en retraite vers l'est. De petits

coins de bleu me donnent bon espoir. Activité frénétique des sections, en attendant les camions qui arrivent à 7 h. 30. Toutes les tentes sont abattues, roulées, embarquées en un clin d'œil. Suivent les innombrables colis d'une formation américaine. Les services ont pourtant abandonné tout le mobilier qu'ils avaient accumulé depuis Grenoble. Il nous faut entrer en Allemagne avec le matériel réglementaire, sans plus.

Je n'ai pas encore relaté le petit conseil de guerre d'hier soir où le major mit au point à notre intention certains problèmes de la campagne en pays ennemi. Entre autres, il est défendu de « fraterniser », c'est-à-dire que toutes relations, sauf officielles, avec l'habitant seront sévèrement punies. A propos des « appropriations » éventuelles, la doctrine du Haut Commandement est que le soldat américain ne peut, en aucun cas, s'emparer de vêtements ou d'objets d'utilité appartenant aux Allemands. Mais il sera toléré qu'il fasse en Amérique des envois de « souvenirs », disons de trophées.

Réglé hier soir l'affaire des aides de cuisine. Nous emmenons avec nous, déguisés en G. I., quatre jeunes de Sarreguemines : trois pour la cuisine, un comme ordonnance et gardien de la maison. Tous, durant l'occu-

pation, ont eu plus ou moins maille à partir avec les Fritz. Nous pouvons compter sur leur loyalisme.

Nous avons décollé, Joe et moi, à 8 heures tandis que les premières jeeps prenaient la route. Wallace, mon pilote, croit pouvoir passer, malgré le grand rideau de pluie qui barre l'horizon. Nous montons à mille mètres environ, survolant des nuées basses qui s'effiloquent sous nous. Le pays est beau dans ce mauvais temps printanier qui rafraîchit le vert terne des prés et avive la rousseur des labours. La terre d'Alsace, le sable et le grès vieux rose dont les églises sont bâties, se prolongent en ce Rheinland soigneusement cultivé et complanté d'arbres à fruits.

Nous survolons deux ponts tronçonnés sur je ne sais quelle rivière. Partout, des quadrilatères à fleur de sol indiquent, comme à *Turburbo Majus*, cette ville romaine de Tunisie où j'ai découvert jadis le charme des mosaïques, l'emplacement des agglomérations habitées. Ici, sinistres ruines que l'âge n'embellira pas.

L'avion reprend contact avec le sol dans un champ bosselé qui nous fait généreusement rebondir et où je retrouve Joe Kenny, arrivé avant moi. Un sandwich sous la tente des



Trouvé dans les archives de HERR V...
La rencontre « historique »
du 18 juin 1940, à Munich.



Le Major reçoit le Général commandant la Liaison de la 7^e Armée.

artilleurs, car il pleuvote, et nous gagnons dans leur jeep le futur camp de la 7^e. Des *engineers* sont à l'ouvrage. Et les gigantesques lames des *scrapers* égalisent le terrain, supprimant sur une bande de trois cents mètres — la future piste d'envol — tout ce qui fait saillie. Des plaques d'acier articulées, juxtaposées sur toute la longueur par des équipes d'auxiliaires noirs, permettront départ et atterrissage sur un plan parfait.

Au village du cantonnement, sur les portes des logements sélectionnés par nous, nous sautent aux yeux les inscriptions à la craie d'une autre formation. La concurrence était à prévoir. L'armée tout entière afflue et il y a relativement peu de bâtiments en bon état. Nous effaçons tout bonnement et faisons des vœux pour que les nôtres arrivent les premiers. Dieu merci, voici une des jeeps, celle des scribes de Pegues. Puis le premier camion. Bientôt les arrivées se succèdent et nous emménageons, tandis que les habitants expulsés charrient leurs derniers bagages, avec les mêmes mines effarées et résignées qu'avant-hier.

Le major arrive, inspecte, flanqué du premier sergent, ces logements de petits bourgeois propres et confortables, tous nantis de cuisines ripolinées et de salles de bains. Nous

allons l'attendre dans la villa du général, qu'occuperont les pilotes. Trois femmes sont en train de réparer l'incroyable désordre. Ce sont des réfugiées allemandes, des mercières de la ville, dont la maison a été détruite. L'une d'elles vient à moi et me demande si elle peut enlever tout ce qu'elle a ramassé de boutons, de fils, de cols d'homme, etc. Et elle en profite pour me faire ses doléances. Elle veut aller se plaindre à la « Kommandantur » américaine parce que le pillage est l'œuvre non des Américains, assure-t-elle, mais de compatriotes dont elle connaît le nom et l'adresse. « L'ennemi est l'ennemi », conclut-elle, impliquant que tout nous est permis et, en somme, nous est dû. Mais de la part d'Allemands, n'est-ce pas, c'est inadmissible !

Quand nous sommes arrivés chez le Dr S..., la grille était fermée. J'ai sonné. Et de la maison à cinquante mètres de là, je l'ai vu venir tête nue et botté, à pas réglementaires, avec un air qu'il voulait impassible et qu'il ne savait faire que maussade. Pas de bonjour de notre part. Il murmure un : « *Guten Tag* » et ouvre tout grand les deux vantaux. Nos jeeps s'engouffrent dans l'allée. S... nous rejoint, annonce : « *Alles in Ordnung* (Tout est en ordre) ». Nous pénétrons dans la maison vidée de ses habitants, lesquels, par la grâce

du vainqueur, se tassent maintenant dans la loge du concierge. On ne verra d'ailleurs plus personne que le Dr S... Chaque fois que l'un de nous se dirige du côté de la grille, c'est un reflux précipité de formes humaines vers l'intérieur du pavillon. Je croise cependant la femme, qui parle anglais. Elle a l'air plus butée encore que son époux, amère, inflexible. Ce doit être dur pour cette virago de voir une troupe ennemie s'installer dans sa maison, pourvue — trop récemment pour que ce ne soit pas avec des gains de guerre — du tout dernier confort.

Nous emménageons, chacun des dix officiers ayant sa chambre, et l'après-midi flânonnons autour de flacons de vin du Rhin. Car le Dr S... nous a laissé sa cave, respectueux en l'occurrence des traditions militaires germaniques. Le major me fait lui réclamer des draps, des couverts, un poste de radio. Et comme il obtempère (*Darf ich*, puis-je ? dit-il en apportant de l'argenterie dans la pièce où nous sommes), il voit, imperturbable en apparence, son Mannheimer 1927 passer, pour ainsi dire, à l'ennemi.

J'examine ce grand salon clair, meublé avec assez de goût, où nous nous étalons dans les fauteuils. Les propriétaires ont enlevé le tapis de milieu, probablement de valeur,

abandonné le reste. Comme toujours, je suis attiré par les livres. Il y en a cinq rangées dans un grand meuble qui occupe tout un côté de cloison. Rien de compromettant, quelques romans allemands récents, de Carossa, de Junger, entre autres, qui ont eu l'approbation hitlérienne. Seuls étrangers traduits : les *Picwick papers* et la *Gerbe des Forces*, d'Alphonse de Chabeaubriant. Pas le moindre écrit politique, rien sur la guerre. Et pas un beau livre. Herr Dr S... a peut-être prudemment embarqué ce qu'il pouvait croire, à divers titres, intéressant pour le curieux hostile. Je note l'absence de piano, mais il y a un bon gramophone, une radio veloutée. Evidemment pas des intellectuels, ni des amateurs d'art, les maîtres de céans.

Notre soirée inaugurale chez l'Allemand se prolonge tard dans la nuit, mollifiée par le vin royal, et par des disques de musique hongroise. La guerre, pour un instant, ne nous apparaît plus, sybarites d'occasion, que comme un sport magnifié, aux trêves délicieuses.

27 mars. — La tête de pont de la 7^e Armée s'élargit, non sans pertes : nous ne chômerons pas ici. Worms doit être notre prochaine étape.

A la fin de cette nuit, les avions allemands sont venus nous réintégrer convenablement dans la dure réalité. Deux heures durant, les D.C.A. ont donné. Mais aujourd'hui tout est tranquille. La population s'habitue à la présence du vainqueur. Déjà, à certaines heures, les gens circulent librement, n'osant ou ne voulant nous regarder, mais dès qu'on les interpelle, polis, serviables, beaucoup même obséquieux.

Les G. I., malgré leurs appartements douillets, se montrent sans enthousiasme. J'ai beau leur dire, songeant à la précipitation probable des événements, qu'ils se rapprochent de l'Amérique en lui tournant le dos, ils n'apprécient pas le milieu ennemi et par ailleurs, les restrictions imposées par le Commandement, tant à la chasse aux « souvenirs » qu'à la fréquentation des Gretchen, les écœurent. Ces dernières, du moins les jeunes, dispersées dans la campagne, commencent à rentrer à la maison. Encore timides, mais elles s'appriivoiseront ! Les gens n'ont pas l'air de manquer du nécessaire, bien que toutes les boutiques soient closes. Il y a tout lieu de croire que la porte de derrière s'ouvre aux chalands. Plus d'un, si j'en juge par les porteurs de colis que je croise en fin de journée, va se ravitailler aux alentours de la ville. Ils apprennent à leur

tour un métier que les Français connaissent depuis quatre ans.

28 mars. — Nos armées avancent avec une rapidité qui fait présager la fin. Il est 4 heures. Je suis seul à la maison avec Eric, l'ordonnance. Je le vois, dans la salle à manger, mettre le couvert pour le dîner que nous allons faire ici même pour la première fois, grâce à de magnifiques marmites Thermos abandonnées par l'armée allemande dans sa déroute. La radio donne les dernières nouvelles. Patton et ses tanks menacent Nuremberg, cœur de l'Allemagne nazie si Munich en est la tête. « *Was wir nun erleben ist das Zusammenbruch Deutschlands* » (Ce que nous vivons à présent, c'est l'effondrement de l'Allemagne). Voilà ce que dit aux siens un transfuge allemand à la radio alliée. Je crois en effet que nous en sommes là.

29 mars. — En sortant ce matin par une pluie douce de printemps, je traverse le jardin qui s'éveille rapidement de son sommeil annuel. Les jacinthes, les ellébores, les violettes pointent dans la rocaille. Des merles jouent partout, sifflant un refrain au faite d'un cerisier, filant « en rase-mottes » sous les sapins. C'est plus la guerre ici. Le front

s'éloigne. Déménageons. Quand j'arrive au terrain, sous la pluie qui tombe maintenant à verse, le désœuvrement est à peu près complet. Les avions sont immobilisés et, sauf quelques mécanos qui bricolent sous les tentes de l'*Engineering Section*, tout le monde lit ou parle à l'abri.

Le rapport quotidien de la 7^e Armée donne la traduction du dernier article de Goebbels dans *Das Reich*. A part les phrases de circonstance et l'affirmation — gratuite — que si, militairement, la situation n'est pas brillante, politiquement elle n'a jamais été meilleure (du fait que les Alliés, tous d'accord pour anéantir biologiquement l'Allemagne, s'entre-déchirent lorsqu'il s'agit de préparer l'après-guerre), je n'en retiens que le passage où Goebbels menace les Alliés de contre-mesures mystérieuses qui assureront la victoire du Führer. Il ne faut aux Allemands que gagner du temps : c'est pourquoi ils doivent tous faire bloc et s'opposer à l'envahisseur. Sans croire Goebbels à la lettre, je ne serais pas étonné qu'une nouvelle arme secrète, due aux inventeurs allemands, fasse un de ces jours son apparition. Et cela dans les montagnes du Sud, dans ce réduit de la défense désespérée à laquelle on s'attend depuis quelque temps.

Les cloches sonnent dans cette campagne

catholique, comme dans la nôtre. Appellent-elles les Rhénans pour qu'ils crient à Dieu vengeance contre Hitler, suppôt du diable ? Je serais curieux d'entendre un sermon. Leur dit-on, à ces fidèles, qu'ils méritent leurs maux actuels, pour châtimement d'avoir dans le passé acclamé Hitler ? Et les prêtres eux-mêmes font-ils leur *mea culpa*, qui naguère, lors du plébiscite de la Sarre, furent les champions fanatiques du rattachement au Reich ?

A la radio de Stuttgart, du Mozart divinement chanté : ce n'est pas là précisément une musique à favoriser les bas instincts. Et je me sens excessivement pacifique, dans cette demeure étrangère dont j'ai délogé — pour le bon motif assurément — tout de même délogé le propriétaire. Tapi dans sa loge de concierge, j'imagine sa dévastation intime, auprès de laquelle, si j'en crois ma propre expérience, les pertes matérielles ne sont rien. Il a cru à Hitler. Y croit-il encore ? Croit-il même encore à l'Allemagne ?

En feuilletant ses livres, j'ai relevé cette dédicace de sa femme (la méchante, mais intelligente, qui parle si bien anglais à l'occasion) pour Noël 1939 : « ...*Weil ich glaube das dieses Buch in deiner Welt gehoert...* (Parce que je crois que ce livre appartient au monde qui est à présent le tien ». Le livre est un petit

Michel-Ange, « *Sibyllen und Propheten* », qui reproduit les figures de la Sixtine. Je pense que le D^r S... devait alors être en France, dans cette armée qui, quelques mois plus tard, allait annihiler la nôtre et que madame se l'imaginait roulant les hautes pensées du conquérant sous son casque.

A 11 heures ce soir, la radio m'apprend que nos troupes sont à quarante milles de Kassel et à dix de Paderborn. C'est une avance spectaculaire. On se demande où sera Montgomery quand le black-out sera levé. Au cours d'une brève visite, le major Warner, premier aide de camp de Patch, nous apprend que le général Giraud est pour quelques jours l'hôte de son chef. « Il vient lui apprendre à faire la guerre », dit-il, sans l'ombre d'un sourire, mais il ajoute que c'est un « *charming old man* ».

30 mars. — J'ai parfois l'impression d'être plus sensible aux horreurs de la guerre et d'en mieux mesurer les épreuves en ce pays ennemi que naguère, chez moi, « dans le bain ».

Sans doute parce qu'alors, toutes énergies bandées vers l'issue qui était de sauver femme et enfants, je n'avais ni loisir ni envie de m'apitoyer sur le malheur d'autrui, pas plus d'ailleurs que sur le nôtre. Ici, observateur détaché, je retrouve mon humanité, — à

tout le moins théorique, — mes réactions de civilisé.

Les deux enfants du D^r S..., collés à la fenêtre du pavillon d'entrée, nous regardent sortir, graves et perplexes. Ils tâchent manifestement de voir clair dans cette catastrophe qui les prive de leur agréable demeure, de leur joli jardin. Un visible ressentiment déjà les habite contre ces soldats ennemis qu'ils voient passer et repasser dans leurs jeeps diaboliques. Je les observe, deux beaux petits Germains bien nourris, et je les plains. Chance individuelle à part, l'avenir pour eux sera dur. Ils me rappellent mes propres enfants, tout aussi graves et perplexes, à la fenêtre, ce matin d'août dernier où j'attendais contre un mur voisin, avec une douzaine d'autres otages, la décision de nos maîtres. Ce souvenir, quoi qu'on puisse croire ne s'oppose pas à mon apitoiement. L'enfance est hors de cause.

XI

DARMSTADT

31 mars. — Il fait de nouveau très beau ce matin, et l'on entend au-dessus de la légère brume les P. 47 qui partent à l'assaut. En principe, nous déménageons demain pour Darmstadt. Nos Lorrains devant être rapatriés, nous allons ce matin, Kenny et moi, à la recherche de serviteurs.

Au camp de réfugiés où l'on nous adresse, nous sélectionnons deux gaillards yougoslaves, propres et solides, ayant quelque expérience culinaire. Ils sont manifestement ravis. Le mot « américain » pour ces Balkaniques, plus encore que pour des Occidentaux, est un mot talisman.

N'est-ce pas véritablement aujourd'hui que je suis entré en Allemagne, puisque cet après-midi j'ai passé le Rhin ? En une demi-heure,

qu'un vent de tempête me fit paraître plus dure que trois heures de jeep, je suis allé en avion à Darmstadt, où il y a vingt-sept ans, à peu près jour pour jour, j'arrivais aussi mais alors en piteuse condition, comme prisonnier, rescapé des camps de représailles de Verdun.

Dans Darmstadt, ville de trois cent mille habitants, n'ont guère été épargnées que les chaussées. Sur des kilomètres et des kilomètres, toutes les constructions sont à terre. Le major nous attend à l'aéroport plus ou moins dévasté, impatient comme de coutume. Et deux heures durant, nous parcourons la ville, d'abord à la recherche de notre terrain, ensuite d'un cantonnement. Grande déception : nous ne trouvons, dans les quelques maisons oubliées par les bombardements, que des pièces dévastées où s'entassent déjà des réfugiés allemands. N'ayant rien découvert de comparable à notre résidence actuelle, nous revenons à la caserne neuve occupée par le P. C. du général, pour rendre sa jeep au major Warner. Celui-ci nous indique une maison possible dans le voisinage. Il est décidé que j'irai la réquisitionner demain. Celle-là ou une autre, aux environs.

Je tâte d'une bière fadasse à la can-

tine déserte avec les trois majors et P..., ce colonel américain né à Zagreb. Il a épaté hier nos ordonnances yougoslaves en leur parlant la langue qui fut celle de son enfance. C'est un gentil garçon qui raconte avec verve ses exploits de nettoyeur de mines. Expert en explosifs, s'il n'est pas tué, à quarante ans il sera général.

Au retour par un vent debout moins pénible, le paysage de la plaine du Rhin se déroule sous mes yeux, rendu tragique par les incendies de Worms et de Ludwigshafen. Nous volons très haut pour être à l'abri de la D.C.A. ennemie. D'une altitude de douze à quinze mille pieds, le Rhin n'est plus impressionnant. C'est une jolie rivière aux eaux claires, qui n'évoque ni le fleuve wagnérien, ni la frontière historique.

1^{er} avril. — Tôt ce matin, nous avons, Joe et moi, quitté Kaiserslautern — avec Blanchard qui gardera la voiture. Il faisait un temps radieux et dans les villages et bourgs en ruine aux fenêtres encore « pavoisées » des toiles blanches de la capitulation, les gens endimanchés s'en allaient quand même à la messe : c'est aujourd'hui Pâques.

Nous prenons l'*Autobahn* (synonyme allemand d'autostrade) Kaiserslautern-Mayence,

puis la route de Worms. Celle-ci, pavée sur une partie du parcours, est excellente. Au passage à Worms, très abîmé, je ne vois d'à peu près intacts que les quatre tours de la grande cathédrale. Puis nous franchissons le Rhin sur des pontons, tout près du pont écroulé. Un embouteillage nous immobilise sur la passerelle mouvante. Heureusement nul Me 109 n'apparaît à ce moment-là. Enfin, nous retrouvons une Autobahn jusqu'à Darmstadt.

Bien entendu, je ne reconnais rien de la ville d'autrefois. Je n'ai encore jamais contemplé de destructions si complètes, d'une telle ampleur. Avec le major, arrivé en avion sur le grand terrain des bombardiers, nous gagnons notre camp, un stade où se déroulèrent, il y a quelques années, les Jeux Olympiques Universitaires, et où nous cantonnons, pour trois ou quatre jours vraisemblablement.

Une fois l'escadrille casée, nous partons à la recherche d'un logis de choix pour nous. A part la fastueuse demeure dans un parc à l'anglaise, préservée par miracle et destinée au général, il n'y a pas une villa qui soit habitable. Tout est en ruines et déjà occupé, comme je l'ai dit, jusque dans les plus petits recoins, par les citadins des quartiers anéantis. Des heures durant, nous tournons en des rues frap-

pées d'anathème et visitons sans succès vingt-cinq maisons bourgeoises plus ou moins soufflées et saccagées. Finalement, tandis que les G.I. seront à l'aise dans les villas avoisinantes, préalablement vidées de leurs hôtes, nous nous installerons dans les locaux mêmes du stade.

Et ce soir, après emménagement avec le major, Mac, Jones et Kenny, tandis que le canon roule sans discontinuer, et qu'éclatent non loin les gros calibres, nous inaugurons nos lits de camp dans les compartiments d'une cabane qu'une grenade anéantirait, contenant et contenu.

2 avril. — Je suis seul à « la maison » cet après-midi. Dans la cuisine exigüe, Mike, notre boy yougoslave, joue en sourdine des airs de son pays sur un harmonica. Par la fenêtre grande ouverte entre un pâle soleil que tamisent les ramures encore nues des saules; j'avoue préférer cette maisonnette de bois et sa simplicité bucolique aux redoutables intérieurs que nous avons visités hier, Kenny et moi. Un mauvais goût bien allemand continue de régner ici, en dépit des prétentions de l'artiste Hitler à embellir son pays.

Dans l'ensemble je vois se confirmer mes prévisions sur l'accueil que nous feraient les

Allemands. Empressés, parfois obséquieux, ils tendent à la fraternisation intégrale. Et si les vainqueurs n'étaient retenus par la crainte d'une forte amende (395 dollars selon les *Stars and Stripes*), il y aurait déjà maints exemples de bonne entente avec les vaincus. Il est vrai que nous ne sommes pas en pays de civilisation prussienne.

Pas de nouvelles en dehors de celles de notre front. La 7^e Armée est à Munster. Et Darmstadt se trouve déjà loin des lignes. Nous devrions suivre bientôt. Des C. 47 sillonnent incessamment le ciel, portant des munitions aux points d'attaque, sans escorte malgré les rondes de Me 109.

9 heures du soir. Des rumeurs circulent au P.C. Hitler aurait exécuté von Runstedt, coupable de songer à jeter l'éponge. Un de ces jours, un homme représentatif se lèvera sans doute et demandera aux Alliés une suspension d'armes. Ce qui ne veut pas dire que la guerre sera finie et qu'il ne faudra pas aller forcer le dictateur dans son Tyrol natal. Ce pourrait bien être la tâche (ardue) de la 7^e Armée dont la direction générale est sud-sud-est. Ce soir, prise de Wurzburg. Bientôt ce sera Nuremberg, puis Augsburg et enfin Munich. Cet itinéraire dans une Allemagne que je connais à

peine m'allèche. Où nous arrêterons-nous ? Où rencontrerons-nous les Russes ?

Cet après-midi, j'ai été au P.C. du général à travers ce qui fut Darmstadt. Au cœur de la ville, rien ne reste des palais roses des grands-ducs que quelques pans de murs aux beaux ornements xviii^e. Seules épargnées, au milieu des décombres, la colonne élevée à Louis I^{er} par ses sujets reconnaissants, et, non loin, la statue équestre, à la prussienne, d'un petit-fils déjà sur la mauvaise pente. Pas d'eau, ni de lumière, naturellement. La monotonie des ruines fait qu'on n'y porte bientôt plus attention. Et la jeep fonce entre deux murs de gravats, par les voies maudites du centre, sans que rien accroche notre regard. Et dire que Darmstadt n'est pas la ville la plus dévastée d'Allemagne !

3 avril. — Le printemps est vraiment là. On n'oublie cependant pas la guerre dans cette campagne onduleuse et bocagère parmi les pêcheurs et les cerisiers en fleur. Les pronostics météorologiques sont prometteurs. Les P.47 vont bientôt ressortir. Les pointes de la 7^e Armée ont atteint Kassel et Wurzburg. Et les Français de la 1^{re} Armée sont de nouveau lancés.

Cet après-midi je pars en « service com-

mandé » à la recherche d'un *Teckel* pour le major et de postes de radio pour les pilotes. Je ne me fais toujours pas aux intrusions dans de laides demeures bondées de femmes effrayées et d'enfants muets. Je préfère voir, déjà familiarisée avec l'occupation et sachant qu'elle ne court pas de risques personnels, l'une ou l'autre de ces dames se rebiffer. Une vieille baronne tout à l'heure, dérangée d'un repas où rien ne manquait, interrogeait ses filles par-dessus ma tête :

« Mais de quel droit viennent-ils prendre ma radio ? »

Je n'ai pas résisté à l'envie de lui rétorquer, en souriant :

« Madame, tant que nous ne vous prendrons pas votre pain, votre beurre et le reste, comme vos hommes l'ont fait en France pendant quatre ans, vous auriez tort de réclamer. »

Elle n'a pas insisté. Même les hommes que j'interpelle, rares et vieux, il est vrai, ne semblent pas encore réaliser qu'ils ont tout perdu, matériellement et moralement. Ils acceptent nos décisions, nos ordres avec docilité, mais reviennent à la charge dès que l'occasion s'en présente, pour faire valoir ce qu'ils croient encore être leurs droits (celui, par exemple, de pomper de l'eau dans notre parc).

5 avril. — Le temps continue d'être maussade, mais cela n'a pas l'air de contrarier l'avance. L'Allemand est partiellement en débandade. Il n'y a qu'en certains points, Aschaffenburg par exemple, qu'il résiste désespérément. Et là, les femmes s'en mêlent, paraît-il. *Stars and Stripes* citent le cas d'une fille de dix-huit ans tuée en ligne alors qu'elle maniait une bazooka.

Je me promène un instant dans Darmstadt à l'heure où la population a le droit de circuler. La foule est étonnamment nombreuse, étant donné le petit nombre relatif de toits dont on peut disposer. La circulation à vélo est considérable: sans doute un grand nombre de citadins réfugiés dans les campagnes limitrophes, reviennent-ils travailler en ville. Prêts à se mettre en quatre pour nous, ils nous décochent de grands sourires collaborateurs.

Nous aurons sans doute cette chance de parcourir une des plus riches régions de l'Allemagne, aux villes anciennes, aux campagnes florissantes et de population catholique, Hesse, Franconie, Bavière. Il est question que nous partions en pointe, Kenny et moi, avec quatre hommes, afin de préparer nos quartiers à Wurzburg. La ville n'est pas encore entièrement nettoyée et cette fois nous devrions être les premiers à nous installer, donc avoir le choix des cantonnements.

XII

AUTOUR DE DARMSTADT

7 avril. — Sous la pluie, notre parc embellit tous les jours; les bouleaux au feuillage naissant sont d'une légèreté ravissante, les merles, les pinsons, familiers comme chaque année au printemps, fraternisent à leur façon et me partent presque sous les pieds.

Des caisses de Hennessy et de Bénédictine nous adviennent, à ne bientôt savoir qu'en faire: butin de l'armée qui nous est réparti par le P. C. Les boches ne boiront pas tout ce qu'ils ont emporté de chez nous.

La peur du Russe, voilà le sentiment dominant chez nos Allemands « libérés ». Ils acceptent la défaite avec résignation, d'aucuns diraient avec bonne grâce, en dépit des ruines au milieu desquelles ils végètent depuis septembre, ruines où sont engloutis la plu-

part de leurs biens. Ils sont prêts — sauf exception individuelle, bien entendu — à « collaborer » avec le vainqueur, les hommes comme les femmes, chacun à sa façon. Leur complaisance, leurs regards qui quêtent un sourire, tout donne à croire que, pour l'instant, ils ne ruminent pas la moindre idée de revanche. Ils sont soulagés... l'air de ne pas se rendre compte de ce qui s'est passé. Ils voudraient même faire admettre qu'ils ignoraient le pillage en règle, l'asservissement méthodique des pays qu'ils avaient conquis, et les crimes qu'y perpétrèrent les leurs, au nom de l'ordre national-socialiste. En ce qui concerne l'avenir, ils ne craignent apparemment qu'une chose, c'est que les Américains s'en aillent en les abandonnant aux Alliés de l'Est. Sans doute y a-t-il pour expliquer cette attitude, la répulsion de bourgeois occidentaux, catholiques, et de civilisation libérale, à l'égard du communisme, mais bien plus encore l'appréhension de terribles sévices. La propagande nazie qui leur parvient encore alimente cette crainte. On comprend qu'ils ne se sentent pas tranquilles après le traitement infligé par les leurs aux populations ukrainiennes. La peur des représailles naît de leur mauvaise conscience.

8 avril. — La journée est merveilleuse. Ce matin, un millier de B. 17 et peut-être même de B. 29, en formation carrée de guerre, ont passé très haut au-dessus de nous pour aller donner le coup de grâce à des villes ennemies. Kenny, retour de Darmstadt, me dit l'expression grave, réminiscente, des promeneurs qui, par ce beau dimanche, le nez levé vers les mouvants échiquiers célestes, vers cette énorme clameur de châtiment suspendue sur leurs têtes, se rappelaient la nuit fatale où leur ancienne et riante cité, avec ses palais gracieux, ses villas cossues, ses boulevards, ses magasins, ses usines, mille ans de richesses accumulées, avait été détruite par le fléau du ciel et muée en une nouvelle Sodome.

En jeep avec Kenny à travers la ville, ce dimanche après-midi. Les voies d'accès et les grandes artères intérieures sont de nouveau en parfait état avec leur pavage et leurs rails, ce que je ne m'explique que par une réfection entreprise aussitôt après le bombardement de septembre.

L'universel décor de désolation n'empêche pas ce jour férié de se manifester comme tel. Plane une atmosphère de loisirs, de tranquillité, d'ennui dominical. Des bourgeois bien nourris se promènent. Il serait faux de

se figurer que la foule allemande de Darmstadt évoque pour le spectateur une humanité réprouvée. Sérieux, bien sûr, et dignes, les gens posés; mais les petits, fillettes et garçons, rient et jouent comme si de rien n'était. Déjà, dès qu'ils le peuvent, ils font cercle autour des G. I., ces curieux civils déguisés en militaires qui flanquent en ce moment une raclée à ce que leurs maîtres disaient être, non sans raison, la meilleure armée du monde. Grâce, il est vrai, à cet extraordinaire matériel motorisé qui n'en finit pas, jour et nuit, de traverser la ville. S'il n'y avait les décombres, les tragiques pans de mur, les façades aux fenêtres ouvertes sur le vide, les barricades des rues, on pourrait se croire en paix, et tous ces citoyens semblent faits à leur sort.

Depuis la nuit de septembre, ils ont eu le temps de digérer leur situation et de s'atteler sans récriminations, au métier de vaincu. Bien plus et mieux résignés que nous ne l'avons jamais été, jusqu'au jour, il est vrai, où quelque Hitleride viendra de ses brandons remettre le feu, si nous n'y prenons garde, à ce naphte hautement inflammable qu'est l'âme collective des Germains.

A propos de feu, nous avons visité ce soir une immense poudrerie et fabrique d'obus,

abritée, sous les pins d'une forêt avoisinant la ville. Son excellent camouflage n'en a pas empêché la destruction partielle, ni l'évacuation précipitée, si j'en juge par le matériel abandonné. Parcourant au petit bonheur ces rues aux formidables entrepôts de projectiles, de fulmicoton et de nitroglycérine, nous embarquons des caisses à obus neuves pour nous en faire des cantines. Hier un *Werwolf* a tenté de faire sauter tout un quartier et ses occupants américains. Il n'a réussi qu'à incendier un pavillon isolé, heureusement vide d'explosifs.

9 avril. — Des récits d'attentats perpétrés par les *Werwælf*e commencent à circuler. Par exemple, on apprend que trois chauffeurs de camion ont été pendus par eux dans la forêt, près de Kaiserslautern. Et il faut s'attendre à bien d'autres crimes de cet ordre. Il y aurait danger à se laisser embobliner par l'air pacifique des indigènes. On se trouve vraisemblablement en présence de neuf dixièmes de résignés et d'un dixième de désespérés. Ce n'est d'ailleurs pas durant les premières semaines de l'invasion que ces derniers se manifesteront le plus. Les leçons de notre Résistance ne doivent pas avoir été entièrement perdues par ceux qui les reçurent.

Il se confirmerait qu'un grand rassemblement de troupes allemandes descendues du Nord s'opère entre Nuremberg et Munich. C'est là que le nazisme jouerait sa suprême carte, contre la 7^e Armée et la 1^{re} Armée française. Et alors que je crois à la fin à bref délai dans le Nord, cela pourrait durer des mois dans les montagnes du Sud. Répétition en somme, des maquis des Alpes, les rôles inversés, et sur une plus grande échelle.

Ce matin, je découvre plusieurs camps de travailleurs, déportés ou prisonniers, dans les bois autour de Darmstadt. Le problème du rapatriement en pleine guerre de ces millions de déracinés s'avère impossible à résoudre. Et tout ce que les Américains estiment pouvoir faire est de fixer sur place ceux qu'ils trouvent encore dans leurs camps ou de rassembler, pour les enfermer de nouveau, ceux qui avaient déjà pris le trimard vers l'ouest.

En attendant leur acheminement vers les centres de départ, des centaines de milliers d'individus des deux sexes, bétail humain ramassé par les boches, attendent dans une promiscuité absolue. Hommes et femmes sont tassés ensemble dans de grands baraquements de bois. « L'ordinaire est des plus maigre », me disent d'anciens prisonniers fran-

çais que j'interroge. Ils me paraissent marqués par la captivité et le travail forcé. Accoutumés à leur petite routine de kommando, à leurs pauvres aises, ils sont tout décontenancés par ce changement d'existence. Un seul me dit, philosophiquement :

« Nous avons attendu quatre ans, nous attendrons bien encore un mois ».

Car on leur promet un mois au moins de ce régime. Chez les Ukrainiens, sans doute cantonnés ici depuis longtemps, la vie semble plus organisée. Une activité de fourmière règne entre les bâtiments. Passent et repassent des laveuses avec leurs ballots de hardes, des mères à nourrissons, des filles accompagnées de leur galant, toutes courtaudes, maflues, au nez large et aux pommettes saillantes. Beaucoup font leur popote en plein air. Sous les sapins, des intellectuels, hâves et mal rasés, tiennent d'interminables assises. Le pou, en ces parages, doit être roi, et je m'étonne que le typhus exanthématique n'ait pas encore fait son apparition à Darmstadt. Nous ne perdrons peut-être rien pour attendre.

Je ne sais pas si les Allemands écoutent Eisenhower qui leur prédit la famine s'ils ne cultivent pas leur sol, ou si l'instinct de conservation double leur prévoyance native,

toujours est-il qu'ils jardinent avec acharnement. Autour de la ville tout le monde s'y est mis, femmes, vieillards, enfants, défonçant les prairies et labourant les planches, semant les graines et repiquant les salades. La statistique fait son effet, laquelle décide qu'ils mourront à raison de cinq mille par jour l'hiver prochain, s'ils n'ensemencent pas les terres.

Insouciance américaine. Quand on songe à ce qui chez nous pouvait échapper à l'investigation méthodique des Allemands, on doit se demander si le nombre de nazis chevronnés que les services spéciaux américains ont pu appréhender n'est pas minime et si le matériel interdit, confisqué chez les particuliers ne l'a pas été en quantité négligeable. Partout la garde est montée par des amateurs. Il n'y a qu'un instant, alors qu'il est défendu de pénétrer dans notre camp, je découvre des civils à dix mètres de la cabane que nous occupons. Ils prétendent être belges et chercher dans les magasins du stade des articles de sport pour leur camp de réfugiés. Je veux bien les croire, mais je les prie de s'adresser aux bureaux intéressés et d'évacuer notre domaine. Les radios, les bicyclettes, les autos même, demeurent entre les mains de leurs possesseurs allemands.

Et parmi les passants, plus d'un, à ne considérer que son âge et son physique, devait, il y a peu, porter l'uniforme de la Wehrmacht. Déserteurs ayant regagné leur foyer à la faveur de la déroute, ou Werwœlfe camouflés attendant les ordres ? L'avenir nous le dira.

10 avril. — Tandis que le printemps s'installe dans notre parc, la guerre piétine un peu. Il faut que les armées alliées « digèrent » le terrain conquis. Si dans le Sud, les Allemands semblent réussir à concentrer leurs troupes sur un front réduit, dans le Nord, on n'est plus qu'à cent quarante milles de Berlin. Je crois que là on va vite. Les nazis font la part du feu.

A 10 heures, ce matin, en plein jour donc, le souffle d'une explosion, à deux, trois kilomètres, fait trembler un bon moment notre cabane. Renseignements pris, il s'agit d'un nouvel attentat contre la poudrerie que j'ai visitée. Cette fois, un entrepôt a sauté. Les Werwœlfe commencent à travailler.

Discussion ce soir sur l'attitude à prendre vis-à-vis des Allemands. Théoriquement, nous sommes tous d'accord pour leur serrer la vis. Mais notre position n'en est pas moins particulière, à Kenny et à moi, qui, partis

pour rencontrer des ennemis, nous trouvons en présence de femmes éplorées, d'enfants et de vieux sans défense. Si nous avons affaire à des mâles en âge de porter les armes, l'application des consignes serait autrement simple.

Le major Warner qui pourtant connaît Detroit et Pittsburg, a visité hier des usines souterraines de moteurs d'avions, abandonnées en parfait ordre de marche, avec des milliers de moteurs entassés dans leurs magasins, et des myriades de pièces neuves. Il n'a jamais vu l'équivalent aux Etats-Unis. Ce sont, si j'ai bien compris, dans une ancienne mine de phosphate, des kilomètres d'ateliers montés de façon ultra-moderne. Quelle preuve d'impuissance, de suprême désarroi que cet abandon !

Le major Sartell et ses protégées, une douzaine de jeunes Françaises, originaires de Lunéville et de Sarreguemines, serveuses au mess des officiers supérieurs du Q.G., viennent au stade, cet après-midi. Recluses le jour dans les salles du mess et le soir dans leur chambre, c'est la première fois qu'elles prennent l'air. Elles se roulent sur les pelouses, shootent dans les ballons, plaisantent avec les G. I. tout émoustillés de la présence de jupons licites. Puis leur mentor les rembarque dans un ca-

mion, pour aller servir la soupe aux vieux colonels. Les princesses d'une heure redevennent cendrillons et mes avantageux en sont pour leurs frais.

Dans la soirée, un avion allemand vient soudain saluer notre terrain du feu de ses mitrailleuses. La D.C.A. entre instantanément en action. Un pétard étourdissant nous rappelle que nous sommes en guerre. La nuit est splendide mais sans lune. Les visiteurs ne risquent pas grand-chose et s'enhardissent. Plusieurs fois, ils reviennent rôder au-dessus de nous. L'oreille demeure attentive et cela provoque quelques réflexions sur la précarité de notre existence, en dépit des apparences.

12 avril. — Il est question de départ. Kenny devait aller reconnaître un terrain après le déjeuner mais, aux dernières nouvelles, l'endroit est encore entre les mains de l'ennemi. Sans doute demeurerons-nous encore quelques jours en ce cadre idyllique. Il a plu légèrement cette nuit. Dans le jour gris perle, au milieu des pelouses et des feuillages d'un vert exquis, les bâtiments de ciment lépreux du stade, à la géométrie sans intérêt, font tache. Mais la nature est vraiment charmante, policée à souhait.

Les Alliés sont à soixante-dix milles de Berlin, soixante de Hambourg, cinquante de Leipzig. Le moment est proche où une attaque simultanée à l'est et à l'ouest les portera dans la capitale même du Reich. C'est là, peut-on conjecturer, que les Trois Grands produiront les Allemands représentatifs qu'ils ont vraisemblablement en poche et qui signeront solennellement la capitulation sans conditions du *Herrenvolk*.

13 avril. — La radio, ce matin, nous apprend la mort subite de Roosevelt. Elle ne me surprend pas autrement. Sa photo à Yalta entre Churchill et Staline m'avait frappé : émacié, visiblement harassé, mais d'une grande distinction et même, pour la première fois, beau. La pèlerine, sur ses épaules, figurait un manteau d'apparat. Il avait l'air du prince mourant flanqué de son gardien de sérail et de son vizir. Un inconnu lui succède, monté à la vice-présidence grâce à d'heureux hasards électoraux. Quelles conséquences sur la guerre ? Nulles, je suppose. Mais sur la paix ?

Nous partons en avion cet après-midi à Kitzingen, Kenny et moi, pour y préparer terrain et logements. Kitzingen est une petite ville de Basse-Franconie, à vingt-deux kilo-

mètres à l'est de Wurzburg, sur le Main. Hier, les Allemands étaient encore sur la rive droite. Nous serons à bonne portée d'artillerie, s'ils n'ont pas reculé d'ici notre arrivée.

Un vent irrégulier qui fait copieusement bourlinguer l'appareil nous amène à pied d'œuvre. L'immense aéroport qui nous est dévolu est en ruines. Rien à faire pour loger convenablement l'escadrille. Il faudra tirer parti tant bien que mal d'un des bâtiments délabrés. Quand je m'en retourne à Darmstadt par un soir sans nuages, j'admire en la survolant une campagne civilisée, aux champs aussi soignés qu'en France. Cette mosaïque mauve et vert tendre est des plus gracieuses. Les villages ont de beaux toits tristes, des lignes nettes. Plus riante, plus féconde encore que la Hesse, cette partie de la Franconie vaut pour moi le Rheinland. Ses vins blancs, aussi bien, ne sont pas moins délectables que ceux du Rhin.

XIII

KITZINGEN

15 avril. — Départ de Darmstadt pour un bond de cent vingt-cinq milles au cœur de l'Allemagne du sud. En jeep, vers ce Wurzburg survolé hier et qui est jusqu'à présent la ville la plus systématiquement broyée que j'aie vue. De toute une énorme agglomération, il n'est resté, après le passage des avions incendiaires, que d'innombrables alvéoles.

Le sergent Musick est au volant. Les deux boys yougoslaves nous accompagnent, nantis de carabines, et coiffés d'un heaume de G.I. Il fait froid dans le jour naissant, tandis que nous roulons plein gaz. Sans doute n'y a-t-il guère de risques, mais ce n'en est pas moins l'aventure pour notre petite troupe isolée. Pendant des kilomètres, à cette heure matinale, nous ne rencontrons pas une voiture, ni une formation américaine.

Ne serait-ce qu'à la traversée des bois, il serait facile de nous supprimer. Mais on n'en est pas encore ici aux embuscades du maquis.

A plusieurs reprises, nous longeons le Main domestiqué, dont les belles écluses régulatrices, construites sous l'architecte Hitler, portent, avec leurs dates d'inauguration : 1933, 1938, etc., la croix damnable du dieu nazi. Les villages encore déserts sont propres et bien construits. Là encore l'ordre hitlérien a fait œuvre de progrès, mais pour une fin idiote. Les gros bourgs, les petites villes telles que Wertheim conservent leur caractère à la fois médiéval et renaissance. Ce sont les localités de plaisance où, l'été, des Allemands de l'intérieur, petits bourgeois pour la plupart, viennent changer d'air, pêcher, excursionner, se donner l'illusion de vacances à une mer trop lointaine, à moins que ne les attirent tout simplement cette grasse campagne, ces vestiges de vieille civilisation pieusement préservés.

Ma traversée de Wurzburg à fleur de sol me confirme dans mon impression d'hier; ce devait être une belle ville aux nobles avenues, aux palais xviii^e, et, si les constructions privées n'étaient certainement pas une suite de chefs-d'œuvre, du moins, les pans de mur ajourés et déchiquetés qui se dressent de

part et d'autre des rues, laissent encore deviner un heureux amalgame de faste ancien et de progrès moderne. Rien de cette opulence ne reste, que des pierres, des briques qui devront être abattues avant toute reconstruction. Si, comme je l'espère, les Alliés s'accordent à faire rebâtir les pays dévastés, et le nôtre en particulier, par la main-d'œuvre allemande, on peut se demander quand renaîtront ces villes écroulées. Laisser libres de les réédifier aussitôt après la guerre, les Allemands en auraient déjà pour des années, mais s'il leur faut passer les derniers, dans vingt ans peut-être des cités comme Darmstadt et Wurzburg ne seront encore que l'ombre de leur grandeur passée. Quel progrès dans la destruction depuis la guerre de Trente-Ans, justement réputée pourtant à cet égard! Nos enfants qui, dans un quart de siècle, visiteront l'Allemagne nouvelle ne verront à peu près de celle que nous avons connue que ce qu'en conserveront les musées de leur temps.

Nous traversons le Main, gagnons sans encombre Kitzingen et trouvons aisément le champ d'aviation, au sud-est de la ville, où j'ai déjà atterri hier. Kenny et le major sont là. Nous avons mis quatre heures pour faire ces quelque deux cents kilomètres et eux à

peine trois quarts d'heure. Les réquisitions commencent, aussitôt les services de l'escadrille distribués dans un des grands bâtiments qui bordent le terrain. Le cantonnement que nous choisissons est une grande maison particulière, attenante à une usine métallurgique et entourée d'un jardin, presque un petit parc. Nous succédons à des M.P. qui ont humé tout le vin, mais laissé les appartements à peu près en ordre. Et nos Yougoslaves auront vite fait de rendre l'endroit habitable.

Le propriétaire, Herr Director H..., et son épouse se présentent et demandent la permission d'enlever quelque peu de leurs possessions. Ce sont d'importants bourgeois vieillissants, lui visiblement ulcéré, mais s'appliquant à l'impassibilité, elle, une *Hausfrau* qui d'aspect n'a rien de la Germania, gracile, vive d'expression et aimablement implorante. Les ordres les autorisent tout juste à emporter leurs vêtements, leurs objets personnels, tels que bijoux, titres, etc., et tout ce qu'il leur plaît de nourriture, mais pas un lit, pas un drap, pas une casserole. Ils se résignent sans commentaires et même, en bas, quand, fouillant ses malles, la femme veut trop en prendre, c'est lui qui l'arrête: « *Lasse doch, es hat doch kein Sinn* (laisse donc, ça n'a pas

de sens) », avec impatience et fatalisme à la fois.

Plusieurs fois dans la journée, je fais le trajet du camp à la ville dont le centre est très délabré. Sur une antique tour de guet, le toit pointu est posé obliquement comme un bonnet mis de travers. Toutes les maisons qui l'entourent ont sauté. Des gens à la physionomie morne font des équilibres parmi les décombres, à la recherche d'objets essentiels ou précieux. Un des ponts sur le Main est par hasard indemne et monopolise le trafic, considérable comme il sied, lorsque bougent les arrières de l'Armée. A travers un nuage de poussière jaune, dans un roulement de tonnerre continu, tanks, camions et jeeps se succèdent, entre des haies de prisonniers, de civils étrangers, d'Allemands aussi, aux heures où ils peuvent sortir. Les femmes, à première vue, sont mastoques et sans charme. Les nombreux prisonniers français que je rencontre ont l'expression désarmée de gens sortis d'une longue et rude épreuve, mais qui ne savent encore s'adapter à la nouvelle situation. S'ils souffrent, comme je le sais, à peine délivrés du joug boche, d'avoir à attendre un rapatriement plus ou moins éloigné, ils semblent également déçus de l'indifférence patente de leurs libéra-

teurs qui, passagers ou cornacs de mastodontes à moteur, défilent en les ignorant.

21 avril. — Voilà notre installation terminée. Il est temps de repartir ! Le moment doit être proche d'une nouvelle avance, si j'en crois le major Warner... qui me demande — pour rire — des renseignements sur la région, mais que mon érudition puisée dans Baedeker, laisse pantois, car il la croit le fruit de longues études spéciales. Le Haut Commandement est bien embarrassé dans la recherche, derrière les lignes actuelles, d'un prochain Q.G. Il nous faut atteindre le Danube avant de retrouver une grande ville, Ulm ou Augsbourg, en attendant Munich, objectif de la 7^e Armée. Ce soir, en confidence, Kenny me dit que l'on s'est décidé pour Schwäbisch-Hall, petite ville à enceinte du moyen âge que mon guide décrit. Elle a au plus vingt mille habitants. Est-elle dévastée ? Y pourrions-nous loger l'escadrille et nous-mêmes y trouver le château convoité ?

Plus de radio depuis quelque temps et, au cours de ces jours décisifs, j'ai moins de renseignements sur la marche des événements qu'il y a des mois, quand la guerre piétinait. Le nihilisme nazi seul retarde la fin de l'Allemagne d'Hitler. Un point d'interrogation sub-

siste pour moi, quant à la durée de la résistance au Sud.

Le soleil qui se montre tandis que je me promène dans la véranda caresse des champs vert d'eau et des bois à la lisière opaline. Sur la colline givrée d'arbres en fleur qui borne à gauche mon horizon, la terre est du même ton corail que les toits. Au premier plan, jouxte notre maison, s'étalent des jardins potagers très bien entretenus par des professionnels qui vendent à bas prix (pour nous) leurs radis et leurs premières asperges.

22 avril. — Un chasseur *Jerry* solitaire tourne bas au-dessus de nous. Comme tous les soirs à cette heure et, cette fois encore, sans nous saluer. Que signifient ces visites ? Prudent, j'éteins une minute quand je l'entends passer sur la maison.

Cet après-midi, nous avons été chez les blanchisseuses, Bill Wiggins et moi, voir où elles en étaient de notre lessive. Quel empressement, quels sourires. Et quand nous leur demandons leurs conditions, elles se disent prêtes à travailler pour rien, c'est-à-dire pour un peu de sucre, de café. « Il y a longtemps qu'on n'en touche plus », affirment-elles. On connaissait donc les restrictions chez Hitler bien avant notre arrivée ? De fait, à part

quelques mois de relative abondance, aux environs de 1941 et jusqu'à épuisement des stocks raziés dans les pays conquis, principalement dans le nôtre, on les y a toujours connues. Chez l'une de nos laveuses, la propreté est parfaite; chez sa voisine aux mollets boueux, nous pénétrons dans un taudis. Cela surprend parce que du dehors, leurs maisons sont à peu près identiques, bicoques neuves au milieu d'un jardinet fleuri. Le mari de la dernière aide sa femme à plier les pantalons repassés. Il s'impatiente, l'apostrophe entre ses dents, l'air menaçant, quand elle ne va pas assez vite. Il est hâve, d'aspect sous-alimenté. Un désenchanté du nazisme? Son zèle à nous servir, où il entre une sorte de rage vindicative, le donnerait à croire.

A peine entendons-nous parler de Résistance nazie : un gosse ici et là tire un coup de feu à un coin de rue ou lance une grenade d'une fenêtre. Rien qui trahisse l'existence d'une organisation secrète. Sans doute est-il un peu tôt pour que celle-ci joue, en tout état de cause. A moins que les fanatiques, les compromis indélébiles, tous les héros noirs du Parti ne se trouvent quelque part en l'Alpe bavaroise, groupés autour du Führer, pour un « Crépuscule » super-wagnérien. J'avoue avoir cru jusque récemment à cette éventua-

lité d'une fin spectaculaire d'Hitler et de ses fidèles. Je n'y crois plus à présent.

24 *Avril*. — Le monde est vraiment une mer en folie. La multiplicité des tourbillons engloutisseurs, des rouleaux niveleurs, des vents déchainés, des nuages d'enfer est telle qu'on se sent impuissant, désorienté, qu'on ne sait de quel côté se tourner pour y voir clair et tâcher de se faire une idée de la forme que prendra le monde, une fois le cyclone passé. La Conférence de San Francisco qui commence demain, je crois, nous fournira-t-elle des repères, si fragiles soient-ils? De mon pays en particulier, sans radio française, sans informations d'aucune sorte, je ne sais guère plus qu'un de ces prisonniers croisés sur la route avant-hier, et qui me questionnaient si avidement.

Dans Berlin les Russes progressent, en dépit de la présence d'Hitler et des adjurations de Goebbels aux Allemands. Pour nous, l'événement, c'est la conversion vers le Sud de la 3^e Armée qui prend comme la 7^e la direction de Munich. Il semble que les Alliés, selon un plan établi à Yalta, doivent chacun s'employer à conquérir leur secteur d'après-guerre en Allemagne. Ainsi le plan d'occupation se trouverait à peu près exécuté dès la

suspension d'armes, réduisant au minimum les mouvements rétrogrades des troupes et les possibilités de friction entre elles dans le cas d'un secteur contesté. Ce qui pour moi donne corps à cette hypothèse est la déclaration d'Eisenhower que la jonction attendue entre Russes et Américains ne sera pas annoncée par lui, mais par les gouvernements intéressés eux-mêmes.

Par moments dans la nuit, une saccade de mitraillette, un tir coup par coup de carabine nous rappellent que nous sommes encore en guerre et que notre impression de sécurité n'est peut-être pas justifiée, bien qu'il ne s'agisse la plupart du temps que de fantaisies de G.I. en ribote.

J'ai la visite de Herr H..., notre « propriétaire ». Fort poli bien entendu, mais on sent que cela lui coûte, comme à tous ces gros messieurs obligés de se mettre en rapports avec l'envahisseur. Leurs femmes, les vieilles comme les jeunes, font des frais, s'empressent si on leur demande quoi que ce soit, s'efforcent — tâche ingrate, car nous ne les suivons guère — de mettre nos rapports sur le plan de la réception mondaine, et cela sans peine apparemment. Eux, ils tombent de haut, et cela se voit. Exhibant une lettre du Gouvernement Militaire Américain l'autorisant à re-

mettre en marche ses ateliers de construction, Herr H... vient nous demander le libre passage de son personnel dans la cour qui sépare les bâtiments d'usine de la propriété que nous occupons. Accordé. Mais quand il sollicite la permission de descendre à sa cave, chercher des plants de pommes de terre et des vivres, je l'invite à revenir lorsque le major sera rentré. Pas d'Allemands dans la maison, la consigne est formelle et le major seul peut donner contre-ordre. Herr H... salue et s'en va sans insister, grand, gros et guindé. Je l'entends une minute plus tard qui vocifère dans la cour. Je le vois d'une fenêtre, arrêté près du garage. Il se décharge comme il peut d'une rage impuissante sur un de ses ouvriers. Ceux-ci, et tout le menu peuple de notre voisinage nous acceptent naturellement, comme un mal inévitable et — dirait-on — libérateur à force d'avoir été redouté.

Nous ne tarderons pas à bouger. J'étudie sur la carte avec Wallace nos étapes possibles. Ce pourraient être Aale ou Goepingen, petites villes situées au nord d'Ulm et que nous avons déjà dépassées. Mais il paraît que les terrains y sont intacts et à la mesure de nos L 5. Que rentre notre chef et que nous décollions !

Ce soir encore l'avion boche rôde autour

de nous. Que cherche-t-il avec tant de persistance ? Tout d'un coup il plonge et mitraille en rasant les toits. La pièce d'AcAc justement arrêtée dans notre rue le rate, sa première rafale en retard de quelques secondes. Un temps de tintamarre généralisé, puis tout rentre dans le silence. Ce sera tout sans doute pour cette nuit.

XIV

VOL A GMÜND

25 *avril*. — Aujourd'hui je suis allé à Schwabische Gmünd, Roscoe me pilotant, pour y préparer le logement de l'escadrille. Sur tout le parcours (soixante-quinze milles environ par air, cent milles par la route), le pays est sillonné d'étroites vallées fraîches à l'œil, entre lesquelles alternent avec bois et pâturages de grands labours roses qui, de la hauteur, semblent ratissés à miracle : délicate marqueterie de printemps.

Nous voyageons à deux mille trois cents pieds en moyenne, par précaution contre d'éventuels mitrailleurs à l'affût.

Comme souvent en Germanie, les terres arables ne laissent pas oublier qu'elles furent conquises de haute lutte au cours des siècles sur la forêt, assiégées qu'elles sont encore de

tous côtés par les noirs bataillons des sapins et, plus rarement, par des masses serrées mais légères de bouleaux et de hêtres.

Nous côtoyons une grande boucle du Main canalisé, aux eaux noirâtres, survolons des villages rouge sombre, aux *burgs* et aux clochers de même ton. Comme partout dans ce pays, les constructions sont nettes et ordonnées. Rien du « petit bonheur » des villages lorrains, par exemple, plus de masures lépreuses, aux seuils masqués réglementairement par un tas de fumier domestique, si l'on peut dire. Même d'en haut, la propreté de ces modestes agglomérations est manifeste et les vestiges du passé y ont l'air tout aussi soignés que les habitations des vivants.

Wallace fait du premier coup un atterrissage impeccable en plein champ, sur une bosse verte, alors qu'un collègue qui survient peu après sur un Cub s'y reprend trois fois avant de se hasarder à se poser. Nos hommes du Détachement Spécial au 6^e Corps sont là et nous prêtent leur jeep.

Aalen, petite ville antique et neuve à la fois, est à peine touchée par la guerre. De là il y a vingt-deux kilomètres par la route jusqu'à Gmünd. Notre armée recouvre déjà le pays comme un raz-de-marée. Nous croisons les habituels convois qui n'en finissent pas,

les Buick des états-majors et partout des *signalmen* en train de poser leurs fils. Là où des travaux de défense avaient été improvisés, des équipes de civils réquisitionnés remettent les lieux en état. Tenant leur droite, serrés contre le bord de la large route, des prisonniers libérés défilent, pour la plupart à pied, mais quelques-uns sur des vélos « récupérés » et les plus fortunés à cheval ou en voiture. J'identifie les Français à quelque bribe d'uniforme, à leurs invraisemblables bagages (amis du confort, nos hommes, plus que tous autres), mais surtout à je ne sais quel air de famille qui ne trompe pas. Vu le mélange des sangs chez nous au cours des siècles, on ne saurait parler de type racial, mais à coup sûr d'un type national commun, sous la diversité des traits et des tournures.

Quand nous traversons les villages qui s'étirent le long de la ligne de chemin de fer (Stuttgart-Augsbourg, je crois), la résignation allemande m'étonne encore. Ici, elle confine à la joie. Le fait, pour l'instant, d'être délivrés de la peur leur masque sans doute tout le reste, ruines et spoliations présentes, incertitude future. Les femmes sourient souvent, *tentatively*, et les enfants réclament du chocolat, tout comme en pays allié. Les jardins maraîchers sont nombreux, mais nulle part je

ne vois de bétail, si ce n'est deux maigres troupeaux de moutons. Les vaches — nos vaches ? — ne sont probablement pas encore à l'herbe. A un certain endroit, nous dépassons une immense queue de locomotives déjà attaquées par la rouille et des wagons par centaines, immobilisés sur la voie. Des branchages jaunissants les camouflent. Utilisés par la défense allemande, ils portent les marques de notre feu.

Gmünd est joliment situé au creux d'une vallée. Trop occupé, puis au retour trop fatigué, je renonce à noter aujourd'hui mes impressions de notre prochain port.

27 avril. — En vol, avec Blanchard, dans le soleil. Coupant par le travers de vallées plus ou moins larges, au fond desquelles parfois ne serpente qu'un ruisseau, mais toutes d'un vert succulent et délicatement enneigées de vergers en fleur, nous gagnons Gmünd directement. Blanchard, son nom l'atteste, est un descendant de Français. Bien que le débarquement aux U.S.A. (à venir) de cet ancêtre remonte au xvii^e siècle, mon pilote aurait tout du terrien de chez nous, n'était un flegme — britannique à Dieu ne plaise — indien. Ignorant ma langue et quasi muet dans la sienne, c'est un interlocuteur rarissime, mais



Aux environs de KITZINGEN, les petites villes et les bourgades sont intactes...

...mais non pas les voies de chemins de fer.





Le Major examinant un avion à réaction allemand capturé par nos pilotes.

Piste d'envol des chasseurs allemands camouflée sur une autostrade.



je n'en apprécie que mieux l'éloquence avec laquelle il me dépose, sans le moindre rebond, tout comme si le terrain lui était familier, sur un grand plateau herbu qui domine Gmünd au nord.

Contre une muraille de sapins qui nous masque le fond de la vallée, et par conséquent la ville, il y a deux L 5 au repos. Trois hommes en kaki couchés à l'ombre d'une aile se lèvent et viennent à notre rencontre. L'un d'eux est Mc Calment, notre officier de renseignements, qui doit faire le logement avec moi. Il est arrivé, il y a déjà quelques heures, piloté par Wall. Je ne m'attendais pas à voir ici les deux autres, le major Warner et le major Sartell, du Q. G. Pourquoi sont-ils là ? Ma découverte, en vol, hier après-midi, d'un château d'importance les aurait-elle alléchés ?

Une jeep devait être mise ici à notre disposition ; elle n'apparaît pas. Nous décidons, Mac et moi, d'attendre celle de notre poste de garde, qui devrait arriver incessamment, pour nous mettre aux réquisitions. Les deux majors nous quittent provisoirement, ayant affaire au nouveau C. P. de la 7^e Armée, dont les grands bâtiments neufs perchés de l'autre côté de la vallée se détachent à notre niveau sur l'horizon.

Comme nous nous promenons pour tuer le temps, Mac découvre un joli Fokker intact (appareil d'entraînement en temps de paix, de petite reconnaissance armée en temps de guerre) dissimulé à l'orée d'un bois sous des feuillages encore frais. Il n'y a pas longtemps, quatre ou cinq jours au plus, que son équipage l'a abandonné avec l'intention, semble-t-il, de revenir le chercher. En prenant quelques précautions préalables, car ce pourrait être un excellent *booby trap*, nous le dégageons de son camouflage et pénétrons dans la cabine. Il y a deux sièges côte à côte, toutefois dégarnis de leurs coussins parachutes. A part cela, tout est en ordre de marche, les réservoirs sont pleins, les commandes et appareils de bord en parfait état. Mac exulte et saute de l'avion pour aller graver sur la carlingue de la pointe de son couteau :

Property of Captain Mc Calment

72nd Liaison Sqdn

HANDS OUT

La prise est bonne en effet et jusqu'au lendemain le souci majeur de mon ami sera de ne pas la laisser échapper. Nos pilotes, Wall et Blanchard, arrivent avec quatre Yougoslaves, ex-prisonniers qu'attire notre présence. Ensemble nous sortons l'oiseau de son nid en contre-bas et le poussons sur le ter-

rain. C'est vraiment un beau petit avion, l'élégante réduction d'un appareil de chasse. J'espère bien un de ces jours, quand il aura été essayé par nos spécialistes, me balader dedans.

Atterrit le colonel P..., un ami, retour de mission. Il file à pied au C. P. emprunter une voiture. De guerre lasse, notre véhicule n'arrivant toujours pas, nous marchons aussi vers le village le plus proche, à la recherche d'un cantonnement pour l'escadrille. Blanchard et Wall gardent les avions. Nous visitons une dizaine de maisons paysannes, propres en général, et quelques-unes aux intérieurs cossus, sinon meublées avec goût. Tous nos G.I. coucheront dans une chambre. Je serais à coup sûr le seul de mon avis, si je déclarais qu'à leur place je préférerais la tente, sur cette pelouse magnifique et par un temps si propice au camping.

Le colonel s'en revient dans une Buick, puis les deux majors dans la jeep de Sartell. Il est 5 heures. Nos pilotes repartent seuls pour Kitzingen ; incertains que nous sommes de voir arriver ici avant la nuit le sergent Holland et les deux Porto-Ricos, mes gardes du corps, Mac a décidé de demeurer avec moi. Nous avons des voitures, allons donc visiter le château.

C'est, à deux kilomètres à peine du terrain, une imposante masse de bâtiments blancs à toits pourpre, à contrevents vert passé. Par un verger fleuri, nous parvenons à l'entrée: une porte monumentale en bois rouge, dans laquelle se découpe un petit huis pour piétons, ouvert. Contournant le corps du logis principal, nous aboutissons dans la cour d'entrée. Trois hommes nous y attendent. Le plus grand s'avance au devant de nous. Personnage de cinquante ans, grand et encore svelte, au visage plutôt insignifiant, mais distingué; il est vêtu en *gentleman farmer*, complet rustique et sweater, le tout neutre et fatigué autant qu'il sied. Je ne lui laisse pas le temps de questionner et lance en allemand ma formule habituelle: « Nous venons visiter votre maison.

— Bien, me répond-il, la duchesse va vous la montrer ».

Sur le pas de la porte, vient en effet d'apparaître une petite femme à la peau jaune, en tailleur de sport et gros souliers de chasse: une quarantaine d'années, le front un peu fuyant, le nez busqué, caractères dont j'identifierai tout à l'heure l'origine — historique. Elle s'exprime en anglais, et pas mal, nous invitant à entrer. Auparavant, je demande à mon premier interlocuteur, toujours en alle-

mand, s'il vit dans cette maison. Il saisit l'occasion de me renseigner sur son identité — à son tour en anglais, à l'intention de mes compagnons haut gradés qui jusqu'à présent n'ont pas dit mot:

« Je suis le duc de Wurtemberg ».

S'il escomptait une réaction quelconque de notre part, il doit être déçu par le silence qui accueille cette déclaration.

« Je vis ici avec la duchesse et mes cinq enfants, dont mon fils aîné (il désigne un adolescent étiré, aux grosses lunettes, à l'air plus intellectuel que papa), et aussi quelques domestiques ».

Le troisième homme, petit, replet, sans âge, a cet aspect *robot* qui convient à un majordome de maison princière.

Nous nous engageons à la suite de la duchesse dans un grand escalier en spirale, aux murs décorés de centaines de massacres de cerfs, chevreuils, daims, etc. Des cartouches gravés précisent pour chacun d'eux les lieux de chasse et les dates, certaines très récentes. Nous apprenons ainsi que Son Altesse chassait encore à courre en 1943 et 1944. Toute la partie supérieure du mur est ainsi parée, le bas étant réservé à d'innombrables estampes XVIII^e.

Quand notre troupe parvient au premier

étage, la duchesse la dirige sur les salles d'apparat, vastes pièces inhabitées, aux mobiliers disparates, des lourdeurs munichoises voisinant avec d'excellents spécimens des styles français. Dans le grand salon, sur la paroi centrale, à la place d'honneur, il y a un portrait à l'huile grandeur nature de l'ancien tsar de Bulgarie, Ferdinand de Saxe-Cobourg. Je sais maintenant de qui la duchesse hérita son nez et son front: de nos Bourbons à travers son vieux renard de père qui, lui, les tenait de sa mère, une Orléans. Les cloisons disparaissent derrière les portraits de famille; des Wurtemberg en pagaïe et aussi des Bulgares, Boris, le frère aîné, au visage chafouin, étant plusieurs fois représenté.

La guerre éclate soudain entre le colonel P... et la duchesse, à propos de grandes caisses fermées, entassées au milieu d'un salon:

« Ce sont des appareils de physique très délicats que l'école de X... nous a demandé d'héberger à cause des bombardements, explique la dame.

— Appareils qui pourraient être des bombes », rétorque P... Et avisant l'héritier du nom, il ordonne sans aménité :

« Vous là, prenez-moi des tenailles et ouvrez-moi ça. Vous n'avez jamais travaillé de vos mains. Cela va vous faire du bien ».

Le prince obtempère tant bien que mal. La duchesse excitée, plus volubile que jamais, se figurant pouvoir noyer l'incident sous un flot de paroles, a le malheur de parler de « ces stupides caisses en dépôt chez nous et qui attirent vos soupçons », P... ne saisit pas et croit que le mot stupide le concerne. Il rage et malmène quelque peu son ouvrier trop lent, qu'il taxe de mauvaise volonté. Les parents, médusés, se tiennent cois. Nos majors qui, eux, ont enlevé leur casque — la politesse l'emportant chez eux sur l'humeur guerrière — attendent que l'orage se passe pour continuer la visite. Enfin, doublé maintenant du vieux serviteur, le garçon faisant suffisamment montre de zèle, la duchesse reprend son rôle de cicerone dans une atmosphère détendue.

Le parquet d'un salon est encombré de tableaux, toile tournée contre les murs. Elle nous informe que ce sont là, réfugiés, les chefs-d'œuvre du musée de Stuttgart. Je n'ai pas le temps de retourner les cadres. Il doit y en avoir pour des centaines de millions et ce pourrait bien être une prise intéressante pour les musées du Nouveau-Monde, si ce genre de pillage, dont abondent les précédents historiques, est encore considéré comme licite.

Duc et duchesse parlent surtout français, la langue qu'ils savent couramment avec l'allemand. Elle ne tient pas en place, s'exclame à tout bout de champ, alors que son époux, ce grand veneur un peu falot, est d'un flegme parfait. Quand ils apprennent ma nationalité, et que j'habite ordinairement Paris, ils sortent leurs souvenirs. Ah! les tournées chez leurs parents en France, les séjours à Paris, les grandes chasses, etc. Comme il se doit, ils vomissent Hitler et le nazisme. Ils sont probablement sincères, leurs privilèges ayant quelque peu fondu sous le régime hitlérien. Et par ailleurs ils ont totalement oublié à l'heure qu'il est que leurs procréateurs respectifs furent, en 1914, parmi les suppôts les plus marquants de Guillaume, précurseur d'Adolf.

Enfin tout a été visité, inventorié, et nous réquisitionnons le château pour les officiers de la 72^e. En nous en allant, j'ai l'imprudence de dire à Warner:

« C'est là que devrait habiter le général. Une demeure digne d'un commandant d'armée ».

L'aide de camp me répond que le général trouverait l'endroit trop éloigné de son P. C. Ma réflexion n'est cependant pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

De retour au terrain, Mac et moi attendons Holland dans la nuit tombante. Il paraît quand nous ne comptons plus sur lui, avec nos gardes armés de pied en cap et des rations pour au moins une semaine. Sans perdre de temps, nous allons demander l'hospitalité au château, devançant d'un jour notre emménagement officiel. L'accueil du duc est d'une courtoisie sans chaleur, cela se conçoit, mais je crois bien qu'en n'importe quelle circonstance la chaleur n'est point le fait de ces personnages plantes de serre. Et pratiquement, on montre mieux que de la résignation devant l'invasion brusquée.

Immédiatement des serviteurs sont mis à l'ouvrage. Cet après-midi, la duchesse se plaignait que toute sa domesticité lui eût été enlevée par les services de guerre nazis. Il ne s'agissait bien sûr que des valets, chauffeurs, jardiniers, etc., car cinq femmes s'affairent à mettre en état pour Mac et moi deux chambres avec salle de bains commune, les appartements privés des jeunes princesses. Les murs sont ornés à profusion de mauvaises aquarelles (royales sans doute quant à la facture), de photos d'oncles couronnés, et de bonnes reproductions en couleurs de maîtres anciens.

Dans la salle de bains, Son Altesse ne ré-

siste pas au vertige d'action qui la tourmente et qui doit s'employer le plus souvent dans le vide (d'où ce teint bilieux et ces yeux de névropathe). Elle se met à récurer la baignoire comme une vulgaire salariée: le métier pour lequel elle me semble née, celui d'une bonne femme de ménage, tourbillonnante et bavarde.

Holland est installé dans l'aile attribuée à la valetaille supérieure, quand le duc a des invités, et nos gardes dans un petit hall en bas. On rétablit l'eau chaude pour nous, on déplore que l'électricité ne soit pas encore revenue. Cela vous prend par instant une allure rendez-vous de chasse.

Le duc s'anime un peu pour déplorer encore la folle politique d'Hitler:

« Dès l'entrée en guerre, je savais que la partie était perdue pour l'Allemagne ».

Et encore :

« Voici onze ans que nous sommes surveillés, soupçonnés et tracassés. Votre arrivée est une délivrance ».

Ce sont là ses deux thèmes majeurs. Elle et lui se disent soulagés quand je leur apprend que les Français sont à Constance. Le frère aîné, dans son château royal de Sigmaringen, doit redormir tranquille. Enfin, après nous avoir eux-mêmes allumé quelques bougies

de supplément, duc et duchesse nous souhaitent une bonne nuit.

28 avril. — J'ouvre ma fenêtre au réveil sur un paysage exquis de collines nacrées, de tendres prairies et d'arbres à fleurs. Des oiseaux, nombreux en ce parc retiré comme en une immense volière, nous sonnent la diane.

Breakfast improvisé de notre petite troupe dans l'unique cuisine où fait diligence une fille d'office fort méthodique en la préparation des plateaux de ses maîtres et qui, rare femelle, n'a pas l'air de s'apercevoir de la présence des envahisseurs. Pendant que nous déjeunons, survient le duc avec son sac d'outils, tel un plombier. Bricoleur en chef du domaine évidemment et, comme maints oisifs à la campagne, expert ès fils et conduites. Nos bains d'hier soir ont-ils épuisé sa réserve d'eau ? Toujours est-il que le château est à sec aujourd'hui... Nous partons dans la matinée sans revoir les seigneurs du lieu, mais le maître d'hôtel et les femmes de chambre ont des sourires collaborateurs. Effet de l'excédent abandonné de nos provisions de bouche.

Nous retrouvons tel que nous l'avions laissé, amarré et calé pour la nuit, le petit Fokker dont la couleur originelle : écarlate,

transparaît par places sous l'enduit vert sale à la mode du jour. Les Werwœlfe ne l'ont pas fait sauter, *Gott sei dank !*

Atterrissage de Townsend, colombe annonciatrice de l'escadrille. Il nous apprend que le général Patch a décidé d'habiter le château des Wurtemberg. Il nous faut faire notre deuil de la demeure historique. Si le général est satisfait, je dois avouer que mon chef direct ne l'est guère. Et d'autant moins que nous lui cherchons vainement un toit toute la journée. Enfin, vers le soir, nous expulsions une famille nombreuse du seul home convenable qui reste libre.

« Ils n'ont qu'à coucher sur l'herbe, décrète un vainqueur agacé par les doléances de la mère aux six moutards, dont un de dix jours. Quant à nous, cette nuit, nous coucherons dans des lits ».

XV

GMÜND EN SOUABE

Samedi 29. — Voilà mise au point notre nouvelle routine. J'ai découvert un maraîcher, un blanchisseur et résolu avec Martin dans les cantonnements les petits problèmes d'emménagement des *enlisted men*.

Les événements se précipitent. L'écroulement de l'Allemagne peut se produire incessamment. Ce soir des nouvelles sensationnelles commencent à circuler à la radio: Hitler serait mourant, Himmler proposerait à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis seuls, une capitulation sans conditions.

J'ai passé une heure à explorer la bibliothèque de Herr V..., *fabrikant*, notre logeur involontaire. Il n'est pas, à mon estime, de moyen plus sûr, si l'on veut pénétrer dans l'univers intérieur d'un inconnu, que d'inven-

torier ses lectures. A première vue, les deux grands meubles du bureau recèlent la librairie d'un homme cultivé, les reliures, en bloc, faisant impression. Quelques bons titres — classiques allemands, fameux auteurs étrangers — toutefois on constate bientôt que les ouvrages de vulgarisation dominent ainsi que les romans contemporains tout-venants, acquis par abonnement à une *Buchgesellschaft* pour lecteurs pressés ou peu intéressés. Je me doute que Herr V... est un de ces derniers et même qu'il ne s'est affilié à cette Société de diffusion littéraire que pour peupler sans peine des rayons dont le vide choquait ses regards; en effet, à la façon dont ils s'ouvrent, à la fraîcheur de leurs pages, les volumes que j'examine me donnent à penser qu'ils n'ont encore jamais été feuilletés. Je balance sur le parquet la propagande nazi et impérialiste — d'ailleurs en petite quantité chez Herr V... — Il n'était pas apparemment emballé par le régime, ni même très intéressé par la politique passée de sa nation. Le cheval, voilà son évidente passion. En d'autres temps, j' imagine que certain cavalier de ma connaissance eût sympathisé avec cet abonné de fondation au « *Deutscher Skt. Georg* », une revue hippique qui encombre les rayons du bas et les tiroirs, de même que brides et selles remplis-

sent les armoires du grenier. Tous les ouvrages fondamentaux des grands écuyers d'autrefois sont là, avec quantité de livres techniques concernant le cheval.

Enfin quelques recueils de luxe sur Gmünd, ville d'art, montrent un Herr V... fier de sa petite patrie.

Il apparaît que cette cité minuscule (aujourd'hui vingt mille habitants), fit montre au cours des siècles d'une considérable activité artistique. Les poètes locaux semblent encore y abonder : dignes ou médiocres émules — je m'abstiendrai d'en juger — des *Minnesinger* qui florirent en Souabe au moyen âge. Des industries artisanales traditionnelles, telles que joaillerie, orfèvrerie, sont également toujours vivantes à Gmünd. Leurs productions actuelles me semblent, de même que les anciennes, surchargées, tarabiscotées. Et ce qui caractérise l'architecture, la sculpture et les arts plastiques locaux, si j'en crois le choix produit, c'est aussi un goût du massif, du contourné, du bizarre, en somme un style bien teuton.

Le Gmünd d'aujourd'hui illustre les préférences millénaires de ses citadins. On y a conservé pieusement les vieilles mesures et on les a imitées librement, parfois avec bonheur, quand on a rebâti. C'est la première

agglomération allemande d'une certaine étendue que je visite sans du tout y rencontrer la guerre et ses ravages. Vestiges d'anciennes fortifications, des tours, des pans de muraille crénelée surgissent plaisamment dans les quartiers modernes. Maintes constructions d'une Renaissance rustique, qui a son charme, subsistent un peu partout et l'église de la Sainte-Croix, au gothique pur, dépouillé, est belle. Comme partout en Allemagne, les rues sont propres et les devantures des magasins sont tristes. La race me paraît moins courtaude qu'à Darmstadt ou Kitzingen. Les passantes grandes et sveltes ne sont pas rares, nombre d'entre elles en pantalons masculins, la tenue d'hiver et de corvée des femmes, en Allemagne bien plus que chez nous. Voilà tout ce que j'ai vu de Gmünd, tout ce que j'en verrai sans doute, car j'apprends à l'instant mon départ demain matin pour Augsbourg, en Bavière, notre prochaine station.

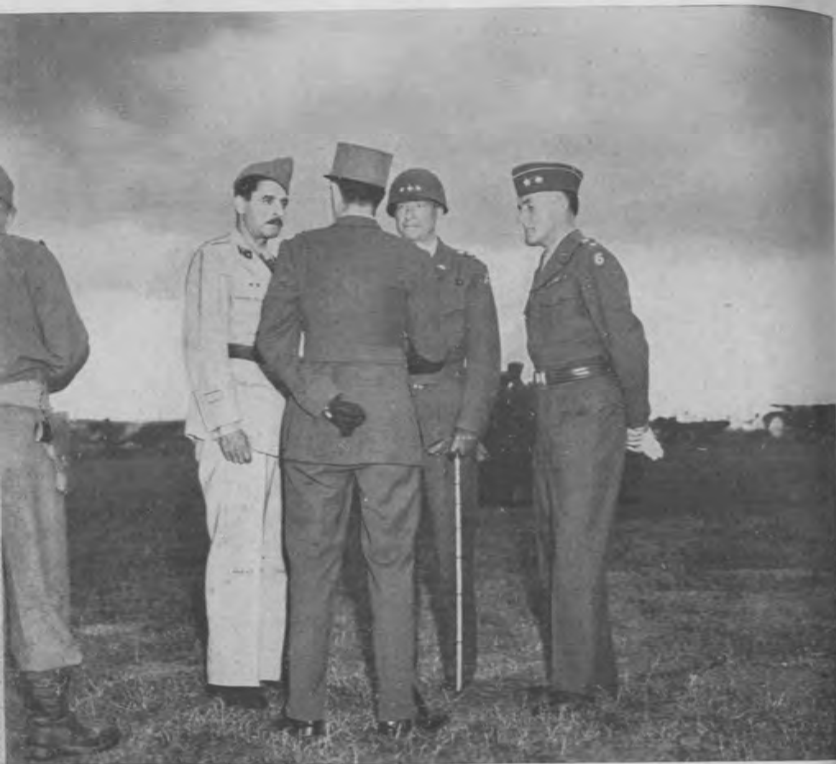
30 avril. — Envol à 9 heures vers Augsbourg, piloté pour la première fois par le sergent Hubbard. Le major nous suit avec Kenny, son passager. Le froid est vif en l'air, soleil absent. Un excellent petit avion d'été, notre L 5!

De l'aéroport Messerschmitt à Augsbourg



En Allemagne. Ponts de chemins de fer.





Sur le terrain d'Augsbourg :
le Général DE GAULLE en conversation
avec le Général PATCH.

où nous atterrissons et dont j'aurai l'occasion de reparler, puisqu'il va être notre point d'attache, nous repartons en jeep à la recherche de logis. Pour les hommes, nous vidons un immeuble voisin du terrain de ses locataires, lesquels obtempèrent avec cette discipline spontanée qui est la seconde nature des Allemands. Pour nous, rien de satisfaisant aux alentours, et c'est en pleine ville qu'après avoir inspecté un certain nombre de maisons bourgeoises encore debout, mais dont l'intérieur s'avère désastreusement soufflé, nous jetons notre dévolu sur un hôtel particulier d'une architecture, d'un aménagement très modernes, agrémenté d'un jardin et, par miracle, indemne.

Les propriétaires, un couple de gros commerçants nazifiés qui rient jaune, et leurs deux garçons, ex-jeunesse hitlérienne en rupture de ban, sont prestement évacués. Et le major repart, tandis que j'attends des gardes pour les installer dans les locaux jusqu'à notre prise de possession. Ils arrivent bientôt : deux G. I. américains, dont mon ami Edwards et quatre Porto-Ricos.

Lorsque je rejoins mon avion, le temps s'est gâté. Un vrai blizzard fait rage, aux rafales de neige fondue. A dix minutes du terrain, l'horizon est bouché de tous les côtés.

Nous cherchons un passage, tournons, grimpons, redescendons, ballottés comme jamais. Une surprise fait virer sec mon pilote. A quelques centaines de mètres en avant, une traînée fulgurante a rayé le coton, suivie d'un énorme éclatement. Ça n'a pas l'air d'être le tonnerre. Un avion plutôt, descendant en flammes et explosant au sol. Nous ne pouvons rien identifier. Après une dernière tentative pour forcer la muraille de pluie, Hubbard prend le parti de rallier Augsburg. Nous repartirons demain, si le temps le permet.

Je regagne la maison et m'y installe confortablement pour la nuit. Popote avec les gardes. Edwards est un type sympathique, réfléchi, avec lequel j'ai plaisir à causer. Les gentils Caraïbes souriants font en conscience leur service et, dans la soirée, ceux qui ne sont pas de faction chantent, jouent de l'harmónica comme seuls les indigènes savent en jouer. Ils me restituent les beaux soirs de Matatia, avec mes Tahitiens.

1^{er} mai. — 9 heures. Il fait gris, les lointains sont brouillés. Nous allons quand même tenter de rejoindre Gmünd.

Sur le chemin du retour, nous essayons sans succès de repérer l'endroit où s'est pro-

duite l'explosion hier soir. Pas trace d'avion percuté. Nous ne saurons jamais ce qui s'est passé. D'autant que notre quête est brutalement interrompue par l'apparition de deux chasseurs aux ailes carrées du bout. Des Me 109 ? Avant même qu'Hubbard ait piqué du nez, l'un de ces monstres à gueule rouge est à portée de tir. Va-t-il cracher la mort ? Non, il nous survole, nous rasant presque, et disparaît avec son compère, à l'est. Un P. 51. J'ai eu le temps de voir son étoile. L'émotion me vient rétrospectivement. Je ne m'étais jamais si bien rendu compte du sort qui attend un L 5 surpris par un chasseur.

J'ai fait deux fois Gmünd-Augsbourg par air. J'espère demain pouvoir prendre une jeep et traverser en terrien ce pays aux innombrables boqueteaux recouvrant des mamelons rocheux, aux petites villes décorées d'un château-fort ou d'une abbaye, aux villages neufs et géométriques, variété qui contraste agréablement avec l'interminable forêt uniforme que, depuis la plaine du Danube, j'ai survolée pour y accéder. Des courants d'air se contrariaient au-dessus de cette sombre mer d'arbres, givrants encore les pentes au nord, et nous avons eu notre compte de coups d'aile brutaux, de glissades et de petites chutes dans le vide.

Hier le Danube m'a déçu, pas plus large aux environs d'Ulm que le Main à Kitzingen. Ce matin, volant bas, j'admire le beau ruban tranquille, aux eaux pâles, aux rives bocagères, qui serpente à travers une étendue plane et verdoyante, émaillée à perte de vue de champs lilas et de villes claires. Eglises et vieilles tours se mirent dans le fleuve, rehaussant noblement le paysage.

A propos d'architecture, je note cependant que je me fatigue vite de ce moyen âge germanique, pittoresque, mais trop abondant — et loin de nous, un peu comme un texte de l'époque. Cet art en somme est indigeste comme la cuisine du pays. Les formes élues par ses créateurs (architectes aussi bien que peintres ou sculpteurs), si éloignées des canons occidentaux, rebutent à la longue par quelque chose d'excessif, par une recherche trop constante de l'expression, au détriment de l'harmonie des lignes et des volumes. J'excepte littérature et musique, et encore, celles d'hommes au génie européenisé. Pour le gros de la troupe, trop spécifiquement tudesques et n'accédant que rarement à l'universel, les artistes allemands !

A Gmünd, au débarqué, sur le terrain, je me présente pour faire mon rapport. Le major est en train de causer avec le major War-

ner, l'un et l'autre d'excellente humeur, à ce qu'il semble.

« *Everything under control ?* » me demande en riant mon chef.

Sans attendre ma réponse, le major Warner me lance :

« *Did you find us another Chateau ?* ».

Je lui réponds sans sourciller :

« *No, sir, et j'ai idée que je ne vous en trouverai plus à l'avenir. Je ne veux pas risquer le renvoi dans mes foyers avec une dishonorable discharge pour avoir fait coucher dehors le commanding officer de la 72^e !* »

Les amis rient et je fais comme eux. Le nuage est passé.

Je vais m'informer des dernières nouvelles, dans la tente du Bureau. Martin, Comstock, tout le monde ici attend à chaque instant l'annonce de la fin de la guerre. Je demande où se trouvent les Français ? C'est tout juste si l'on ne me répond pas qu'ils vont trop vite. Ils sont à Munich, à Bregenz, conquérant tout l'extrême-sud, le long des frontières suisse et autrichienne. Ils sont capables, ces malappris, d'arriver au Brenner avant nous !

En ville, cet après-midi, j'ai assisté au départ de prisonniers français et belges rapatriables, de civils des deux sexes aussi, ex-

travailleurs forcés. Des camions gigantesques, où hier s'entassaient des boches, les emmènent pareillement comprimés, vers Mannheim ; première étape du retour. Pauvres gens ! L'ancien prisonnier que je suis se rappelle ce que fut pour lui ce jour-là. Comme on voudrait que l'accueil du pays ne les déçoive pas. Ce pays ruiné, dévasté, quelle tâche surhumaine que d'y faire revivre chacun dans son coin. Et si de Gaulle n'avait encore à résoudre que ce problème... Maintenir les droits de la France auprès d'Alliés eux-mêmes engagés dans une lutte à mort, et que le parent pauvre importune avec ses revendications de grande puissance passée, travailler à la réconciliation des Français, condition *sine qua non* d'un redressement quelconque, combattre les propagandes adverses de tout bord, nourrir les masses, faire payer les riches, panser les blessures des villes et remettre en marche une économie paralysée. Nous ne sommes pas au bout de nos peines. Du moins que le bon sens et, en dernier ressort, l'instinct de conservation de son peuple sauve du chaos une France miraculeusement rendue à la liberté.

Ce soir, j'écoute la radio. Les speakers alliés, professionnellement prudents en leurs pronostics, escomptent incessamment l'ef-

fondrement allemand. La 7^e Armée est devant Innsbruck. Elle a fait hier trente-cinq mille prisonniers et aujourd'hui, le maréchal von List est à notre tableau de chasse. Et radio-Luxembourg en anglais attribue soixante-dix mille prisonniers récents à la 1^{re} Armée française. Pas mal pour le parent pauvre !

XVI

AUGSBOURG

2 mai. — J'ai obtenu de partir en jeep pour Augsburg. Malheureusement la pluie menace. Il est 7 heures : j'attends mon chauffeur sur le perron. Merles et pinsons s'égosillent dans le saule pleureur, roi de ce jardin, comme de tant d'autres en Allemagne. Je ne vois personne de la famille du propriétaire. Ils ignorent que nous évacuons, bien que campant dans le voisinage. Autrement la marmaille serait déjà là, aux aguets.

Je n'ai pas de chance avec le temps. Des heures durant, mais surtout en traversant la grande forêt souabe et la plaine du Danube, neige, grêle et pluie battante m'ont à peu près masqué le paysage.

Longeant les faubourgs d'Ulm, j'aperçois à la faveur d'une éclaircie la silhouette al-

tière, le haut clocher dentelé du *Münster* célèbre, la plus grande cathédrale d'Allemagne après celle de Cologne, debout au milieu de la ville effondrée, une antique bergère veillant son troupeau mort. Dans les rues, sur les trottoirs une foule de citadins regarde passer sur ses innombrables roues la 7^e Armée. Comme toujours, je leur trouve l'air plus résigné qu'accablé. Les femmes déjà font camarades. L'une cependant rougit et baisse la tête comme à un affront, quand de la jeep qui précède la nôtre part un compliment. Seul détail pathétique à noter : une vieille qui se détourne, la figure convulsée, quand passe un camion de nouveaux prisonniers, un de ces énormes chars bourrés à force de bêtes humaines.

J'arrive à 1 heure, quelque peu frigorifié, à notre aéroport d'Augsbourg. C'est le terrain privé des usines Messerschmitt, bordé de buildings et d'ateliers en grande partie anéantis par les bombardements. Le bâtiment principal subsiste : en de formidables cubes noirs accolés, dix étages de bureaux et de magasins. Nous en avons visité hier une infime partie, quelques entrepôts du bas regorgeant de machines de toutes sortes, de meubles, d'outils,

de vêtements, etc. Ici des centaines de machines à écrire en vrac, là un amoncellement de matériel et de produits rares pour la photo. Plus loin, des salles où s'entassaient des uniformes neufs aux insignes de l'*Arbeit Dienst*. C'est dans l'une de ces dernières qu'un quart d'heure après notre passage, une bombe à retardement a éclaté, blessant une jeune serveuse de mess qui furetait, en quête de trésors abandonnés, dans ce musée de la déroute allemande.

Sur le champ d'aviation, le bureau de l'escadrille et la tour des opérations occupent un pavillon à peu près intact qui abritait naguère des services boches similaires. Le personnel a changé, voilà tout. En passant devant nos avions au repos, je remarque que la collection d'appareils ennemis s'enrichit : au *Grand Oiseau Moucheté* et au *Cannard*, capturés antérieurement s'ajoutent aujourd'hui deux Me 108. Bientôt il y aura le Fokker de Mac et, si cela continue, chacun aura sa prise, y compris moi peut-être.

3 mai. — Il pleut toujours. L'eau du ciel glacée de ce printemps continental aiguise le vert des feuillages et des pelouses. Les pivoines et les iris sont en fleur dans notre jardin. Le chaos humain n'empêche heureuse-

ment pas la nature d'aller son petit bonhomme de chemin.

On dit qu'Hitler et Goebbels se seraient suicidés. Doenitz prend nominalement la barre, Himmler demeurant dans la coulisse. En Italie, c'est la reddition massive : un front de moins. La 7^e Armée est tout près d'Innsbruck et collectionne les maréchaux. La fin ne peut tarder. Kenny hier soir a eu l'idée d'un petit sweepstake entre nous, à dix dollars d'entrée. J'ai tiré le n° 6, gagnant si la suspension d'armes a lieu le 6 mai. J'ai une chance, encore que le favori soit le n° 4.

Frau B... se résigne mal à l'occupation de sa maison. Quand je la fais quérir pour enseigner à notre personnel comment produire en abondance l'eau bouillante de nos baignoires, de voir son chauffage central, ses machines à laver — sans compter ses bonnes bouteilles — aux mains de maudits Transatlantiques la met hors d'elle-même. En dépit de ses efforts pour se contrôler, elle devient cramoisie et jure des « *Donnerwetter* », tandis que dans la cave elle manie la pelle à charbon, tourne manettes et robinets. Si nous allions détériorer ces appareils si délicats ? Elle ne peut en supporter l'idée et fait un discours que je n'écoute pas et que personne d'autre ne comprend. Le major la regarde comme une ordure vivante

et elle finit par se faire, décontenancée. Ce qui ne l'empêche pas, en s'en allant, de me prier mielleusement de bien vouloir veiller à ce que demeure fermée sa chambre aux provisions. Mon sourire n'a pas l'air de la tranquilliser. L'estimable virago pourra jeûner quand les sauterelles que nous sommes auront passé. Ce paradis dont nous la chassons sans cérémonies, nous savons aujourd'hui qu'il est usurpé, et tout ce qu'elle mérite c'est d'être bannie définitivement de cette belle et confortable demeure attribuée aux B..., à coup sûr pour prix de leurs services, par les liquidateurs nazis, mais en réalité la propriété d'un Juif, notoire avocat augsbourgeois présentement réfugié en Amérique. Je voudrais voir la tête que fera Frau B... le jour où il se présentera pour réintégrer son domicile.

Nous sommes allés, Kenny et moi, recruter des laveuses à l'immense camp de passage, situé dans un faubourg de la ville, où des prisonniers de toutes les nationalités alliées attendent leur évacuation vers leurs patries respectives. J'ai un peu causé avec les Français du bureau central. Tous sont anxieux de savoir ce qui se passe chez nous. Je me souviens d'avoir connu jadis, après les années de captivité, cette appréhension du retour. Ce doit

être bien pire pour eux, après quatre ans d'exil sévère, cette rentrée dans un pays terriblement meurtri, où rien encore ne fait présager que l'on soit décidé à affronter les problèmes de l'après-guerre avec cette unanimité dans le sacrifice qui seule nous permettrait de les résoudre vite. S'ils pouvaient, eux, les revenus, être la force déterminante d'un essor nouveau...

Deux ambulancières de la Croix-Rouge font irruption, venant quérir des grands malades. Elles ne sont pas spécialement attrayantes, déplacent un peu trop d'air, parlent un peu trop fort, mais par sympathie, je partage le plaisir qu'éprouvent manifestement ces garçons à les voir arriver, avec leur petit chic de filles en uniforme et leur bavardage français, ces demoiselles de chez nous, messagères des femmes, des fiancées dont ils sont séparés depuis tant d'années.

4 mai. — Pas encore de suspension d'armes, mais Doenitz aurait envoyé des émissaires à Montgomery.

L'infinie capacité d'adaptation des humains, leur résignation n'ont pas fini de m'étonner. Celles des prisonniers, dans ces affreuses villes de misère, organisant leurs vies sordides, vivant en somme normalement

entre la faim, le dénuement, la fatigue et les dangers de toutes sortes qui les menacent perpétuellement. Celles des vaincus de l'heure présente, plus déroutés que consternés, qui acceptent sans révolte leur statut nouveau, ne terminent pas en masse, dans le désespoir, une existence précaire et rude pour bien des années à venir, mais qui, raccrochés par les sens au quotidien, s'accommodent de leur abjection présente sans penser au pire futur.

De si haut qu'il soit tombé, le Peuple-Maitre, ici tout au moins ses ressortissants n'expriment, et sans doute n'éprouvent qu'un unique sentiment, celui de leur aise de n'être pas aujourd'hui entre les griffes des Russes, mais sous la domination des Américains, ces sauveteurs d'un nouveau genre, dont ils semblent oublier parfaitement qu'avant de les rescaper, ils leur ont rasé leur ville. De là à nous tomber dans les bras, il n'y a qu'un pas, immédiatement franchi, s'ils en avaient licence.

Du côté de mes amis je me trompais, lorsque je prévoyais chez eux un penchant immédiat, irrésistible vers la fraternisation avec le boche. Une fois levé l'interdit actuel, peut-être s'amadoueront-ils, durant l'occupation, par et avec les femmes (comme, en somme, en pays allié), mais pour l'instant indifférence ou même haine et mépris, voilà ce que leur ins-

pire l'Allemand. Ils ne cachent pas que ses routes, ses usines, ses villes neuves (du moins ce qu'il en reste), ses villages modernes satisfont le goût américain. Plus souvent que la France, l'Allemagne leur rappelle leur patelin, mais ils n'en conçoivent pas pour cela la moindre sympathie pour ses habitants. Ceux qu'ils voient de près, tels nos logeurs actuels, provoquent même leur répulsion. L'homme, par exemple, au visage faussement noble, qui l'autre jour, quand nous l'avons convié à nous laisser la place, n'a pas dit un mot, souriant basement, avec cet air *foxy* qui corrompt ici tant de physionomies, laissant sa femme se débrouiller. Cet ancien capitaine nazifié mérite vraiment d'être privé de ses casques à pointe, de ses décorations, de ses épées de gala et de les voir passer aux U.S.A. pour orner de futures pañoplies.

5 mai. — Je pourrais bien gagner notre *pool*. Ce matin, la radio annonce la capitulation des armées allemandes du Nord aux mains de Montgomery. Après l'Italie livrée à Alexander, il ne reste plus que la poche bohémienne. Kesselring va-t-il se rendre à Patch ? Nous le saurons peut-être ce soir, le major Warner devant venir nous voir au retour

du lieu secret où se sont présentés des parlementaires.

Nous partons au ravitaillement en vivres frais, Kenny et moi. Chez le maraîcher, nous passons sur le dos de cent ménagères qui font la queue. Toutes ont l'air de trouver ça naturel. Se disent-elles que c'est bien leur tour ? De fait la Wehrmacht passait déjà la première : il n'y a pour elles que les uniformes de changés. Le menu peuple en Allemagne pendant la guerre n'a pas vécu dans l'opulence. Le Parti d'abord, puis l'armée ont été les grands bénéficiaires du pillage et de l'exploitation méthodique des pays occupés. Les riches, il va de soi, ont eu leur part du butin. Chez Frau B..., plus encore que chez nos amphitryons passés, les magasins souterrains renferment des nourritures de choix, souvent étrangères, françaises en particulier : de quoi soutenir trois mois de siège. Que sert d'être prévoyant ? Frau B... ne dégustera pas ses asperges en conserve.

6 mai. — Sur la place, je vois de ma fenêtre travailler une équipe d'ouvriers municipaux, grisons et adolescents, qui récemment encore devaient être du *Volksturm*, le dérisoire « dernier carré » de Goebbels. Ils comblent des abris antiaériens désormais inutiles.

Ils n'ont pas pris le temps de respirer avant de se remettre à l'ouvrage. A la façon dont ils s'acharnent, j'ai une idée de leur zèle, lorsqu'il s'agira pour eux de rebâtir. Même si les pays à reconstruire, tel que le nôtre, prélèvent en Allemagne quelques millions d'adultes, ceux qui resteront, à ce train-là, auront tôt fait de relever leurs ruines. Et des villes neuves, laides, mais aux niches commodes et aux parfaits réseaux circulatoires se dresseront en remplacement, sinon toujours sur l'emplacement, des cités historiques aujourd'hui écrasées.

Un mot de von Runstedt lu quelque part : « La guerre a été gagnée par les aviations stratégiques américaine et anglaise » a l'adhésion de tout mon groupe — et la mienne. Qui pourrait contester cette assertion, après avoir vu comme nous le travail des gros bombardiers sur les centres vitaux de l'Allemagne ? Le maréchal prussien veut sans doute faire entendre aussi que valeur et science militaires prééminentes ne peuvent rien contre la supériorité en nombre des machines ; que le génie guerrier allemand qui, durant ce conflit comme durant le dernier, a presque tout inventé, à peu près tout innové, n'a pas pu résister, en dépit des formidables avantages qu'il s'était acquis au début, à la marée tou-

jours montante des avions lourds alliés. Ajoutons, pour la satisfaction logique de notre vainqueur de 1940, que c'est là le retournement d'une situation où quelque trois mille avions et sept mille tanks conquièrent la France, les troupes à pied n'ayant eu à peu près qu'à occuper le pays sans coup férir. En somme, la matière l'emporte sur l'esprit. Pour une fois réjouissons-nous, puisque c'est l'esprit du Mal.

XVII

V. D. EN BAVIÈRE

7 mai. — Les hostilités ne se poursuivent plus qu'en Autriche et en Bohême, où Patton est à quinze milles à l'ouest de Prague et les Russes à trente milles à l'est. Churchill promet d'annoncer officiellement V.E.D. (Jour de la Victoire en Europe) avant deux jours.

Comme nous passons dans la Ulmertrasse, un convoi de prisonniers défile. Lorsqu'on a encore en mémoire — et qui en France pourrait les oublier ? — certains défilés de l'armée allemande triomphante, ou seulement ces cadences martiales de voix et de bottes qui poignaient le cœur, derrière les volets clos des soirs d'occupation, le spectacle est éloquent, rafraîchissant... Bloqués les uns contre les autres dans les camions, leurs masques terreux vidés de toute expression par les visions

d'enfer et la fatigue, voilà, désarmés, dégradés, pitoyables enfin, les invincibles soldats du Reich. Pour les Augsbourgeois massés sur les trottoirs, pas encore rassasiés du carnaval américain, quel contraste instructif ! Et quelle leçon méritée ! Ce n'est sûrement pas par hasard que ces charretées de suppliciés graciés traversent les grandes rues des villes. Notre propagande dresse à bon escient les itinéraires. J'étudie les réactions de la foule. Ici et là une femme pleure, quelques jeunes filles lèvent le bras, non plus pour le salut hitlérien, mais en signe d'encouragement, de sympathie. La grande majorité des gens passent sans avoir l'air de voir. Ils ont peur de regarder sans doute, car l'on ne peut croire qu'ils soient déjà blasés. Pas une parole, pas un cri ne s'échangent entre les captifs atones et leur peuple. L'erreur de la dernière guerre ne s'est pas reproduite : les Allemands voient rentrer leur armée battue. Les futurs apologistes du Grand Reich hitlérien perdent là leur thème principal.

Je déjeune à la maison avec le major et deux de ses amis, un colonel et un major du Q. G. d'Eisenhower. Je questionne ces sympathiques émanations du Saint des Saints sur la durée de la résistance japonaise. Ils croient à la capitulation du Japon avant trois mois.

Et le major lui-même, qui vient de lire un rapport confidentiel à ce sujet, commence à penser qu'il perdra notre pari. La conversation se porte sur les chances de reconstruction des villes allemandes.

« Si on les laissait faire, ces bâtards, dans trois ans elles seraient debout », dit le colonel qui vient pourtant de voir Stuttgart, Francfort, Mannheim, Augsburg, etc. Comme moi, l'étonne cette activité de fourmis de la population au milieu de ses décombres.

A 3 heures, à la radio, la capitulation inconditionnelle de l'Allemagne sur tous les fronts est annoncée. Doenitz abandonne. Demain V.E.D. Après cinq ans et plus de guerre, le premier jour de paix.

La Norvège est libérée, le Danemark aussi. La flotte allemande de la mer du Nord s'est rendue. Patton est devant Prague. Reynaud, Daladier, Weygand, Gamelin sont retrouvés vivants dans le Tyrol. Trieste est entre les mains des Américains. L'Amérique et l'Angleterre suspendent leurs négociations avec l'U. R. S. S., sur la question du véritable gouvernement polonais, celui de Lublin ou celui de Londres. Pas fini de batailler entre eux les Grands Alliés ! Les Français de la 1^{re} Armée ont fait un travail de géant que les propagandes anglo-saxonnes pour l'instant

passent sous silence. J'entends les appels dramatiques de Prague encore occupée par les nazis : un G.I. américain, prisonnier évadé, se trouvant dans la ville, réclame, haletant, l'envoi d'une colonne volante, appuyé dans cette requête par un speaker tchèque à la voix étranglée.

Hitler est-il mort ? Incertitude à ce sujet, contradictions. Les derniers fidèles tentent peut-être d'amorcer par un mystère la légende de leur surhomme, Empédocle démesuré.

Ce soir, de partout où cantonnent des G. I., dans Augsbourg, claquent de petits tirs festifs, fleurissent des fusées. Tous nos *triggerhappy*, nos « heureux de la gâchette », s'en donnent à cœur joie pour célébrer le grand jour. Chez les Allemands, on doit serrer les fesses et cafarder. Et tout le temps, basse de ce concert, on perçoit le bruit plus ou moins proche, mais continu des convois du vainqueur traversant la ville.

8 mai. — V.E.D... Cinq ans, huit mois et huit jours de guerre. Combien d'années d'après-guerre, d'années de ruine, de misère, de désordre ? Et pour les Allemands d'occupation ?

Dans Augsbourg cet après-midi avec Lo-

gan. Nous faisons les touristes, en jeep, à la recherche des curiosités de l'antique ville romaine et impériale. A peu de chose près, il ne reste à voir que des décombres. La *Fuggerei*, petite cité enclose dans la grande, édifée à des fins charitables par un membre de cette extraordinaire famille de banquiers du xv^e siècle, les Fugger, qui de leur siège augsbourgeois finançaient les guerres de l'empereur et des princes ; le *Dom* aux riches autels Renaissance, mais aux vitraux garés ou volatilisés, ce qui donne à la nef un air froid et nu, voilà tout ce que nous pouvons visiter. Les façades à fresques ou à sculptures — principales richesses artistiques du lieu — sont pour la plupart bonnes pour la pioche. Les fontaines des rues, particulièrement décoratives, si j'en crois les cartes postales, disparaissent encore sous les bâtis protecteurs qui les ont sauvées.

Plus que jamais, les badauds sur les boulevards ombreux regardent défiler les transports ennemis (y compris ceux, très nombreux, qui amènent les dernières rafles de minables *Volkstürmer*) avec cet insatiable intérêt, cette sorte de délectation morose qui ne laisse pas de m'étonner encore. Et d'innombrables filles en atours bavarois se promènent par petits groupes caquetants, tout

à fait rassurées maintenant et d'autant plus provocantes.

Au terrain, juste quand nous y arrivons, deux biplans d'entraînement allemands atterrissent sur la piste. Leurs pilotes viennent se rendre. Les appareils confisqués s'ajoutent à notre cavalerie de prise.

La soirée de ce beau jour de la Victoire est tiède et constellée. Nous la passons dans un clair-obscur lénitif, inaugurant les fauteuils du jardin.

« Seuls à ne pas être saouls ce soir », remarque mélancoliquement le major, comme tombe la conversation. Et pour cause. Il n'y a plus une fiole à la maison, conséquence, il faut l'avouer, de maintes célébrations anticipées.

Les pétarades de fête à l'américaine ont repris de plus belle, la nuit tombée, et durent jusqu'au petit matin. Gare aux balles perdues ! Hier soir, l'une d'elles a mis fin, entre autres, à la carrière d'un capitaine que je connaissais, en plein C. P.

9 mai. — Le temps se tient au beau. Il ne manque pas d'arbres ni de pelouses autour de nous et ce matin, quand je pousse mon volet, les merles strient de noirs éclairs une harmonie en vert et bleu.

Je pars en maraude avec *Doc* sur l'autostrade de Munich. Quel plaisir de rouler sur cette large voie cimentée, libre de tout obstacle, à travers l'onduleuse campagne bavaroise, aux alternances d'herbages plantureux et de bois sombres. Pour la première fois, je rencontre des troupeaux paissant en liberté aux abords des villages. Ceux-ci sont plus pittoresques qu'en Souabe, me semble-t-il, groupés autour de clochers bulbeux qui souvent, de la distance, vous ont un air de minarets. Sur les bas-côtés, des groupes de piétons nous croisent, réfugiés allemands chassés de chez eux par la guerre ou étrangers dits libérés, civils ou militaires, qui, poussant à quatre ou cinq le chariot sur lequel s'amoncellent leurs bagages, marchent vers l'ouest, vers la véritable délivrance.

A Munich, le plus gigantesque amas de ruines qu'il nous ait encore été donné de visiter, nous parcourons avec l'indifférence du blasé les quartiers illustres aujourd'hui anéantis; allons boire un bock de bière insipide à ce qu'on nous dit être l'authentique brasserie *Burgerbrau*, où Hitler l'échappa belle, en 1943, à la dernière réunion des fondateurs du Parti, et regagnons Augsburg par les routes secondaires, pour changer.

Lorsque nous nous arrêtons, afin de visiter

une de ces minuscules chapelles baroques qui abondent dans la région, une charmante confiserie de crépi blanc et rose dédiée à saint François, les gens du voisinage s'assemblent aussitôt, s'affairant à ouvrir les portes, abondant en explications. Quoi que disent et fassent ces bonnes âmes, un souvenir un peu trop récent, entre autres, m'empêche de leur savoir gré autant qu'il faudrait de ce bon vouloir à nous guider : le souvenir d'une matinée passée, il n'y a pas un an, contre un mur, en qualité d'otage et de cible éventuelle. Les tireurs qui ne tirèrent pas, l'ordre n'ayant heureusement pas été donné, étaient des Bavarois, cousins de ceux-ci et, à leur manière, également prêts à obéir.

Servilité, serviabilité, entre les deux, l'Allemand perpétuellement oscille. Ou peut-être que pour lui, c'est tout comme. Il est l'homme des contrastes, par excellence, et des extrêmes. On le croirait de roche, il n'est que sables mouvants. Fou d'orgueil souvent, il n'a pas d'amour-propre. Le même qui, de hauteur et de rogne, se gonfle, devient écarlate, se fait petit et doux, l'occasion le voulant, et rampe à vos pieds avec une sorte de volupté canine. On sent alors qu'il aime s'abaisser, s'humilier. Ce geste si fréquent qu'ils ont ici et qui me gêne, me fait aussitôt mettre

de la distance entre eux et moi : ils avancent la main en vous parlant et vous touchent le bras, légèrement, timide hommage au maître de l'esclave ardent à servir. Ils se sont mis à leur nouveau métier de vaincus avec une facilité, un entrain qui confond. Vaincus, n'ont-ils donc jamais été que cela ? Sous le joug nazi comme sous les fourches caudines ?

XVIII

GOERING PRISONNIER

10 mai. — Goering dans la rotonde de notre P. C., voilà l'extraordinaire spectacle qui m'est octroyé, lorsque j'arrive au camp, ce matin. Il attend, me dit-on, l'avion qui doit l'amener à Paris, où il va être interrogé.

Postés à l'extérieur des fenêtres qui éclairaient concentriquement la petite salle où il est gardé, vingt G. I. sont déjà là quand j'arrive. Je pense aux spectateurs d'un Zoo autour du réduit des tigres du Bengale. Quelques-uns ont leur kodak et prennent photo sur photo. Je me glisse entre deux amis, et le voici, le monstre extraordinaire, l'ancien second d'Hitler, à deux mètres de moi, assis ou plutôt affaissé sur une chaise, gros et suant dans son uniforme kaki, toutes médailles pour une

fois absentes, et le rang de maréchal d'Empire qu'il est seul à détenir n'étant indiqué que par des pattes d'épaules d'or d'un dessin assurément exclusif.

Au premier abord, je suis déconcerté par l'expression du visage. Les traits sont visiblement tirés, des poches saillent sous les yeux, mais Goering sourit. Sourire de commande ? Défi d'un beau joueur ? Je ne me méprends pas longtemps : c'est en la contrefaçon de sourire qu'ont sur les tableaux des Primitifs, par exemple, tant de personnages en proie à leur géhenne, c'est en une grimace fixe de lassitude, peut-être d'effarement que s'étire la grande bouche aux lèvres minces et serrées.

Il est, sous l'insistance de nos regards et devant les déclics des appareils, comme un homme ligoté, harcelé par les mouches. Libre, j'ai l'impression qu'il ruerait, battrait frénétiquement l'air ou sa propre personne. Dans sa position, il lui faut se résigner à l'inévitable, se taire, endurer. Jusqu'au moment toutefois où, à bout de tolérance, il priera ses gardiens de fermer les fenêtres. Il fait une chaleur de chaufferie dans la rotonde que remplissent cinq hommes — et lui compte bien pour deux — mais il préférera cuire dans son jus et qu'une feuille de verre solide encore que transparente, intercepte, lui donnant l'il-

lusion de les émousser, ces fléchettes cuisantes que sont les regards passionnés ou seulement curieux des guetteurs ennemis.

Pour moi, une vitre nous séparant à présent, je n'en observe pas moins à ma guise cette insigne bête de proie, laquelle ne semblerait être à cette heure qu'un obèse qui manque d'air dans un abri exigü et qui souffle et s'éponge, si n'agissait pour le transfigurer à mes yeux le noir prestige de son nom.

Goering... Goering... L'homme de main d'Hitler à la naissance du nazisme; le second du Führer en son triomphe et son successeur officiellement proclamé, en cas de « malheur »; le Falstaff enragé du procès du Reichstag; l'hôte des loisirs de Berchtesgaden, son arrière-train ensaché dans la culotte de cuir aux bretelles historiées du Tyrolien; l'Hercule de saindoux, sous sa peau de lion, des bals travestis de Karinhall; le contredandy excessif, à la nègre, avec ses chamarures et sa batterie de cuisine mirifiques; enfin par contraste le bon gros Pança-Pansu, jouant les débonnaires, distribuant comme beurre ses plaisanteries au petit peuple adorant... Goering... je le revois en d'innombrables situations et postures plus ou moins historiques, vulgarisées par les journaux et les écrans depuis quinze ans, face matoise, hilare

ou sourcilleuse de Jupin-Gambrinus, énorme fessier ballonnant, désespoir des photographes incapables de l'esquiver : Son Excellence Hermann Goering, le président du Reichstag nazi, le maréchal d'Empire, le maître de l'aviation et de l'industrie de guerre allemandes, le plus haut dignitaire de l'Armée et du Parti et le compaig privilégié de l'Antéchrist Adolf Hitler...

L'homme que mon regard absorbe à présent, avec une avidité malsaine, je l'avoue, n'a de shakespearien que ce passé, cette légende. En vain cherché-je à découvrir sur lui quelque signe inquiétant, autour de lui ce halo fuligineux qui le désignerait comme un de ces êtres à part, liés au diable par un pacte de sang. Non, il faut me résigner à ne voir devant moi qu'un poussah transpirant, assis en une posture qui n'a rien de maléfique, mais plutôt évoque les opérations finales de la digestion, le séant escamotant la chaise, les cuisses écartées de même que si, gonflées par l'éléphantiasis, elles ne pouvaient plus se joindre, les mollets emmanchés dans des bottes entonnoirs d'un orange battant neuf, les pieds tournés fort en dehors. Ses mains aux doigts boudinés s'arrondissent sur les genoux, sans bagues (faisant mentir les descriptions connues) et

ses bras gigots sont arc-boutés pour soutenir un torse que la bedaine tire en avant.

Recouvrant jusqu'aux oreilles la tête qui couronne cette masse, une casquette-calot bavaroise à longue visière et à oreillettes remontées, confectionnée dans la même toile kaki ultra-fine que vareuse et culotte, ne porte pour toute décoration qu'un sobre liseré or. C'est quand Goering enlève pour s'éponger ce couvre-chef extinctif, que je puis enregistrer un crâne de forme bien allemande, à la nuque plate, au sinciput tronconique, planté de cheveux blonds cendrés. De face, je vois un nez sans personnalité, une grande bouche en arc détendu au-dessus du menton un peu en retrait, mais volontaire jusqu'à la brutalité. Les joues se creusent et pendent, suite peut-être d'un amaigrissement par trop rapide. Le teint est rougeaud avec un soupçon de jaune ictérique.

J'ai réservé pour la fin de cet état signalétique les yeux, parce que dans ce visage sans beauté, sans grandeur, ils frappent seuls. *Doc*, qui de son côté, a longuement observé le prisonnier, est d'accord pour lui trouver, avec un facies dénué de caractères intéressants, des yeux remarquables, les yeux typiques du paranoïaque. Profondément logés dans leurs orbites, aux iris d'un bleu



Sur le terrain d'Augsbourg:
GOERING.

JOE KENNY reçoit des mains du Major la médaille que lui ont méritée ses prouesses photographiques sur les lignes.



pâle, comme délavé, aux larges prunelles fixes, quand après de longues minutes, paupières baissées, l'air absent, Goering les lève et nous aperçoit, collés à la vitre, moi avec ce carnet, les autres avec leur kodak, voilà seulement que transparait le grand carnassier que nous nous attendions à voir. Un tigre humain, et non plus un Silène en fusion.

Seul d'ailleurs le premier coup d'œil me donne cette impression d'énergie féroce, implacable. Tout de suite le regard se voile, neutralisé sans doute par la fatigue et je ne lis plus sur ce masque qu'une tristesse aride de démon déchu — démon plutôt ridicule d'aspect et pas du tout effrayant.

Les deux officiers qui l'encadrent, un colonel, un lieutenant interprète, tous deux juifs par une noire attention du Haut Commandement, essaient de le faire causer. La conversation traîne, Goering répond du bout des lèvres et ne dissimule pas son ennui. Seul l'interprète est à l'aise, appréciant visiblement l'occasion. Je n'entends malheureusement pas les voix. Je connais par la radio celle du président du Reichstag exaltant éperdument le Führer; celle du prisonnier à la bouche lasse n'est sûrement plus du même bronze.

A un moment donné, il s'anime un peu, questionne à son tour d'un air excédé. Le

caporal Shroll qui, carabine à la main, garde la porte de la rotonde, me dit un peu plus tard que Goering s'impatiente du retard de l'avion qui doit l'emmenner. Se soustraire à la vue de la canaille, voilà donc présentement toute son ambition.

Enfin un coup de téléphone. L'ordre de départ est arrivé. Il se lève lourdement. Et bientôt je le vois sortir. Flanqué de ses gardes, il passe tout près de moi, plutôt petit que grand, le buste massif sans plus, mais le bassin ballonnant et les jambes courtes. Où je vois reparaître le Goering connu, c'est lorsque le sergent Tecelski, de notre Section photographique, s'approche et demande s'il peut prendre son effigie. Goering y consent volontiers et, avec une sûreté, une économie de mouvements qui décèle une grande habitude de ce genre de cérémonie, il assure sa casquette, endosse et ajuste à la perfection un cache-poussière de soie qui, taillé par un artiste, masque vraiment des proportions anormales de la taille aux genoux. Je possède cette photo. Goering y a cette expression de monstre penaud, de tigre en Zoo, ce faux sourire tragique qui de prime abord m'avait étonné, et grâce au subterfuge du manteau rectificateur, il n'a pas l'air difforme.

Une Chevrollet l'emmène avec sa suite. Il change de piste d'envol, repartant en C. 47 pour le G. Q. G. Pour son procès, pour le poteau.

XIX

DÉBUTS DE L'OCCUPATION
A AUGSBOURG

12 mai. — J'accompagne à la Teinturerie K... Wiggins qui va chercher nos uniformes donnés à nettoyer. Avec un flegme nouvellement acquis, croyant savoir maintenant sur quel pied danser avec ces *verfluchte Amerikaner*, le patron se refuse à nous donner une date précise, lorsque nous demandons quand nous pourrons lui rapporter du travail. Il ne nous cache pas qu'il préférerait être payé en nature, ses ouvriers, dit-il, ne travaillant pas sans manger. Les transports sont arrêtés, les distributions suspendues, les Augsbourgeois, paraît-il, jeûnent depuis notre arrivée. A la peine qu'il prend pour nous décrire cet état de choses, on dirait qu'il nous croit capables — et désireux — d'y

remédier. Arrive un capitaine du génie cantonné dans le voisinage. Comme notre boche recommence pour lui ses doléances, il lui clôt le bec d'une bourrade à l'allemande et le pousse dehors en lui mettant son ballot de vêtements à repasser dans les bras :

« Va, trouve une ouvrière, et que ce soit fait dans deux heures. *Verstanden ?* »

L'autre ne pipe plus mot et part chercher la repasseuse. *Exit* le capitaine à sa suite.

De retour, quelques minutes plus tard, le teinturier est devenu coulant et enregistre notre envoi pour le lendemain. Au moment où nous remontons en voiture, il ne résiste pas à me dire avec un sourire entendu de bon esclave qui vient de contenter son maître :

« Plus en colère, non, le monsieur capitaine. Il a ri quand j'ai ramené *deux* ouvrières ».

Les Allemands, je le constate une fois de plus, et qu'ils soient du Nord ou du Sud, aiment sinon à être traités durement, du moins à sentir la bride qui les mène. Pour peu que vous rendiez la main, l'impudence remplace vite l'obséquiosité. J'oublie trop souvent, dans mes rapports avec eux, que l'obéissance chez les Allemands est un vice de l'âme.

Nous rentrons en ville et j'attends dans la jeep garée sur un trottoir mon compagnon

qui a affaire au Gouvernement Militaire. J'observe la foule, particulièrement dense, dans les parages de ce centre de leur vie nouvelle. Une file de plusieurs centaines de citoyens convoqués par les autorités, pour la mise au point de leur statut personnel, stagne depuis des heures, si j'en crois le rythme de leur accès au perron défendu par des M. P. en grande tenue. Dès le premier moment, ils se sont faits à l'attente, adaptés instantanément à la défaite, à la faillite du grand rêve nazi, à la vie dure. Et on les sent rassérénés. Ne serait-ce qu'à des détails comme celui que je note ici : quantité de passants, des matrones, des jeunes filles, même des hommes circulent sous mes yeux avec de gros bouquets de lilas à la main. C'est en ce moment la pleine floraison du lilas et la population pille les jardins des quartiers détruits. Il me semble que, dans le désespoir, le goût des fleurs ne se manifesterait pas aussi généralement chez mes Bavarois. Au reste, les mines sont plus sérieuses que soucieuses. La résignation semble universelle. Et des messieurs très bien, se promenant dignement en ces alentours hantés d'Américains, ramassent nos mégots, comme s'ils avaient toujours fait ça.

13 mai. — Jour insigne pour moi, non

par ses événements, mais à cause de la décision du major que me communique Jones : un avion me mettra à Grenoble mardi prochain et ne viendra me reprendre que pour l'installation définitive en occupation de l'escadrille. Où ? Il est question de Heidelberg. Mais nous ne savons encore rien de sûr à ce sujet.

L'occupation, telle que nous l'inaugurons à Augsbourg, n'est pas ce que j'avais prévu. Nous courons la ville, nous nous enfonçons à travers la campagne dans une atmosphère de sécurité totale, au lieu de l'éternel garde-à-vous imaginé. Il n'est plus question même pour les hommes de sortir casqués, et nous ne prenons plus nos pistolets pour aller à la découverte, à l'écart des grandes routes. N'étaient les consignes de « non-fraternisation », aussi strictes que jamais, mes amis pourraient avoir souvent l'illusion de faire leur classique tour d'Europe du temps de paix. Pour moi, je ne crois plus avoir grand-chose à tirer de cette aventure, et quoi qu'il m'en coûte de me séparer d'aussi bons camarades, il est temps que j'aille préparer la rentrée, selon le terme consacré, dans mes foyers. A mardi donc...

14 mai. — Ce dimanche matin, j'accompagne Joe Kenny au *Dom*. « Allons remercier Dieu d'avoir gagné la guerre, au milieu des

vaincus », m'a-t-il proposé. Nous assistons à la grand-messe en cette cathédrale de briques cendrées, que couronnent des flèches jumelles, d'un vert mordoré. Les bombardements l'ont à peu près épargnée. L'intérieur est plutôt décevant, d'un gothique terrestre, pas du tout mystique. Si les verrières étaient en place, l'atmosphère serait, il est vrai, bien différente.

L'assemblée est peu nombreuse : cinq ou six cents personnes au maximum. Le nazisme concurrent a décimé le troupeau des vieilles religions. Ceux qui divinisaient Hitler n'allaient plus à l'église. En reprendront-ils le chemin ? Les orgues sont belles et bonnes, la musique est de qualité. On chante beaucoup et juste, comme il faut s'y attendre en Allemagne. D'un bout à l'autre de l'office, les paroissiens entrecourent la liturgie de cantiques en allemand, jamais fades, quelquefois admirables.

J'abandonne Joe, tout à ses dévotions de croyant libertin, et vais m'asseoir sur un des bancs de la grande nef, pour observer la scène à loisir. Seul *Américain* au milieu de femmes en prière, le marguillier quêteur ne me tend pas sa sébille : tact ou timidité ? Le sermon ressemble à un sermon de chez nous, sauf qu'il est départi de l'autel même aux fidèles.

Il y a cependant des chaires. La grandiloquence flasque, la rhétorique usée de ce curé teuton me donne à croire que Rome impose un style unique, en toutes langues, à ses prédicateurs.

Après la messe, sur le parvis, un bourgeois fort poli nous aborde, petit, fluet, des lunettes et une moustache blanche à la Bismarck qui lui mange tout le bas du visage. L'air d'un vieux rat de bibliothèque — qu'il est sans doute. Il émaille en effet son discours de phrases latines ou grecques, comme si nous devions forcément les entendre. Il nous fait rentrer et nous mène voir un saint géant peint à la fresque par Dürer sur une paroi du chœur, puis des autels et des tombeaux richement travaillés. Dehors, il veut à toute force que nous admirions le grand portail du palais du Prince-Evêque, un beau morceau d'architecture Renaissance en effet. Son enthousiasme ne nous ferait grâce d'aucune vieille pierre encore debout. Quand nous remontons en voiture, il masque sa déconvenue par un grand coup de chapeau et des courbettes. Tout ce zèle (prétend-il) parce qu'il a servi de guide, il y a huit ans, à un universitaire du South-Dakota et qu'il en garde la photo dédicacée. Heureux et fier d'obliger le maître américain. Et il n'est pas le seul. Chez les

femmes, cette sorte d'enthousiasme à l'égard du vainqueur devient de jour en jour plus manifeste. Les fines blondes (car la beauté bavaroise est fine, contrastant avec le type mastoc de l'ouest), les *ex-Hitlermaedel*, sportives, pour la plupart attifées à la mode seyante du pays, parcourent à longueur de journée les grandes rues où se fait notre trafic, n'attendant qu'un signe pour tomber dans les bras des G. I. qui commencent à trouver sévère la consigne d'abstention actuelle.

Un peu de patience, camarades, le Commandement Suprême ne devrait pas tarder à la lever, cette consigne, soit en rapportant carrément les mesures prises au début de l'occupation, soit en les laissant peu à peu tomber en désuétude. La non-fraternisation, dans le secteur américain, tout au moins, est à bout de course et l'offensive de grand style des Gretchen en triomphera sous peu. Tout en effet la favorise, leur enthousiasme, votre appétit, le bon vouloir intéressé de la vieille génération qui se défendrait sans doute de vouloir mettre en pratique une tactique préconisée par certains Machiavels nazis, à savoir apprivoiser et réduire l'ennemi par les femmes, mais qui, pour peu que s'en trouvent allégées les rigueurs de la défaite, est prête à « laisser les jeunes s'arranger entre

eux ». Enfin et surtout une politique de coopération avec les populations occupées ne peut qu'avoir l'adhésion du gouvernement des Etats-Unis désireux : 1° de ne pas laisser aux seuls Russes le bénéfice d'une telle politique qui leur permettrait de gagner l'Allemagne tout entière au marxisme; 2° d'éviter la formation d'une résistance occulte, qu'une cloison étanche entre vainqueurs et vaincus rendrait difficilement repérable; 3° d'assurer le plein rendement de l'exploitation économique de la zone américaine, exploitation malaisée sous un régime militaire prolongé.

15 mai. — Je pars pour la maison, piloté par Wall. Il prévoit pour le moins cinq heures de vol, car la distance Augsbourg-Grenoble excède le rayon d'action du L 5 et nous devons remonter jusque Haguenau refaire en route notre plein d'essence. Si tout va bien, je serai pour dîner en montagne, dans ma famille.

XX

FIN DE CAMPAGNE

3 juin. — De nouveau, pour une ultime semaine, avec mes amis. Mon voyage de retour, entre Grenoble et Augsbourg, s'est comme l'aller, effectué en moins de six heures et sans incident.

J'ai retrouvé l'escadrille telle que je l'avais laissée, il y a trois semaines, les pilotes ne chômant pas, car, s'il n'y a plus de missions de guerre, les passagers pressés abondent. La mise en place du dispositif d'occupation motive, pour nombre d'officiers haut gradés, la resquille d'un déplacement rapide par air. J'ai manqué, étant absent, plusieurs voyageurs d'un tout autre acabit, involontaires ceux-là et sans doute moins pressés, tel le D^r Frick, coincé tout récemment dans une cachette de la région et embarqué par nos

soins vers une geôle préventive, en attendant son procès. Mais surtout je regrette de n'avoir pas été là, il y a quelques jours, lors de l'atterrissage sur notre terrain, du général de Gaulle, venant rendre visite au général Patch, au cours d'une inspection de la 1^{re} Armée française. Je me console en me disant que le Sauveur de la Patrie et l'illustre commandant de la 7^e Armée ne manquaient pas de truchements dans leur entourage respectif et que je n'aurais eu aucune chance d'interpréter leurs conversations.

Patch est parti hier pour les Etats-Unis, après avoir fait ses adieux aux troupes qu'il a si brillamment menées à la victoire. Chez nous, officiers et G. I. sont unanimes à louer ce chef humain, ménager du sang de ses hommes, ennemi de la réclame, doué cependant des plus rares vertus militaires : aux yeux du major qui le connaît bien, le paragon du soldat ! Pour moi qui n'ai fait que le voir souvent, un personnage vraiment marquant, dont la distinction naturelle — silhouette racée, physionomie méditative et ferme — n'avait d'égale que la simplicité sans nulle morgue.

Redoutant, si je ne me trompe, un effondrement de l'économie allemande qui non seulement leur causerait des embarras im-

médiats, mais affecterait les plans de remise en marche à leur profit des industries situées dans leur zone, les autorités américaines, depuis mon absence, ont décidé de libérer la majeure partie des prisonniers, main-d'œuvre indispensable, paraît-il. Seuls, les régiments de S. S., me dit-on, resteraient en cage. Quoi qu'il en soit, par centaines de mille, les prisonniers allemands rentrent maintenant chez eux, et, qui plus est, dans leurs propres camions, libérés eux aussi pour être remis en service sur place. La plupart de ces ennemis d'hier n'auront connu, en fait de captivité, que quelques jours de *farniente* dans les barbelés, par beau temps et bien pourvus de rations américaines. Se rendent-ils compte de leur chance ? Les plus conscients tout au moins comparent-ils leur sort avec celui des millions d'hommes durement asservis par les leurs durant des années ? Et le remords les assaillant alors, battent-ils leur coulepe ? Ce serait trop beau. En attendant, nous pouvons, nous, Français, faire notre deuil de ces travailleurs-là : ce n'est pas eux qui viendront relever nos ruines, non plus que leurs camions ne viendront remplacer les nôtres, détruits par ennemis et amis. Après tout, mieux vaut être dénués, mais libres. A leur tour de faire connaissance, nos Allemands,

avec les douceurs de l'économie *protégée* — par le vainqueur.

Ce soir, avant le dîner, j'étais dans ma chambre, lorsque le major me fait appeler. Je descends et le trouve au milieu des officiers de la 72^e réunis au grand complet dans le salon. Au moment où j'entre, personne ne parle. Les visages sont sérieux plus que de coutume, pour ne pas dire un peu solennels.

Tout le monde rit cependant quand le major me dit :

« D'abord asseyez-vous. Vous pourriez vous trouver mal en apprenant la nouvelle ».

Il me fait languir quelques secondes et :

« L'escadrille est désignée pour le théâtre d'Extrême-Orient ».

Pour moi, la nouvelle est en effet sensationnelle. Et d'autant plus que dans nos spéculations sur les destins probables de la formation, une fois la guerre européenne liquidée, j'avais toujours soutenu l'hypothèse de l'occupation.

Cette rentrée dans l'action n'enchantait personne. Particulièrement dans l'action en C. B. I. (Chine, Birmanie, Inde), mais le fatalisme du soldat et la jeunesse de mes amis ont vite raison de leur déconvenue et nous célébrons, verre en main, ce grand tournant de notre histoire. Je leur prédis d'ailleurs que, s'ils

gagnent leur nouveau secteur *via* les Etats-Unis, ce qui est probable, le Japon sera réduit à merci avant que la 72^e, rééquipée et complétée, n'ait eu le temps de rejoindre. Et j'espère bien cette fois ne pas me tromper.

4 juin. — Par ce beau matin ensoleillé, la 72^e Escadrille de Liaison est rassemblée sur son terrain de l'aéroport Messerschmitt à Augsburg. Tout le personnel, tous les avions et tout le matériel terrestre remontent à Darmstadt pour y attendre l'ordre de départ.

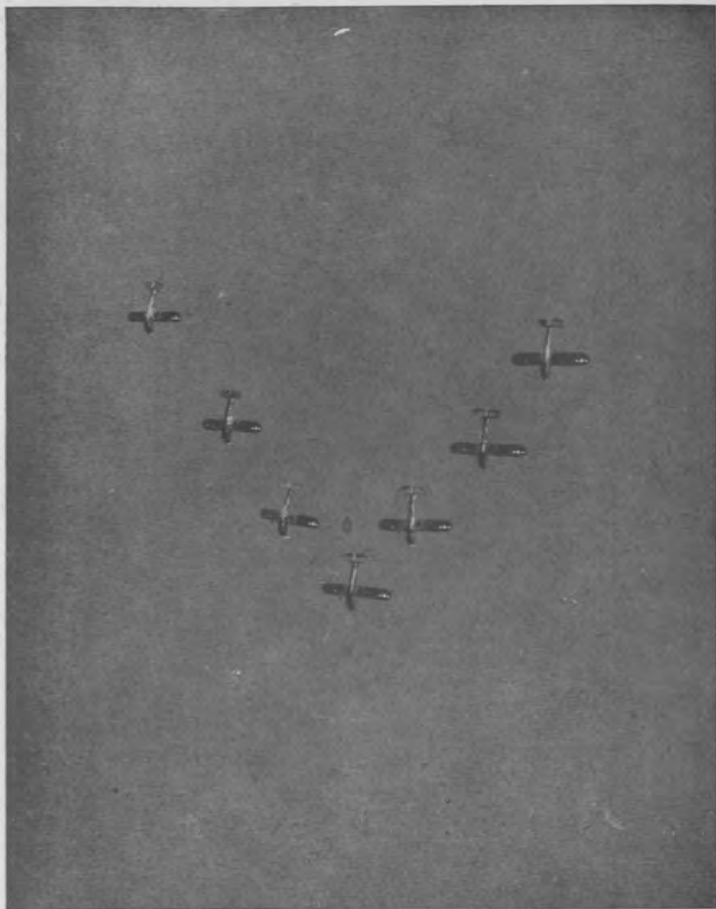
C'est à Darmstadt aussi, qu'après les y avoir installés, je me séparerai pour de bon de mes Américains.

Le major a tenu à mettre de façon appropriée le point final à notre campagne. Seuls deux appareils demeurent à terre, le sien et celui de Blanchard, qui m'emmènera. Tous les autres prennent l'air, se succédant sur la piste, à moins de cent mètres les uns des autres. Bientôt, ils disparaissent, gagnant à l'est leur point de ralliement. Les camions et les jeeps transportant nos spécialistes et leur équipage ont déjà vidé la place en convoi. Fourmilière il y a une heure, le terrain est maintenant un désert.

Mais je n'ai pas le temps de m'appesantir sur la mélancolie des chapitres clos. Sous



Le Premier Sergent JIM MARTIN placarde le communiqué officiel du V. E. D. (jour de la Victoire en Europe).



Jour de la Victoire :
le V des pilotes de la 72^e.

le commandement de Matthews volant en pointe, l'escadrille reparaît en un cortège serré, les avions alignés trois par trois, aile contre aile. C'est la première fois que j'assiste à un vol d'ensemble de nos quarante L 5. A proximité du terrain, la formation pique du nez, frise les bâtiments, passe à dix mètres au-dessus du *commanding officer* pour un salut formel, sinon réglementaire, puis reprenant de la hauteur, file en direction du nord-ouest. Adieu Augsburg, où nous célébrâmes la victoire! Les beaux loisirs d'occupation dans tes riches campagnes, les faciles amours avec tes filles seront pour d'autres que nous qui repartons à la guerre: voilà, je le parierais, le thème des méditations de la plupart de ceux qui, là-haut, survolent une dernière fois le *Dom* et ce qui reste encore debout du *Rathaus*.

J'embarque presque aussitôt après eux. Blanchard, mon Père Tranquille, grimpe rapide, vire sur l'aile, fonce sur le major encore à terre, redresse à ce qui me semble être la dernière extrémité et part à la poursuite du gros de notre flottille: sa manière de prendre congé. Et tandis que j'ai encore le cœur entre les dents de cette fantasia imprévue, il est déjà en train d'étudier sa route, lisant sa carte un long moment sans regarder devant

lui. Un bon pilote sur un L 5, que ne peut-il se permettre ?

L'orage que nous traversons en chemin, me confirme encore dans ma révérence pour nos petits avions et pour ceux qui les mènent. C'est un rare spectacle de voir haut dans l'espace, trois douzaines de mouchérons attaquer cette espèce de trombe noire qui oblitère tout sur son passage et mitraille obliquement la terre de ses fuseaux diluviens. A peine en contact, les appareils disparaissent, comme happés par l'élément déchaîné. Je préférerais, quant à moi, faire un petit détour. Blanchard ne me demande pas mon avis. Après quelques minutes de vol à l'aveuglette, furieusement secoués et la pluie flagellant notre carapace de plexiglass, nous nous retrouvons dans le bleu. Devant nous, l'escadrille poursuit sa route, impeccablement reformée, comme si de rien n'avait été. A midi, nous sommes sur le terrain de Darmstadt, les quarante L 5 posés sur deux rangs, en l'ultime figure d'un ballet réglé à la perfection.

Les deux maisons neuves et pourvues de tout le confort voulu que nous réquisitionnons, à proximité l'une de l'autre, pour notre état-major, sont agréablement situées à l'orée d'un bois, dans la banlieue de Darmstadt. Des

jardins les égaient, quelque peu mués en potagers par leurs prudents propriétaires. Ceux-ci en sont à leur quatrième éviction depuis l'invasion. Ils émigrent sans enthousiasme dans une usine du voisinage et, forts sans doute d'expériences précédentes, exécutent à leur manière l'ordre de tout laisser en place, hormis les vêtements qu'ils portent, leurs provisions de bouche et leurs objets personnels, tels que bijoux ou valeurs. Bientôt l'un se risque à emporter des couvertures, un autre de l'argenterie, un autre encore sa T.S.F. Un bref discours du major, que je puis me dispenser de traduire, vu le ton sur lequel il est prononcé, a vite fait de rétablir le *statu quo ante* et de redonner à chacun la flexibilité, les principes d'obéissance littérale, à quoi nous ont accoutumés jusqu'ici nos logeurs forcés. Les femmes deviennent l'obligance en personne. Frau H... nous cherche des laveuses et met en route la buanderie électrique, sa sœur place ses bonnes à notre service. Le collectionneur inquiet raccroche ses tableaux, non sans d'ailleurs s'être entendu dire (pour punition de les avoir décrochés) que nous ne ramassons pas de telles croûtes. La jeunesse rentre dans nos chambres valises et cantines.

7 juin. — J'ai passé ces trois jours aux démarches ordinaires d'une installation dans un nouveau cantonnement.

Je retrouve Darmstadt telle que nous l'avons laissée en avril : centre broyé et vide, faubourgs (où s'est tassé ce qui reste de la population) relativement vivants et pas du tout funèbres, en dépit des traces partout apparentes de la guerre. Si les palais XVIII^e des alentours de la Luisenplatz, en partie construits par des architectes français, ne sont plus qu'alvéoles déchiquetés et poudreux, les quartiers excentriques retiennent encore un peu du charme de la *Residenzstadt* d'antan.

Si j'avais voix au chapitre, dans les conseils alliés, je demanderais qu'il ne soit permis aux Allemands de reconstruire leurs villes qu'après guérison complète et réintégration dans la famille européenne. Ces ruines sans précédent, quelle preuve irrécusable en effet de la folie qui, par deux fois en un quart de siècle, les lança à la conquête du monde. Et quel terrible avertissement, au cas où l'en- vie les prendrait de recommencer !

A la maison. Elise, la cuisinière, est déjà faite à ses maîtres américains, comme si elle les servait depuis dix ans. Alors que je suis seul à lire dans le salon, elle vient pleurer dans mon gilet. Elle ne me sait pas français

et d'ailleurs cela pour elle n'y changerait rien. Son fils unique a été tué en Russie l'an dernier et elle est sans nouvelles de son mari mobilisé sur le front Est. Et ici tout va mal. A cause de ces maudits nazis !

Entre parenthèses, à part le Dr S... notre *hôte de Kaiserslautern*, lequel s'avouait membre du Parti, mais enrôlé d'autorité, je n'ai pas encore rencontré un Allemand (ni une Allemande) qui osât se dire ancien nazi. Et je ne serais pas étonné que la plupart soient de bonne foi. Il leur suffit, pour se figurer dire la vérité, qu'ils n'aient pas physiquement adhéré au mouvement, qu'ils n'aient jamais payé la cotisation mensuelle, par exemple. Et le fait qu'ils acceptèrent d'abord, puis admirèrent, puis déifièrent Hitler, qu'ils trouvèrent naturel, juste et bénéfique son triomphe, cela ils l'oublient candidement aujourd'hui. Avant même le désastre présent, en dépit de la propagande intensive, les premiers revers du Führer avaient conjuré l'enchantement. S'accrocher aux troussees du vainqueur, abandonner le vaincu, c'est humain certes, mais nul peuple ne sait exécuter ce retournement avec autant d'ensemble que les Allemands. L'histoire des trente dernières années est riche de leurs volte-face (qui pour un esprit germanique ne se définissent pas trahi-

sons) et de leurs désaveux (qui ne sont appelés palinodies que par des voisins incompréhensifs).

Je reviens à ma conversation avec Elise. Il semble que le ravitaillement en vivres laisse déjà plus à désirer en Hesse qu'en Bavière. Il y a pénurie de graisses, de lait, de pain. Pour un peu, je croirais entendre les doléances d'une ménagère de chez nous. Il n'y a pas de viande, à moins que l'on n'ait des accointances à la campagne et un vélo pour aller la chercher. Il n'y a pas — sans doute pas encore — de mesures de police prises pour empêcher l'approvisionnement individuel des citadins dans les villages. Le marché noir est toujours inconnu. La viande de bœuf, si l'on en trouve, coûte 1 mark (5 francs au cours du change actuel) le kilo. Les œufs, bien que rares, sont à 1 mark 50 la douzaine. Salades et asperges abondent, ainsi que la rhubarbe à tartes. Mais il faut faire la queue des heures durant, chez les maraîchers. Enfin la saison des cerises et des fraises commence, spécialités de la contrée. Mais il y en a peu cette année à cause des gelées tardives. Ces renseignements dévidés, Elise me parle de son cousin émigré aux Etats-Unis, après la dernière guerre. Il est fermier dans le Wisconsin, marié avec une Allemande de là-bas,

tous deux bien entendu citoyens américains. Elise s'attend à voir apparaître un de ces jours son neveu Walter, qui a vingt-deux ans et a dû venir faire la guerre en Europe. Quel dommage de n'avoir pas été les rejoindre, comme elle en avait souvent eu l'intention !... Beaucoup d'Allemands ont de même qu'Elise des parents en Amérique et tous regrettent de n'avoir pas déménagé à temps. Que de candidats émigrants dans un prochain avenir, si les voyages leur sont permis. Elise conclut sur une note de résignation somme toute optimiste :

« *Ach ! Jetzt sollen wir ein wenig hungern (Ah ! maintenant il nous faut jeûner un peu)* »

Un peu seulement ! Je ne la sens pas autrement inquiète. Il faut payer bien sûr quand on est vaincu. Mais au fond elle ne doute pas qu'après quelques années tout s'arrangera. Une riche sève circule toujours dans le chêne germanique foudroyé. On voudrait apercevoir chez les Français, pour preuve de leur vitalité, cette certitude instinctive de survie, cette confiance aveugle en l'avenir ici, dès à présent, manifeste.

8 juin. — A Francfort en voiture avec Mac. Une *Autobahn* nous conduit aux abords de la ville, parfaite voie qui permet de rouler aux

plus grandes vitesses en se désintéressant à peu près d'une route que l'on sait libre. Songera-t-on en France, dans les années à venir, à utiliser les travailleurs forcés remettant à neuf notre excellent, mais ancien système de communications, pour doubler celui-ci, comme en Allemagne, d'un réseau de ces majestueuses percées ? D'une importance économique évidente, de plus elles octroient au voyageur une savoureuse vision panoramique des contrées qu'il traverse.

Entre Darmstadt et Francfort la campagne me paraît moins opulente qu'en Bavière, plus sèche de lignes et pas si verte, bien que la forêt ne soit jamais absente du paysage. Mais le plus souvent, des pins aux troncs violâtres, aux sombres faites irréguliers y remplacent la muraille dentelée des sapins.

L'*Autobahn* abandonnée, nous pénétrons dans la ceinture sylvestre de Francfort, une manière de Bois de Boulogne parsemé de villas et de bistrotts pour la plupart en ruines, puis, par un pont du Main qui n'a pas sauté, gagnons le quartier de la grande gare. Bien que j'y sois passé quelquefois, et notamment comme prisonnier de la dernière guerre, au retour d'un camp de représailles en Frise Orientale, j'ai peine à reconnaître la *Hauptbahnhof*. L'armature des cinq immenses vou-

tes est encore debout, mais les verrières sont pulvérisées et tous les alentours ont brûlé, murs béants, toits effondrés

Rien, aussi bien, au cœur de la vieille capitale de la Diète n'a été épargné. Le *Dom*, si beau du pont du Main, avec sa tour encore debout et sa toiture tellement ajourée qu'on la dirait faite en toiles d'araignée, de près est très mal en point. L'intérieur barricadé n'est que gravats. Et il n'est pas question pour les touristes que nous sommes, Mac et moi, de repérer dans cet interminable chantier de démolitions qu'est aujourd'hui Francfort, les venelles et les maisons disparues à jamais de « Poésie et Vérité ».

Dans les rues des quartiers périphériques plus ou moins touchés, la circulation est dense, contrôlée par des M.P. casqués et gantés de blanc. La foule allemande est telle qu'ailleurs, disciplinée, adaptée. Parmi les ruines, sous la loi ennemie, la vie continue. Ne serait-ce que pour la satisfaction des besoins matériels qui ne souffre point d'arrêt. Je note que le bas de soie (sans reprises !) est de rigueur chez les femmes, même de condition modeste. Quantité de chiens de luxe, bassets, skye-terriers, etc., font les courses avec leurs maîtresses. Il est encore trop tôt — de tels petits détails l'attestent — pour que le contre-

coup de la catastrophe affecte, au moins extérieurement, le train de vie des individus. D'ici deux ou trois ans, pour peu qu'un régime de restrictions analogue à celui que nous connaissons en France, soit le lot des Allemands, les dames de Francfort pourraient bien ne plus connaître la marche que pieds nus sur semelles de bois, à la mode de Paris. Et quant aux malheureux cabots, étant donné qu'en temps de paix déjà, je me le suis laissé dire, à Berlin par exemple, certaines boucheries débitaient au grand jour de la viande de chien, je ne les vois pas mourir de vieillesse.

XXI

ADIEU AUX ARMES

9 juin. — Si le temps le permet, je quitterai demain l'escadrille. C'est Roscoe Wallace qui doit m'emmener à Grenoble. Je suis heureux d'avoir ce garçon sympathique entre tous, ce véritable ami, pour pilote de mon dernier vol sur un L 5 de guerre. Partant avec lui, comme pour un de nos voyages ordinaires, cela me paraîtra moins dur d'abandonner le groupe de jeunes hommes avec qui je viens de vivre ce qui pourrait bien être mon ultime aventure.

Il y a neuf mois que je suis avec eux, neuf mois qui maintenant me semblent avoir passé très vite, remplis d'imprévu, riches d'acquisitions de toutes sortes.

Les périodes les moins remplies, comme l'hiver stagnant d'Epinal, j'en ai oublié l'ennui

et ne me souviens que du bon temps coulé dans l'insouciance du soldat, avec des compagnons à la gentillesse, à la gaité inépuisables.

Ce soir avant le dernier dîner que je dois faire avec l'état-major de la 72^e, Jones, en sa qualité de capitaine-adjoint, me remet un peu mystérieusement une enveloppe officielle. Elle contient ce qu'on appelle dans l'armée américaine une *commendation*, disons un témoignage de satisfaction signé du major, dont je ne crois pas mériter les termes chaleureux à l'excès, mais qui ne m'en touche pas moins. C'est du fond du cœur que je remercie notre chef d'une bienveillance à mon égard qui ne s'est jamais démentie et mes camarades sous ses ordres, présents ou absents, de m'avoir si fraternellement adopté.

10 juin. — La minute des adieux. Une dernière fois, Kenny braque sa caméra sur le major et l'interprète. L'occasion exige que nous nous serrions la main, mes amis et moi. Pour ma part, j'espère bien que ce n'est pas la dernière fois.

Je m'envole. Par cet après-midi idéal, le voyage se déroule sans histoire jusqu'à Nancy, où Wallace refait le plein de ses réservoirs. Puis défilent à rebours sous nos ailes les étapes françaises de l'avance de l'au-

tomne et de l'hiver derniers. Successivement nous brûlons Epinal, Vesoul et Lons-le-Saunier. Douce France printanière aux toits vêtustes, aux routes frangées d'arbres, à la terre plus rouge, aux herbages plus verts, me semble-t-il, qu'outre-Rhin.

Il est 5 heures quand nous abordons les premiers contreforts des Alpes. A la glissade dans un air immobile succède une vraie partie de balançoire, comme pour un suprême échantillonnage des facultés d'adaptation du petit L 5 aux surprises de l'espace. Dans les débuts de ma carrière de passager, je réagissais aux oscillations brusques en me crispant un peu, en éprouvant le besoin de me sentir sanglé sur mon siège. A présent, l'habitude aidant, j'épouse en souplesse tous les mouvements de l'esquif et jouis pleinement de ce sport royal qu'est la lutte avec le vent.

Enfin le vieux Dauphiné nous accueille qui vaut bien la Bavière, si altier et riant à la fois. Sur ces terres saumon et vert jade, à l'innombrable morcellement, j'aperçois, posés comme au hasard, quantité de hameaux, de fermes isolées et plus d'une demeure seigneuriale au sein de son parc. Après les constructions ordonnées, géométriquement masquées de l'Allemagne, cette dissémination à son charme. De toute évidence, il n'y a pas eu

ici, au choix des emplacements, d'autre mobile que le besoin ou le bon plaisir de chacun. Dauphiné, pays d'hommes libres.

Repères attendus, voici là-bas en face les neiges de Belledonne, puis, au-dessous de nous, la turquoise frissonnante du lac de Lafrey. L'impatience de l'arrivée me gagne. Nous entrons bien secoués dans la vallée de l'Isère. Voreppe est dépassé. Entre tant de monts familiers, le Moucherotte dresse sa corne. Je me sens chez moi déjà. Les moissons sur pied, à cette époque de l'année, m'interdisent de débarquer directement à la maison et c'est à l'aéroport d'Eybens que Roscoe me pose avec sa maîtrise habituelle.

...Eybens, où, il y a neuf mois et deux jours, la 72^e Escadrille de Liaison de la 7^e Armée des Etats-Unis s'adjoignait un interprète qu'elle y ramène aujourd'hui, riche d'expériences nouvelles. Ne serait-ce que celle du voyage aérien et celle entre toutes inestimable de l'amitié américaine.

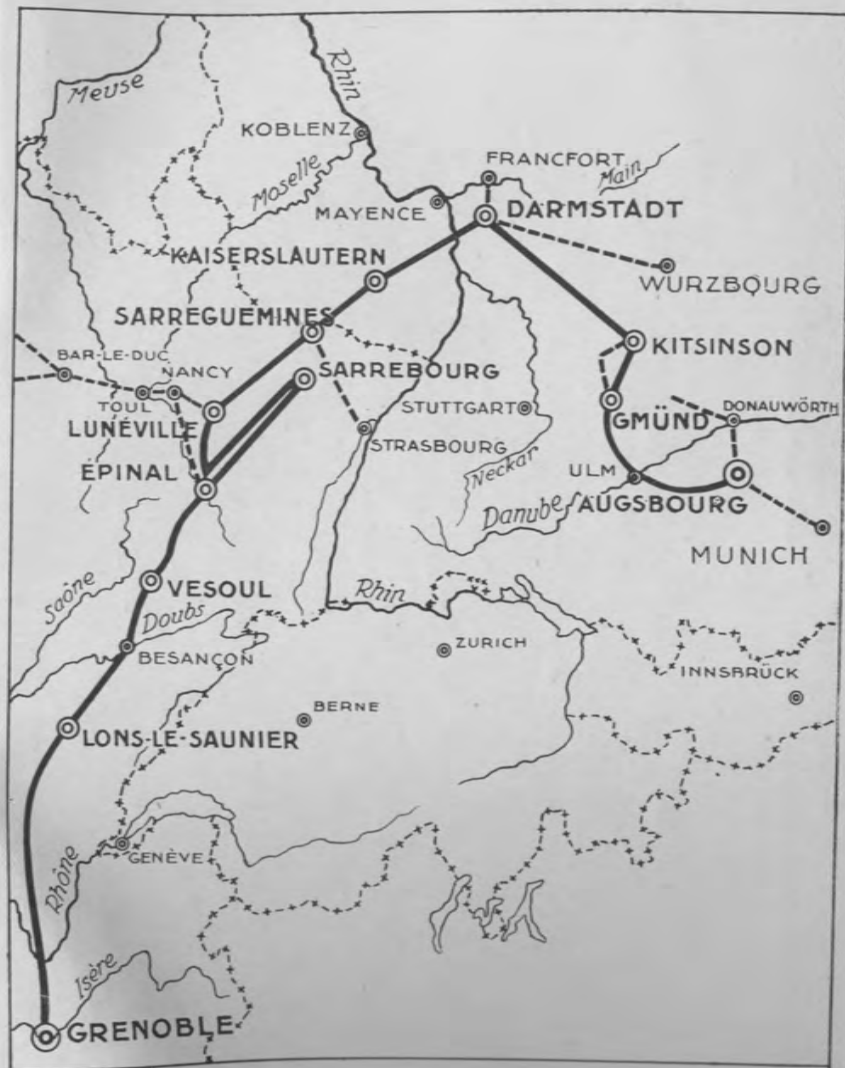
FIN

LANS - PARIS
(Automne 1945).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — Grenoble à Lons-le-Saunier ..	7
II. — Vesoul	20
III. — Eybens	29
IV. — Epinal	35
V. — Attente à Epinal	46
VI. — Sarrebourg et Buhl	56
VII. — Retour à Epinal	67
VIII. — Lunéville et Sarreguemines ..	76
IX. — En Allemagne	85
X. — Kaiserslautern	94
XI. — Darmstadt	107
XII. — Autour de Darmstadt	116
XIII. — Kitzingen	129
XIV. — Vol à Gmünd	141
XV. — Gmünd en Souabe	157
XVI. — Augsburg	168
XVII. — V. D. en Bavière	179
XVIII. — Goering prisonnier	188
XIX. — Débuts de l'occupation à Augsbourg	196
XX. — Fin de campagne	204
XXI. — Adieu aux Armes	219

ACHEVE D'IMPRIMER
 LE 10 OCTOBRE 1946
 SUR LES PRESSES DE
 L'IMPRIMERIE WALLON A VICHY
 POUR LES EDITIONS B. ARTHAUD



No d'édition : 308. — No d'inscription 41
 — Dépôt légal : 4^e trimestre 1946 —
 O. P. L. 31.3744

Erratum : Lire KITZINGEN au lieu de KITSINSON.